

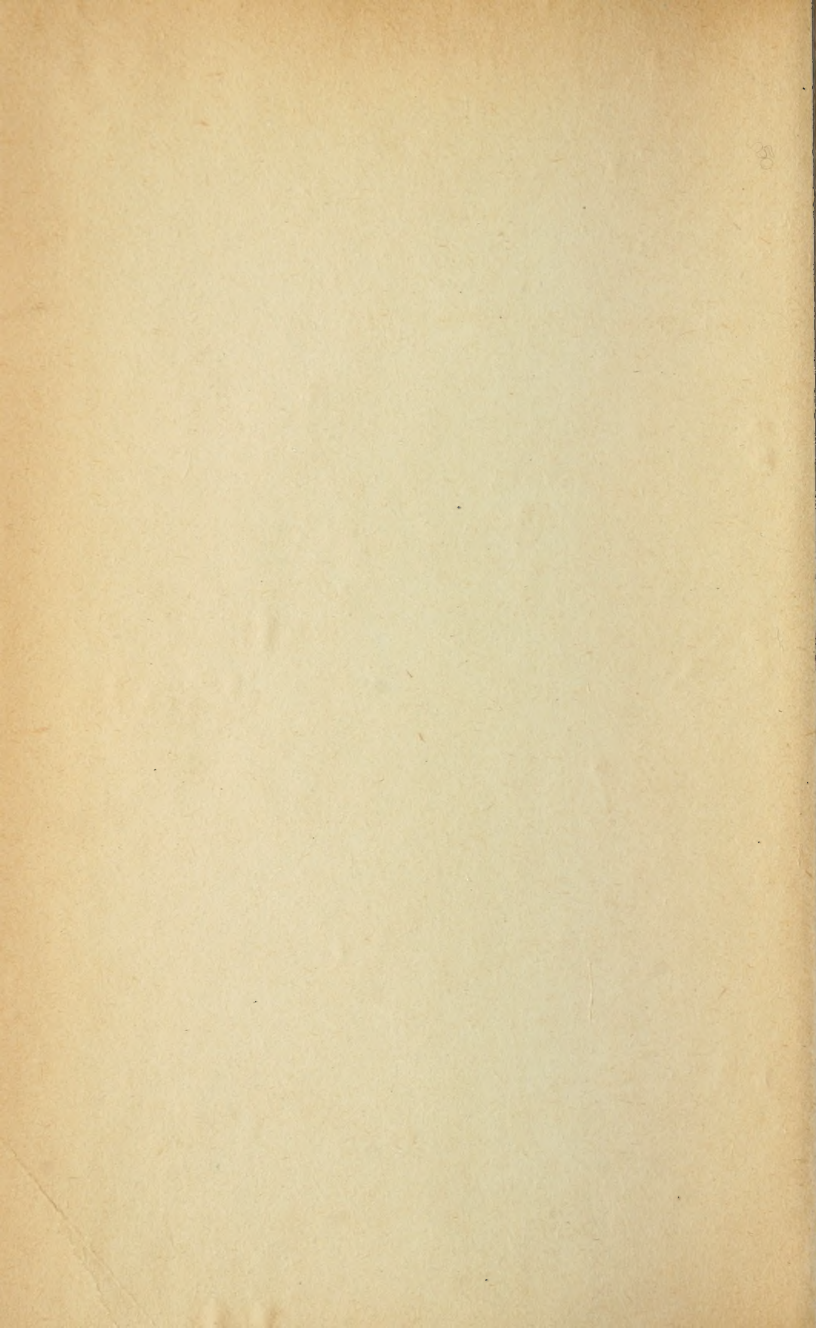



3 1761 04011 6261

PQ
2623
E52A19
1921
t.3









Digitized by the Internet Archive
in 2009

THÉÂTRE COMPLET

III

LA DENT ROUGE UNE VIE SECRÈTE

DU MÊME AUTEUR :

TROIS DRAMES : **Les Possédés, Terres chaudes, Les Ratés.** Éditions G. Crès et Cie. 1 vol. (Épuisé.)

THÉÂTRE COMPLET. — Tome I : **Les Ratés, Le Temps est un Songe.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

THÉÂTRE COMPLET. — Tome II : **Le Simoun, Le Mangeur de Rêves.** 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

PIÈCES DÉTACHÉES :

Les Ratés, pièce en quatorze tableaux. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Le Simoun, pièce en treize tableaux. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Au Désert, drame en deux actes. 1 vol. G. Ondet, éditeur.

Le Temps est un Songe (1 plaquette). Éditions G. Crès et Cie.

Le Mangeur de Rêves, tragédie en neuf scènes et un prologue. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

Le Penseur et la Crétine, récits. 1 vol. Éditions G. Crès et Cie.

6223
H.-R. LENORMAND

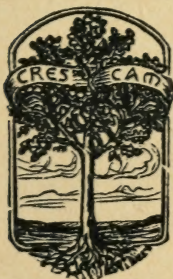


Théâtre complet

III

LA DENT ROUGE
UNE VIE SECRÈTE

ÉDITION DÉFINITIVE



209003
14. 2. 27

PARIS

LES ÉDITIONS G. GRÈS ET C^{ie}

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

—
MCMXXIV

PQ

2623

E52A19

1921

L.3

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART DU PRÉSENT
OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT
SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS
DE 1 A 34 ET DE 35 A 40.

Tous droits de traduction, d'adaptation, de reproduction et de
représentation réservés pour tous les pays, y compris la Russie

—
Copyright by les Éditions G. Crès 1921, 1922 et 1924

LA DENT ROUGE

Pièce en 4 actes et 6 tableaux

*représentée pour la première fois au Théâtre National de
l'Odéon, le 10 octobre 1922.*

(Direction F. Gémier.)

PERSONNAGES

PIERRE TAIRRAZ.	MM. PIERRE BLANCHARD.
AMÉ TAIRRAZ, son frère	CARNÈGE.
Le grand-père TAIRRAZ.	CHAMBREUIL.
JORAS	R. MARCO.
Le Curé.	DESMOULINS.
FOURTIER, de la Pierre-Pourrie.	J. FLEUR.
Le Chevrier	DE RIEUX.
Le Bienheureux.	GAST'HONS.
CLAIRE, fille de Joras	Mmes G. ROUER.
JEANNE TAIRRAZ	H. MORET.
L'Innocente	M. GEOFFROY.

Chasseurs de chamois, paysans, paysannes.

La scène se passe vers 1860, dans une haute vallée alpestre.

LA DENT ROUGE

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Au hameau de La Piarraz, à dix-huit cents mètres d'altitude. Devant le chalet des Tairraz, une antique bâtisse en mélèze rougi, qui apparaît à droite, avec son toit d'ardoises brutes assujetti par des pierres, ses fenêtres minuscules, ses balcons branlants. On entre à l'étage, par un petit escalier. En dessous, la porte de la grange. La provision de bois est empilée à gauche contre un mur. Un chemin rocailleux tourne derrière le chalet. Il monte à gauche, longeant la barrière et la clôture en croisillons de sapin du jardin des Joras. Un replat de gazon et des rochers, à droite, au second plan, forment le bord escarpé d'un précipice. Quelques sapins aux formes tourmentées poussent là, maigrement. Tout le fond du paysage est occupé par d'immenses pentes rocheuses, sombres, plaquées de neige dans leur partie supé-

rieure et qui s'élèvent d'un seul jet jusqu'aux frises, obstruant complètement le ciel.

Il est cinq heures. C'est le déclin d'une après-midi orageuse.

SCÈNE I

LE GRAND-PÈRE, L'INNOCENTE, LE CURÉ,
puis JEANNE TAIRRAZ, AMÉ.

(Le grand-père est assis à droite sur un billot, près de l'auge en bois. L'Innocente est debout à côté de lui. C'est une fillette de quinze ans, jolie et coquettement attifée, malgré ses pieds nus.)

LE GRAND-PÈRE

L'Innocente !

(L'Innocente lui sourit.)

Bourre-moi ma pipe,

(Elle prend dans les poches du grand-père une pipe, du tabac, des allumettes. Elle bourre la pipe, la lui tend et l'allume. Le grand-père fume. L'Innocente s'assied à ses pieds. Le curé qui, au lever du rideau, observait la montagne sur le chemin, redescend. Jeanne sort du chalet.)

LE CURÉ, à Jeanne,

Tenez, mère Tairraz... Voici l'orage qui monte... La Dent Rouge est déjà dans le nuage... Pierre n'est toujours pas de retour ?

JEANNE

Non, monsieur le curé. Voilà trois jours qu'il n'a reparu...

LE CURÉ

Pourquoi ne pas envoyer à sa recherche ? Votre garçon a beau être le meilleur grimpeur du pays, on ne peut rien contre le mauvais temps !

JEANNE, *appelant à l'intérieur du chalet.*

Amé!... (*Amé paraît.*) Va-t'en vers la pointe... et hèle ton frère... (*Au curé.*) S'il est outre le col, il répondra.

LE CURÉ

Et s'il est encore sur le glacier ?

(*Amé se dirige vers le tournant du chemin et monte sur un rocher, non loin du précipice. Jeanne et le curé sont sur le chemin, devant le chalet. Amé, debout sur le rocher, tourné vers la gauche, psalmodie d'une voix forte, en prolongeant indéfiniment les dernières syllabes.*)

AMÉ

Frère, par delà l'eau,
Tu as guère joli temps, dis ?
Lé-baï-lé-ro... baï-lé-ro-lo...

(*Un silence. Ils écoutent. Amé chante de nouveau.*)

Frère, par delà l'eau,
Y vente bien dur là-haut, dis ?
Lé-baï-lé-ro... léro... baïlérolo...

(*Un silence. Amé revient vers eux.*)

LE CURÉ, à Amé.

Tu devrais essayer de le retrouver, Amé.

AMÉ

Y serait rusé, celui qui retrouverait un homme dans le pays d'en-haut.

LE CURÉ

Bah ! Tu connais toutes les pistes !

AMÉ

Le chamois ne suit point les pistes. Pierre a suivi le chamois.

LE CURÉ, *haussant les épaules.*

Allons donc !... Comme si ton frère n'avait pas un autre but que la chasse !... Tout le pays sait qu'il veut aller à la Dent Rouge.

AMÉ

Y n'aime point qu'on en jase.

LE CURÉ

On ne s'en prive pourtant pas... Les pâtres vous ont vus grimper jusqu'à l'épaule de la cime avec des cordes... Pourquoi n'es-tu pas parti avec lui, cette fois ?

AMÉ

Y vaut mieux que moi pour trouver les chemins. Il a plus d'idées.

(Il se met à ranger du bois.)

JEANNE

Je ne crains pas pour lui... Y a pas plus fort grimpeur... Avant qu'il tombe, cette montagne croulera...

LE CURÉ

Sottises !

JEANNE

Y reviendra bien tout seul.

LE CURÉ

C'est facile à dire !

JEANNE

Ne vous inquiétez plus de mon fiou... Il reviendra bien sans que vous le demandiez au bon Dieu !

LE CURÉ, *froissé*.

Bon. Faites à votre idée. D'ailleurs, il ne s'agit pas de ça. Je suis monté pour vous dire qu'elle est morte à l'hôpital, la Zéphyrine qui gardait vos chèvres.

JEANNE

Sa mort ne nous regarde point.

LE CURÉ

La justice pensera peut-être différemment, mère Tairraz. On sait, dans le pays, ce que vous lui avez servi de coups de trique, grand-père !... Si ce n'est pas honteux !... Une pauvre femme où il n'y avait pas plus de mal que dans votre Innocente !

LE GRAND-PÈRE

Quand je trouve un quien... j'l'assomme... rapport au mauvais œil... C't'enfant-là, c'était pire que dix quiens... Elle avait la puissance. Elle faisait périr les chèvres... Fallait bien y chasser le démon du corps.

LE CURÉ

Le démon !... Une pauvre idiote !

LE GRAND-PÈRE

Si c'était pas le démon qui la tenait, pourquoi donc que vous y avez jeté de l'ieau bénite su'l'museau ?

LE CURÉ

L'eau bénite n'a jamais fait de mal à personne !

LE GRAND-PÈRE

L'ieau bénite, le diab's'en moque... y ne connaît que la trique... C't'enfant-là n'était point de chez nous... Fallait pas qu'elle vienne embarner le bestial... Chaque étranger qui fera comme elle, j'y tannerai la peau !...

LE CURÉ

Vieux fou ! Toujours la même marotte ! Les étrangers ! Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, les étrangers ?

LE GRAND-PÈRE

Y nous apportent des maladies.

LE CURÉ

Ils vous apporteraient de l'argent, si vous ne les dégoûtiez pas du pays.

LE GRAND-PÈRE

N'en faut pas, de leur argent. Je vis du bestial et de mon fusil.

LE CURÉ, *clignant de l'œil.*

Oui... Il ne vous a pas toujours servi à tirer le chamois, hein ?

LE GRAND-PÈRE

Dans ma jeunesse, j'ai tué un ours.

(Le curé le regarde fixement sans parler.)

LE GRAND-PÈRE, *géné.*

Je tire aussi les aigles...

LE CURÉ

Et cette autre espèce de gibier dont on a retrouvé la charogne au fond des gorges, il y a cinquante ans, vous ne le tirez plus ?

LE GRAND-PÈRE, *après un silence.*

J'aime pas les Anglais... Je veux pas d'étrangers... Je veux pas de maladies.

LE CURÉ

Il y en a pourtant pas loin de chez vous, des étrangers, depuis quelque temps. Je crois que vous ferez bien de les respecter, ceux-là, ou il pourrait vous en cuire.

JEANNE, *même jeu.*

Pour la fille, c'est une vraie étrangère. Vous dites bien. Et née aux Amériques, encore !... Mais ce Joras, c'est plutôt un revenant. Je l'ai connu

tout nanet, qui courait sans soulas par les chemins. Sa mère pensait pas toujours à lui emplir le ventre, la charoupia ! Et plus d'une fois, j'y ai fait support d'un morceau de pain... A présent, le v'là riche comme un seigneur. D'où qu'il vient, cet argent-là, je voudrais bien le savoir !

AMÉ, qui a fini de ranger le bois.

Paix, la mère. Si son bien est mal acquis, il ne lui profitera point !... Nous n'avons pas à nous mêler de ses affaires.

(Il rentre dans le chalet.)

JEANNE

Qu'y se mêle jamais des nôtres !

SCÈNE II

LES MÊMES, moins AMÉ, CLAIRE, puis JORAS.

(Claire sort du jardin de gauche.)

JEANNE, *s'asseyant à côté du grand-père.*

Tenez, la v'là, l'Américaine.

LE CURÉ, *allant à sa rencontre.*

Bonjour, mademoiselle Claire.

CLAIRE

Tiens, monsieur le curé !

LE CURÉ

Ah ! drôle d'idée qu'à eue monsieur votre papa de quitter les sauvages d'Amérique, pour revenir vivre avec ceux-ci ! Puisque la fortune lui souriait, il aurait mieux fait de rester en Argentine.

CLAIRE

Il avait le mal du pays. Il voulait revoir ses montagnes.

LE CURÉ, *jovial*.

Et la Cordillère des Andes ! Ça ne lui suffisait pas ?

CLAIRE

Nous ne sommes pas allés par là.

LE CURÉ

Vous n'aviez jamais vu de montagnes, avant de venir ici ?

CLAIRE

Jamais, monsieur le curé.

LE CURÉ

Eh bien, mais c'est vous qui allez l'avoir, à présent, le mal du pays !

CLAIRE

Duquel ? Je suis née au Brésil, mais nous avons habité successivement le Mexique, les Pampas, Buenos-Ayres... Je n'ai rien à regretter.

LE CURÉ

Tant mieux. La solitude vous pèsera moins. Vous deviendrez une vraie montagnarde !

CLAIRE

Ce n'est certes pas l'envie de grimper jusqu'à la neige qui me manque.

LE CURÉ, *gaiement.*

Est-ce le courage ?

CLAIRE

Oui, la montagne me fait peur.

LE CURÉ

Bah, quand vous aurez fait un tour sur les hauteurs, avec un de ces rudes garçons dont la main vous tient comme un crochet de fer, vous n'aurez plus peur ! (*Désignant la montagne.*) Et vous verrez, le bon Dieu n'a rien créé de plus beau sur la terre !

Voix de JORAS, dans son jardin.

Claire !

CLAIRE, *répondant.*

Voilà, père !

LE CURÉ

Allons, je vous quitte.

JORAS, *paraissant. C'est un robuste vieillard au verbe haut, aux manières importantes, à la mise tapageuse.*

Bonjour, monsieur le curé ! Vous n'entrez pas chez nous ?

LE CURÉ

Une autre fois. Il faut que je descende chez la mère Paccaud qui est malade.

CLAIRE

Au revoir, monsieur le curé.
(*Il sort.*)

JORAS, *descendant.*

Va falloir que tu me copies quelque chose, fillette.

CLAIRE

Tout ce que tu voudras.

JORAS

C'est un projet pour l'entrepreneur... Viens ici, je vais te l'expliquer... (*Elle le rejoint. Il déplie un papier.*) Voilà... Notre jardin ne me plaît pas, fillette. Ce n'est pas un jardin, c'est un enclos. Moi, je veux des allées, des plates-bandes, une tonnelle et tout le tremblement.

CLAIRE

Cela coûtera cher.

JORAS

Est-ce que je m'en soucie ! Est-ce que j'ai regardé aux écus pour la construction ?... et pour l'ameublement ? Je me suis payé le plus beau chalet de la vallée... et tu voudrais que je fasse le pingre pour quelques milliers de francs de terrassement et de maçonnerie ? Non, non ! Je n'ai pas travaillé trente ans sur une terre étrangère pour me gêner à mon

retour au pays ! Je suis riche ast'heure ! Et je veux que le monde le sache. Regarde mon projet... (*Il lui montre le plan.*) Si je n'ai pas assez de place de ce côté-ci du chemin, je leur achèterai leur bicoque, à ceux d'en face, et je la mettrai bas, plat comme une bouse.

CLAIRE

Ils ne voudront pas te la vendre.

JORAS

Nous verrons, nous verrons.

CLAIRE, *étudiant le plan.*

Que veut dire ceci ?

JORAS

Ça veut dire que j'égalise le terrain. Je nivelle tout. C'est capital, dans ce pays-ci.

CLAIRE

Et cela ?

JORAS

C'est une cage ! Une grande cage que je plante au beau milieu de la pelouse et où je fourre des aigles !... Hein, ça en fera, un effet !... Et faudra pas que le vieux me les chicane, mes aigles !... Faudra pas qu'il leur lâche des coups de fusil ! Ah, non ! Ou alors, je le fais mettre en prison. C'est plus eux, les rois du pays, ast'heure ! C'est nous autres ! Ne l'oublie pas, fillette... Allons, va copier ce projet.

CLAIRE

J'y vais.

(Ils rentrent tous les deux dans le jardin.)

SCÈNE III

LE GRAND-PÈRE, L'INNOCENTE, JEANNE, AMÉ,
LE CHEVRIER.*(On entend en haut, à gauche, un bruit de clochettes. Le chevrier dévale sur le chemin.)*

AMÉ, sortant du chalet.

V'là le pâtre qui ramène ses tchiébras.

JEANNE

Il a peut-être vu ton frère.

(Le chevrier, un garçon d'une quinzaine d'années, au teint bronzé, un bissac sur le dos, un bâton à la main, souhaite, d'un bref hochement de tête, le bonsoir aux Tairraz, en passant devant eux.)

Hé, pâtre !

(Le chevrier s'arrête. Les sonnailles des chèvres décroissent dans l'éloignement.)

Une parole, pâtre... Où as-tu mené tes tchiébras, ce tantôt ?

LE CHEVRIER

Au Creux-de-Champ.

JEANNE

Une mauvaise place, pâtour... Pas plus d'herbe que sur le toit d'un chalet... Tu crains donc pour tes jambes ?

LE CHEVRIER

Je ne crains pas pour mes jambes.

JEANNE

Crois-tu que tes bêtes se feront du lait avec des cailloux ? Faut grimper droit dessus les crêtes !

LE CHEVRIER, *avec naïveté.*

Y fait pas bon, dessus les crêtes... Y a les bacans.

JEANNE

Les esprits ? Y te prendront pas. Qu'est-ce qu'y feraient d'un mauvais gars comme toi?... Y prennent que les bons.

LE CHEVRIER

Y prendront mes bêtes !... Je les ai vus d'en bas...

JEANNE

Tu as vu les esprits ?

LE CHEVRIER

Vère... J'ai vu leur chaudière qui fumait... J'en ai vu un qui jetait des pierres dedans, du haut de la Dent Rouge... J'ai vu les pierres qui dévalaient dans les couloirs... Des grosses, des petites... Ça en faisait, un vacarme ! C'était comme le canon.

JEANNE

Et mon fiou, tu ne l'as point rencontré ?

LE CHEVRIER, *réfléchissant*.

Ah, j'ai bien vu un homme, tantôt, sur la montagne.

JEANNE

Où ça ?

LE CHEVRIER

Tout en haut... devers le col du Vent.

JEANNE, à Amé.

Fourtier n'est point parti ?

AMÉ

Non.

JEANNE

Alors, c'est mon fiou que t'as vu, pâtour.

LE CHEVRIER

Ça se peut bien. Je l'ai guetté longtemps sur les midi... et puis, y a eu les fumées.

AMÉ

Quelles fumées ?

LE CHEVRIER

Les fumées, donc ! La chaudière des bacans. Peut-être bien qu'ils l'ont mis dans leur soupe.

JEANNE, *riant*.

Crains rien, mon petit gars ! Celui qui peut monter au col du Vent, y se laissera pas tomber dans leur soupe... Va en bas, tes chèvres sont loin.

LE CHEVRIER

Adieu.

AMÉ

Adieu, pâtre.

(Le chevrier sort rapidement, à gauche. On entend au loin, très faible, un tintement de sonnailles.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins le CHEVRIER.

AMÉ

Je savais bien qu'il n'était point en péril!

JEANNE, *avec ardeur.*

Il est peut-être sur la cime, ast'heure! *(Le grand-père grogne, en signe de désapprobation.)* Tais-toi, le vieux. Y a pas un des chasseurs de ton temps qui soit monté plus haut que la Fourche.

LE GRAND-PÈRE

Vère.

JEANNE, *même jeu.*

Et ça te chagrine, de voir que mon gars ira plus haut que vous tous... et qu'il aura la cime! Il l'a déjà!... Je te dis qu'il l'a!

AMÉ

Paix! Le col du Vent n'est pas la cime; y a l'arête.

JEANNE

Il la fera !

AMÉ

Pas seul. Faudrait quatre bras pour s'y crocher.

JEANNE

Y colle au roc comme une mouche à la vitre.

AMÉ

C'est pis qu'une vitre... C'est tout glace, et raide, et mince... le fil de mon coutet quand je le plante sur la table.

JEANNE

Il n'a qu'à se gripper. Je te dis qu'il passera.

AMÉ

Il passera pas sans moi.

JEANNE

Ha, mon poulain, tu veux en être ?

AMÉ, *riant*.

Vère.

(Il prend une baguette sur le bûcher et la taille avec son couteau.)

JEANNE

T'as raison. C'est votre montagne à tous les deux.

LE GRAND-PÈRE, *avec autorité*.

Taisez-vous. La montagne n'est à personne. Les cimes sont pas faites pour les hommes. L'homme traque le chamois : là où le chamois s'arrête, y

faut que l'homme s'arrête. Voilà ce qu'est juste. De mon temps, pas un chasseur aurait grimpé plus haut que la Fourche... On savait ce qu'est permis et défendu... La montagne veut pas sentir le pied des hommes sur sa tête... Faut pas la mettre en colère, ou alors, gare les pierres!... On savait ça!...

AMÉ, *gouaillieur*.

Aurait mieux valu savoir grimper.

LE GRAND-PÈRE

J'étais aussi bon montagnard que vous autres!... Seulement, quand j'arrivais dans les hauts, au lieu de gueuler et de me fout' de la montagne, j'ôtai mon chapeau et je disais : « Pardon, excuse! Je viens pas vous ennuyer!... Je tire ma bête et je redescends. Y a pas d'offense. » Comme ça, les esprits me laissaient en paix. Tandis que vous autres...

AMÉ

Nous, on connaît pas la peur. V'là la différence!

LE GRAND-PÈRE

Tu veux peut-être dire que je l'ai connue, moi?... J'ai été cherché mon gibier au fond des crevasses... Je suis descendu sous le glacier, t'entends?... A trois cents mètres sous vos pattes! Non, je connais pas la peur!... Seulement, je veux pas faire tort aux esprits... Je veux pas être en guerre avec eux.

AMÉ

C'est des contes. Y a pas d'esprits!

LE GRAND-PÈRE, *se levant.*

Qui dit ça ?... Je les ai vus, moi, les esprits !... Tous les damnés de la vallée, qui font le sabbat sur la neige.

AMÉ, *ricanant.*

Comment qu'y sont faits ?... Ont-ils une barbe ?

LE GRAND-PÈRE

Y-z-ont une barbe... et des grands cheveux, tout blancs, comme les nuages... et ils te reluquent derrière les cimes, quand le mauvais temps approche.

JEANNE

Ça, c'est la vérité.

LE GRAND-PÈRE

Puisque je les ai vus !

JEANNE, *à Amé.*

Ton père aussi les a vus.

AMÉ

Moi pas... et Pierre non plus. Peut-être bien que les vieux ont meilleure vue que les jeunes !

LE GRAND-PÈRE

Des fous ! V'là les gars d'à présent. Y veulent monter au ciel ! Y passent des nuits sur le bord du glacier, couchés en rond comme des marmottes... y grimpent là où le chamois ne va pas... y ne croient plus aux esprits... y ne craignent plus la montagne... Ils leur plantent leurs piolets au ventre et y se battent avec. Pourquoi c'est-y que vous voulez monter sur la Dent Rouge ?

AMÉ

Je peux pas le dire... Je peux pas l'expliquer...

LE GRAND-PÈRE

C'est-y pour voir du pays ?

AMÉ

J'en vois assez du haut des crêtes.

LE GRAND-PÈRE

C'est-y pour quérir un trésor ?

AMÉ

Y a pas de trésors, c'est des contes.

LE GRAND-PÈRE

Alors t'es comme l'Innocente ? Tu fais ce que tu fais sans savoir pourquoi ?

AMÉ, *avec une grande conviction.*

Je ne sais qu'une chose : y faut aller en haut. Voilà... Je peux pas t'expliquer ça, moi. Je sais pas causer. Mais je suis sûr qu'il faut y aller... Et Pierre aussi, en est sûr. La nuit, quand je vois les cimes qui me regardent par la fenêtre, eh bien, il me semble qu'elles me font des signes... Vère, je les entends qui m'appellent. Et faut que je leur obéisse... Faut que j'y aille... Je peux pas faire autrement !

LE GRAND-PÈRE

C'est les esprits qui t'appellent. T'es ensorcelé, mon fiou.

AMÉ

Et Pierre, est-il ensorcelé ?... Et Fourtier de la Pierre-Pourrie ?... Et tous les autres ? Sont-ils ensorcelés ?... Va, c'est pas les esprits qui nous appellent là-haut. C'est rien que les pierres et les névés. Ha, je la tiendrai sous ma botte, la gueuse de montagne... (*Désignant un point vers la gauche.*) Guettez-la, guettez-la... La v'là toute rouge, ast'heure !... J'en mangerai de c'te neige-là !... Je saurai de quoi qu'elle a goût !

(*La teinte rouge qui règne depuis un moment sur la montagne, au fond, s'accentue.*)

JEANNE

La v'là rouge comme du sang.

AMÉ, *rentrant dans le chalet.*

Saigne, va, tu me fais pas peur... J'en licherai, de ton joli sang... et y me rendra content comme le vin.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins AMÉ, JORAS.

JORAS, *sortant de son jardin, une lettre à la main et s'arrêtant au milieu du chemin, à Jeanne.*

Tu n'as point vu le facteur, Jeanne ?

JEANNE

Nous ne recevons point de lettres, nous autres.

JORAS

Moi, j'en reçois tous les jours... Comme c'est son heure, tu aurais pu le voir.

JEANNE

Nous ne voyons point qui va chez les voisins, nous autres.

LE GRAND-PÈRE

Discute pas avec c't'étranger, ma fille. (*A Joras.*)
Nous ne vous connaissons point.

JORAS, *riant*.

Comment, grand-père Tairraz ? Ça dure encore, la plaisanterie ?... Vous ne voulez toujours pas reconnaître le cousin Joras ?

LE GRAND-PÈRE

Joras ?... C'était un homme qu'a quitté le pays, il y a trente ans passés... Il est mort aux Amériques... Vous n'êtes point le cousin Joras... Vous êtes quèque étranger qu'a pris ce nom-là pour s'implanter dans le pays. Je ne vous connais point.

JORAS, *riant*.

Ah, ah ! Vieux diable ! Comme si vous ne devriez pas tous être reconnaissants qu'un homme qui a de la sagesse et de l'instruction, un homme civilisé, je peux le dire, soit revenu vivre ici, pour le bien du pays !

JEANNE, *ironique*.

Qué bien que tu vas donc nous faire, Joras ?

JORAS, *désignant son chalet.*

Je vous ai déjà donné à contempler la plus riche construction de la vallée, mon chalet !... Et je m'en vais vous faire voir un parc avec des arbres de toute espèce... et une volière !... Et puis, vous verrez tous les jours un homme intelligent, un homme qui a fait fortune par son travail. C't'homme-là, faudra que vous le respectiez !... Je veux être respecté, moi !

LE GRAND-PÈRE

Nous ne respectons point qui nous ne connaissons point.

JORAS

Vous ne me connaissez pas ?

JEANNE

Nous ne savons pas ce que t'as fait, depuis trente ans.

JORAS

J'ai fait tous les métiers... et je m'en vante ! J'ai conduit des trains de bois, brûlé des forêts, gardé le bétail... Pas des trois ou quatre vaches, comme vous autres, mais des cinq à six mille têtes... Et quand l'argent est venu, j'ai acheté des troupeaux, je m'ai fait bâtir un palais et j'ai couché dans des draps de soie, avec des soldats de planton sous mes fenêtres !... Et quand il pleuvait, je leur criais : « Soldats, ne bougez pas ! » Et ils restaient là toute la nuit, à veiller sur ma personne !

JEANNE, *gouailleuse.*

T'étais donc quèque chose comme un roi ?

JORAS

J'en étais un !

JEANNE, *même jeu.*

Alors, ta fille, c'est une princesse ? Dommage qu'on connaisse pas sa mère !

JORAS

Elle est morte, la pauvre créature ! Mais si le bon Dieu me l'avait conservée, vous auriez vu ce que c'est qu'une grande dame !

JEANNE

Etait-elle jaune ou noire, ta grande dame ?

JORAS

Elle était blanche, vieille bique, plus blanche que ton vieux cuir, tu peux me croire ! Elle avait des robes de dentelle, de brocart, de satin, des bijoux, des perles fines grosses comme mon œil ! C'était une comtesse espagnole. Quand elle se promenait dans les rues, y avait deux négrillons qui lui portaient sa traîne et un troisième qui lui chassait les mouches ! V'là ce qu'elle était, ma femme !

JEANNE

Tu nous en contes, Joras.

JORAS

Vous ne me croyez point ?

JEANNE

Si t'étais un roi, t'aurais pas quitté ton royaume.

JORAS

Oh ! mais je discute pas avec vous autres !... Faudra bien que vous me rendiez honneur, le jour où je marierai ma fille au seigneur de Valsorenche. Car c'est pour ça que je suis revenu ; c'est pas pour voir blanchir tes crins, c'est pour établir mon enfant !

JEANNE

Le seigneur de Valsorenche ne voudra point de la fille d'un émigré... Il ne voudra point d'une étrangère !

JORAS

Une étrangère ? Et après ? Vaut mieux être né aux Amériques et avoir l'instruction qu'elle a, que d'avoir poussé sur votre fumier et de pourrir dans l'ignorance.

JEANNE

Y ne voudra pas d'une fille sans mère ; j'en voudrais point pour un de mes gars !

JORAS, *riant*.

Qué malheur pour elle !

JEANNE

Ris pas, Joras !... Ta fille pense guère au seigneur de Valsorenche, ast'heure ! Elle est restée plus d'une heure à jaser près du torrent avec mon Pierre.

JORAS, *furieux*.

Q'est-ce que t'as dit ?

JEANNE

Je dis que ta chèvre suit mon bouc !

JORAS

Ah, charoupia ! Je vas te rentrer tes menteries dans la gueule !

JEANNE

Questionne d'abord ta Claire, vieux toqué ! Et dis-toi bien que jamais mon fiou n'y passera l'anneau ! On ne veut point se gâter le sang, dans notre famille !

JORAS, *éclatant*.

Ah ! il est propre, votre sang, tas de pouerces ! On sait comme vous vivez ! On sait que les dimanches soir, vous vous saoulez à mort... et que vous roulez sous la table en éteignant les chandelles... et que vous faites l'amour ensemble comme des bêtes ! On sait ça !... C't'Innocente que v'là, on sait bien de quel sang elle est !... Elle est du tien, vieille singesse ! Quel père y as-tu donné, dis ?... Le sais-tu toi-même ? C'est-y un vieux ? C'est-y un jeune ? (*Désignant le grand-père.*) C'est-y celui-là ?... C'est-y un autre ?

LE GRAND-PÈRE, *debout, à Jeanne*.

Mon fusil !... Va me quérir mon fusil !

JEANNE, *à Joras, le menaçant*.

Autant de paroles, autant de trous dans ta peau, faiseurs de mensonges !

JORAS

A ce compte-là, faudrait te percer comme une écumoire, dévergounia !

LE GRAND PÈRE, *entrant dans le chalet.*

Mon fusil ! Mon fusil !

JORAS

Si ton vieux bronche, parole d'Américain, je vous fais coffrer tout d'un flot !... Contrebandiers !... Mangeux de pain dur !... Sauvages sans plumes ! Allez, allez, rentrez dans votre cache et n'en sortez plus !

(Jeanne rentre derrière son père, menaçant Joras du poing. La nuit tombe.)

SCÈNE VI

JORAS, CLAIRE.

CLAIRE, *accourant sur le chemin.*

Qu'y a-t-il ? Pourquoi vous disputez-vous ?

JORAS, *traversant.*

A nous deux, maintenant, fillette ! La vieille prétend que tu es en amour avec un de ses gars. Est-ce vrai ?

CLAIRE

Pourquoi lui répondre ? Laissez-la dire.

JORAS

Je ne suis pas homme à me laisser insulter par ces gueules terreuses !

CLAIRE

Il n'y a pas d'insulte à prétendre pareille chose.

JORAS

Pas d'insulte à dire qu'une demoiselle a des sentiments pour un tueur de bêtes, pour un coureur de montagnes ? (*Elle se tait.*) Alors... la vieille disait vrai ?

CLAIRE

Si elle a dit que nous parlions d'amour, elle a menti... malheureusement.

JORAS, *consterné.*

La foudre sur nous deux, ma fille ! J'ai fait de toi une savante ... J'ai payé des prêtres pour t'instruire. Tu en sais plus à toi seule que le maire et ses adjoints ... Et voilà que tu retournes à l'ignorance ! Voilà que tu aimes un gueux et un sans savoir !

CLAIRE

Le savoir ne fait rien aux sentiments, père !

JORAS

Et la richesse ?

CLAIRE

La richesse non plus !

JORAS

Alors, j'aurai trimé pendant trente ans par les deux Amériques, j'aurai enduré la fièvre et la faim pour donner ma fille à un chasseur de chamois ? N'y compte pas !... Tu vivras à la ville, dans une maison en briques !

CLAIRE

Je ne veux pas vivre à la ville.

JORAS

Tu épouseras plus riche que toi.

CLAIRE

Je voudrais être aussi misérable qu'une gardeuse de troupeaux !

JORAS

Tu méprises ton argent ?

CLAIRE

Oui, s'il doit m'empêcher d'être heureuse ! Vous auriez mieux fait de rester pauvre et de ne jamais quitter le pays.

JORAS

Si je n'avais point émigré, ma fille vivrait de pain noir et coucherait sur des peaux de bêtes. Le savoir, la richesse, tout ce que je t'ai donné, tu me le reproches, tu le piétines !

CLAIRE

Je ne peux pas vous en être reconnaissante !

JORAS

Ah, mauvaise !

CLAIRE

Mais regardez donc ce que vous avez fait de moi !... Une fille dont vos gens de la ville ne voudraient pas... et dont les paysans se défient ! Croyez-vous que si j'étais une paysanne comme eux, depuis longtemps, Pierre et moi, nous ne nous serions pas expliqués et compris ?... Mais il y a entre nous, je ne sais quel espace... je ne sais quelle obscurité. Je sens qu'il a peur de moi.

JORAS, *la main levée.*

Assez causé ! Sache bien une chose, c'est que j'aimerais mieux repasser l'Océan que de te donner à ce drôle !

CLAIRE

Eh bien, repassez-le ! J'aime mieux vous perdre que de renoncer à lui.

JORAS

Ah, couquina, tu n'aimes plus ton père ! Y en a donc pas un, dans tous les professeurs que je t'ai donnés, y en a pas un qui t'ait appris que l'enfant doit obéissance à son père ?

CLAIRE

J'ai appris que l'enfant n'était pas un bœuf ou une brebis qui se vend au gré du maître.

JORAS

Ah, malheur ! Si j'avais su une chose pareille, je leur aurais point allongé mes écus. L'enfant est à

son père, comme le bestial est au fermier. Et qui dit le contraire, il offense Dieu !... Maintenant, rentre dans ta chambre et prépare tes effets... Nous descendrons demain à Valsorence.

CLAIRE

Pourquoi faire ?

JORAS

Je vas m'y chercher un gendre à ma convenance... Et dans trois semaines, tu seras mariée !

CLAIRE, *haussant les épaules.*

C'est ce que nous verrons !

(Elle rentre dans le jardin, Joras la suit.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

*La toile se relève aussitôt. La nuit est tombée.
La scène est vide.*

*On entend une voix d'homme qui psalmodie dans
la montagne :*

Frère, par delà l'eau,
Tu as guère mauvais temps, dis ?
Lé-baï-lé-ro-lé-ro...
Lé-baï-lé-ro-lo...

*(Une agitation se manifeste dans le chalet.
Une fenêtre s'éclaire. Jeanne et Amé sor-
tent précipitamment.)*

SCÈNE I

JEANNE, AMÉ, puis le GRAND-PÈRE, un moment,
puis PIERRE.

JEANNE

Qui c'est qui hèle, ast'heure ?

AMÉ

C'est lui.

JEANNE

J'ai pas reconnu sa voix.

AMÉ

C'est lui, j'te dis.

(Il court sur le rocher d'où il avait lancé son appel, au début de l'acte et chante à pleine voix.)

Frère, par delà l'eau,
Est-ce toi qui hèles d'en haut ?
Lé-baï-lé-ro-lé-ro... Lé... baï-lé-ro-lo !

JEANNE

Le vois-tu ?

AMÉ

Je vois une lumière.

JEANNE

Où ça ?

AMÉ

Dans les pierriers.

VOIX DE PIERRE, *plus près.*

Frère, par delà l'eau,
C'est moi qui te hèle d'en haut !
Lé-baï-lé-ro-lé-ro
Lé-baï-lé-ro-lo !

JEANNE, *accourant près d'Amé.*
C'est lui !... Il répond !... Il a entendu !

AMÉ

Gnette, gnette !... La lumière bouge...

JEANNE

Vère...

AMÉ

Il fait des signaux.

JEANNE

Hèle, mon fiou!... Hèle tant fort que tu peux.

AMÉ, *chantant à pleine voix.*

Frère, par delà l'eau,
Tu as bien sombre route, dis ?
Lé-baï-lé-ro-lé-ro...
Lé-baï-lé-ro-lo !

JEANNE

Gnette, la lumière descend.

'AMÉ

Ouai...

JEANNE

Il coupe droit en bas.

AMÉ

Le v'là sous les rochers.

JEANNE

Ha ! Je ne vois plus la lumière.

AMÉ

Il a soufflé sa lanterne... Le v'là sur le chemin.

VOIX DE PIERRE, *plus près.*

Frère, par delà l'eau,
Y a les étoiles qui m'éclairent
Lé-baï-lé-ro-lé-ro...
Lé-baï-lé-ro-lo !

JEANNE

Je l'vois !... Je l'vois !... Guette, mon fiou !... Là... là... su'l'tournant.

AMÉ

Ouai... ouai...

LE GRAND-PÈRE, *apparaissant à la fenêtre du chalet.*

C'est-y Pierre ?

JEANNE

Je savais bien qu'y nous ferait pas languir

AMÉ

Y porte quèque chose.

JEANNE

C'est une dépouille.

AMÉ

Il a tué un chamois.

JEANNE, *au grand-père.*

Qu'est-ce que t'en dis ?

LE GRAND-PÈRE

Je dis comme le proverbe :

« Qui chasse deux gibiers

« Usera quatre souliers. »

(*Le grand-père referme la fenêtre.*)

AMÉ

Le v'là !... (*Appelant.*) Hoé-ho ! Hoé-ho !

PIERRE, *apparaissant en haut du sentier.*

Hoé-ho ! Hoé-ho ! ho !

(Il dévale rapidement jusqu'au chalet. Il porte sur son dos la dépouille d'un chamois de grande taille. Ses rudes vêtements sont souillés de terre. Il n'a pas de fusil, mais un piolet.)

JEANNE

Arrive, mon poulain ! Le vieux te croyait péri.

PIERRE

Pas si tôt, mère, pas si tôt...

JEANNE

T'es tout pâle, tout déchiré !

PIERRE, *fichant son piolet en terre.*

Ah ! j'ai embrassé des cailloux depuis trois jours.

JEANNE, *palpant la dépouille.*

Beau coup de fusil, ma foi. V'là un riche manteau pour l'hiver !

AMÉ

Et la Dent Rouge ? Tu n'en dis rien ?

PIERRE

On l'aura, c'te carcasse !

AMÉ, *joyeux.*

Bien travaillé, mon fiou !

JEANNE, *rentrant.*

Je vas réchauffer la soupe.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins JEANNE.

AMÉ

Tu ne viens pas ?

PIERRE

J'ai pas faim.

(Il jette la dépouille à terre et se couche dessus.)

AMÉ

Pourquoi te caches-tu de moi ?

PIERRE

J'ai rien à te dire...

AMÉ

J'ai pourtant bien doutance de ce qui te chagrine.

PIERRE

Ha, je voudrais être pareil à toi... Traquer le chamois et courir la montagne, ça te suffit... Quand tu t'endors dans le creux d'un alpage, avec une bête fraîchement tuée à tes côtés et des étoiles sur la tête, t'es heureux. A présent, le bonheur, je ne sais plus ce que c'est !

AMÉ, *sentencieusement*.

C'est que tu es en chasse d'un autre gibier... Un gibier que les balles n'abattent pas... et qui vous endeuille l'âme, quand il s'encourt.

PIERRE

Vère.

AMÉ

Renonces-y, mon frère... Les femmes qui ne sont pas de chez nous, ça ne peut apporter que du malheur. (*Pierre hausse les épaules.*) Faut pas s'en mettre le cœur en peine; je sais ce que je dis... Quand j'étais dans les Alpains, à Nice, j'avais une fillette de là-bas... Elle m'en a fait voir, la dévergounia ! J'étais si malheureux que je voulais me périr pendant les manœuvres... Eh bien, une fois revenu chez nous, elle est sortie de moi peu à peu. Je l'ai oubliée, parce qu'elle n'était pas du pays. Voilà.

PIERRE, *brusquement*.

Laisse-moi tranquille, avec tes gueuses de Provence !

AMÉ

Mais qu'est-ce que t'as ? V'là que tu querelles ton frère, à présent... Quand y a trente ans qu'on vit ensemble sans dispute !

PIERRE

Aussi pourquoi me dis-tu de l'oublier ? Je ne veux pas l'oublier... Je ne peux pas !... J'ai beau courir les glaciers et grimper les falaises, rien n'y fait..

Je donnerais la Dent Rouge pour un de ses baisers... ou seulement pour sentir sa main dans la mienne, comme l'autre matin, quand je l'ai rencontrée au passage du torrent. (*Un silence. Avec émotion.*) Elle n'est pas grande, sa main. Il en tiendrait bien deux pareilles au creux d'une de mes pattes... Eh bien, de sentir ces petits doigts crochés aux miens, ça me donnait plus d'émotion que d'être sous la griffe d'un ours... J'avais peur... Je voyais plus clair... Il me semblait que quelqu'un me travaillait la poitrine avec un outil... Ah, j'ai jamais connu ça... (*Un silence.*) Pendant ces quatre jours, elle ne m'a pas quitté... Sa petite figure s'est posée sur mon cœur comme la neige sur mes épaules... et y a pas de soleil capable de la faire fondre.

AMÉ

« Raisonnez les torrents,

« Raisonnez les bacans,

« Mais ne raisonnez point les amants. »

C'est notre proverbe qui a raison.

PIERRE

Ah, frère, j'en ai assez de la fuir et puis de la chercher... de vouloir... et puis de ne pas oser. Je vas lui parler.

AMÉ

Pourquoi ne l'as-tu pas déjà fait ?

PIERRE

Quand je suis près d'elle, je deviens comme son prisonnier. Je ne peux pas plus bouger que si le

froid me clouait à la terre... J'ose même pas la regarder. Mais ce soir, je veux en finir... Je vais tout lui dire... Et si elle me repousse, tu ne me verras plus vivant !

AMÉ

Frère, voilà une parole que tu n'as pas le droit de prononcer.

PIERRE

Quand une pierre est détachée, faut qu'elle roule jusqu'en bas... Moi, j'étais solidement croché à la vie... Maintenant, me voilà comme un roc branlant : j'ai plus qu'à rouler.

(Claire a traversé l'enclos. Elle s'arrête sur le chemin.)

AMÉ

Guette... guette... C'est elle !

(Il rentre dans le chalet.)

SCÈNE III

CLAIRE, PIERRE.

CLAIRE, *appelant à voix basse.*

Pierre... Pierre !

PIERRE, *entre ses dents.*

Je suis là.

CLAIRE, *avançant.*

J'ai à vous parler.

PIERRE, *sans bouger.*

Je suis là. Parlez. (*Claire se tait, interdite devant son immobilité.*) Est-ce pour mon bien ou pour mon mal, ce que vous avez à me dire ?

CLAIRE

Je ne sais... Je pars demain... Le père m'emmène à la ville...

PIERRE, *très ému.*

Il vous emmène?... Pourquoi ?

CLAIRE

Il dit... Il veut me marier...

PIERRE, *bouleversé.*

Il veut vous marier à la ville?... Eh bien, partez ! C'est pourtant une chose terrible qui m'est venue par vous. V'là des jours que ça m'étouffe... Et je suis pas capable... Ah, je donnerais de mon sang pour pouvoir causer. Partez ! Partez !

CLAIRE

Pierre !

PIERRE

J'étais un homme. Et maintenant, voilà que j'ai l'esprit tourné... Je suis pire qu'un bienheureux... Je rôde par les combes et les plateaux comme une bête embarnée... Ah, dites, comment que ça se fait que je ne suis plus mon maître?... Vaut mieux vous en aller... que de rester là... à vous moquer de moi... et de mes pauvres paroles... Allez-vous-en !

CLAIRE

Mais je ne veux pas.

PIERRE

Vous ne voulez point suivre le père à la ville ?

CLAIRE

Je veux rester.

PIERRE, *stupéfait.*

Vous ne me rebuquez point comme un malfaisant ?

CLAIRE

Je veux rester avec vous !

PIERRE, *la main sur les yeux.*

Je peux pas y croire... Je peux pas y croire...

CLAIRE, *lui tendant les mains.*

Vous ne sentez donc pas que je suis à vous ?

PIERRE, *riant et pleurant.*

Par Saint Pacôme et Saint Barnabé ! Le Diable emporte la Vierge et son Enfant!... (*La serrant violemment dans ses bras.*) Que vous êtes petite ! Que vous êtes petite ! Ah, je vous crois maintenant ! J'ai plus de méfiance.

CLAIRE

Vous aviez peur de moi, n'est-ce pas ?

PIERRE

Je me disais : « Quand on vient de si loin, des grandes plaines du pays des bœufs, quand on a vu plus de cités qu'il n'y a de pics dans les Alpes, on ne peut pas aimer un hanteur de sommets. »

CLAIRE

C'est pour cela que vous vous taisiez, l'autre jour, près du torrent ?

PIERRE

Les paroles demeuraient en moi, à gronder et à se débattre comme des bêtes entravées qui ne peuvent point sortir de l'étable.

CLAIRE

Mais vous m'aimiez déjà ?

PIERRE

Si je vous aimais ? Je vous aimais bien avant de vous connaître. Il y a des hivers que je vous attends, des hivers que je vous vois.

CLAIRE

Moi ?

PIERRE

Vous-même ! Vous seule !... Vous savez notre coutume ? La veille de l'Épiphanie, en se mettant au lit, on prononce : « Melchior, Gaspard et Balthazar, faites-moi connaître en mon couchant celle que je dois posséder en mon vivant. » Or une nuit, il y a bien quatre ans de cela, les trois Rois Mages me sont apparus, suivis d'une jeune fille avec des

yeux comme les vôtres... et toute nippée de blanc, comme vous v'là. Et le premier jour que vous êtes venue au pays, je vous ai reconnue ! (*L'étreignant.*) Mais que vous êtes petite ! (*Il la soulève et la berce.*) Vous avez l'air d'un petit enfant entre mes bras ! Et vos mains... il me semble que je les écraserais comme deux feuilles de chêne !... Dites, où que je vais vous porter comme ça, entre mes bras ?

CLAIRE

Portez-moi bien loin. Cachez-moi. Que le père ne puisse pas me trouver.

PIERRE, *radieux.*

Croyez-vous que je crains votre vieux, maintenant que je vous tiens ? S'il faut jouer du coutet pour vous avoir, on en jouera !

CLAIRE, *toujours dans ses bras.*

Non, Pierre, pas de coutet... Que nous importe le père ? Emmenez-moi... Rien que nous deux...

PIERRE, *soudain.*

Il n'y a qu'un endroit où il ne viendra pas vous chercher. C'est la cabane de la Dent Rouge ! Sûr, ses vieilles jambes ne le mèneront jamais jusque-là. Je vas vous y conduire.

CLAIRE, *riant.*

Je ne pourrai pas ! Elle est à plus de trois mille mètres. La grimpée est bien raide et il y a de mauvais couloirs ; votre frère me l'a dit !

PIERRE, *exalté.*

Vous verrez ! Vous arriverez là-haut sur mon épaule, comme Notre-Dame-des-Neiges un jour de procession. Et y aura dans mon cœur un chant d'amour plus fort que les cantiques, plus fort que le bruit du torrent et que le tonnerre des avalanches !... Est-ce dit ? Venez-vous avec moi ?

CLAIRE

Oui.

PIERRE

J'irai vous chercher cette nuit, deux heures avant le jour.

CLAIRE, *regardant les montagnes, un peu frissonnante.*

Oui...

PIERRE

Avez-vous peur ?

CLAIRE

J'aurai froid.

PIERRE, *ramassant la dépouille du chamois.*

Tenez, v'là de quoi vous tenir chaud. C'est un bouquetin que j'ai tué hier. C'était un fier grimpeur. Je l'ai chassé quatre heures de temps sur les Crêtes Rousses... On dit chez nous que le sang de chamois, ça donne la force et l'audace. (*Il retourne la dépouille qui apparaît toute sanglante à l'intérieur.*) Guettez !... Y en a encore après la peau !

(*Brusquement, il enveloppe Claire dans la dépouille.*)

CLAIRE, *frémissant et riant.*

Il y en a partout, du sang !... Regardez mes mains.

PIERRE

Vère !... Et pas du sang de poulet ! Quasi du sang de montagnard !... Humez, humez comme il sent bon !

CLAIRE, *rit en se serrant dans la dépouille.*

Je suis toute rouge de sang !

PIERRE

Serrez ! Serrez fort !... Qu'il passe dans vos veines !... Qu'il traverse votre cœur !... Serrez fort !

RIDEAU

ACTE II

L'intérieur d'une auberge alpestre, à trois mille mètres d'altitude. Une pièce assez vaste, aux cloisons de planches. Presque toute la partie gauche de la pièce est occupée par deux cadres de bois superposés, soutenus en leur milieu par une pièce de charpente verticale et disposés en couchettes, avec des matelas de foin et des couvertures brunes.

Le refuge est éclairé par deux fenêtres, derrière lesquelles apparaissent d'éblouissantes blancheurs. On ne distingue pas nettement les contours des cimes, mais un étincellement imprécis suggère leur énorme présence. Une porte pleine ouvre sur ces splendeurs.

Au premier plan gauche, porte donnant sur un dortoir réservé. Contre la cloison de droite, un fourneau dont le tuyau sort par le toit. Dans le voisinage, à terre, un baquet, des cruches, du bois, une caisse à détrit, quelques sièges ronds et bas, à trois pieds; accrochée à la cloison, toute une batterie de cuisine; des torchons sur une corde. Sur les planches d'un haut casier placé entre le poêle et la porte, les couverts et la vaisselle de métal,

une boîte à pharmacie. Près de la porte, des cordes de sauvetage et des piolets accrochés. Un lustre primitif, fait de deux croisillons de bois, avec des bougies fichées à l'extrémité, pend d'une poutre de la charpente. Longue table de planches, couverte de provisions entamées; bancs où traînent des sacs de montagne.

Au lever du rideau, nuit complète. Les fenêtres s'indiquent en une demi-clarté froide et mystérieuse: celle des glaciers luisant vaguement sous les étoiles. Dans les cadres, des dormeurs enveloppés dans leurs couvertures. On ne les distinguera qu'avec le jour, mais on entend leurs souffles apesantis par la fatigue.

SCÈNE I

FOURTIER, DEUX CHASSEURS DE CHAMOIS, puis PIERRE.

(Une allumette craque sur la couchette supérieure.)

FOURTIER, *bas, consultant sa montre.*

Quatre heures. *(Un silence. Éveillant le premier chasseur.)* Hé, Constant, il est quatre heures.

PREMIER CHASSEUR, *ensommeillé.*

Hein? Quoi?

FOURTIER

Faut se lever.

PREMIER CHASSEUR, *s'étirant.*

Bon Dieu de paillasse!... J'avais encore quelques puces à ramasser.

FOURTIER

On part à la demie... Allume ton fanal. (*Le premier chasseur allume un fanal. Faible lueur. Au deuxième chasseur.*) Hé, réveille-toi, Michel! (*Il descend avec le premier chasseur, pendant que le deuxième s'étire. Au premier.*) Boute-nous la flamme dans le poêle.

PREMIER CHASSEUR

A ta plaisance.

FOURTIER, *au deuxième chasseur qui descend.*

Toi, va guetter le temps, Michel.

DEUXIÈME CHASSEUR, *sortant.*

J'y vas.

FOURTIER, *au premier.*

Réchauffe le café. (*Le premier chasseur obéit. Fourtier déballe des provisions en silence. Le deuxième chasseur revient.*) Eh bien ?

DEUXIÈME CHASSEUR

Le temps est là. Y vente de l'est.

FOURTIER

Pas de neige nouvelle ?

DEUXIÈME CHASSEUR

Non.

FOURTIER

Bon. La roche sera point méchante... Tu n'as pas vu venir Jean-Louis ?

DEUXIÈME CHASSEUR

J'ai rien vu. (*Bas.*) Où as-tu mis les cordes ?

FOURTIER, *même jeu.*

Sous une pierre, près de la moraine. Pas besoin que ces oiseaux-là nous voient les prendre.

(*Il regarde vers la porte du dortoir de gauche.*)

PREMIER CHASSEUR

Sûr !

(*Ils se coupent des tranches de pain et mangent, debout autour de la table.*)

PIERRE, *entrant de gauche.*

Salut, Fourtier. Alors, c'était vous autres, l'arrivée de cette nuit ?

FOURTIER

Ouai. On va à la chasse.

PIERRE

Si matin que ça ?

FOURTIER, *prudemment.*

Point tant... Les chamois sont jà hors de leur cache.

PIERRE

Vous allez donc les prendre à la course, comme des boucs, que vous partez sans fusils ?

(*Un silence.*)

PREMIER CHASSEUR, *brusquement.*

T'inquiète pas de ça, mon frère Tairraz.

PIERRE

Allez, allez... On sait quel gibier vous chassez.

FOURTIER

Nous chassons le gibier qui nous plaît.

PIERRE, *faisant chauffer de l'eau.*

La Dent Rouge, c'est une femelle que vous ne tenez pas encore entre vos genoux.

FOURTIER

Vous non plus.

PIERRE

Vous vous dérocherez tous avant de lui poser le pied entre les oreilles. Rappelez-vous ça !

FOURTIER

Bah ! Celui qui possède la puissance n'a rien à craindre.

PIERRE

La puissance est peut-être bonne pour commander aux hommes, mais sur les pierres, elle n'a point d'effet.

FOURTIER

Y a autre chose que les pierres... Y a ceux qui les habitent... Y a les bacans qui gisent dans les falaises de l'arête et qui font grêler les blocs, et qui tirent le canon par les crénaux. Si tu ne sais pas commander à ces seigneurs-là, tu n'entreras point dans leur château !

PIERRE

J'y suis entré plus avant que vous autres. Jamais je ne les ai rencontrés.

FOURTIER, *buvant son café.*

Moi, j'ai passé une nuit là-haut, à plat ventre sous une dalle... Et pendant quatre heures de temps, ils m'ont envoyé des blocs par-dessus la tête; j'entendais les pierres partir du sommet, rouler dans le couloir, dévaler sur moi raide comme la foudre et puis sauter dans le vide... S'ils avaient voulu m'atteindre, ils n'avaient qu'à cracher un peu plus fort !... Ah, malheur ! Qu'est-ce que c'est qu'un homme à côté des bacans ?

(*Pierre rit.*)

PREMIER CHASSEUR, *regardant la porte de gauche.*

Faut pas rire. Tu ferais mieux de te veiller... Il y a des sortilèges partout. Et on les reconnaît pas toujours.

PIERRE, *soupçonneux.*

Qu'est-ce que tu veux dire ?

PREMIER CHASSEUR, *évasif.*

Je m'entends...

DEUXIÈME CHASSEUR

Y faut apprendre les secrets qui les détruisent, voilà !

PIERRE

Tu les connais, toi ?

DEUXIÈME CHASSEUR

Je connais le vinaigre des six veuves. C'est du vinaigre qui a été pris chez six femmes veuves et qu'a bouilli dans un vase de terre neuf avec de vieux clous. Quand les bacans arrivent, on répand le vinaigre en prononçant des paroles... des paroles que je peux pas répéter.

PIERRE

Pourquoi donc ?

DEUXIÈME CHASSEUR

Elles perdraient leur puissance.

PIERRE

J'attendrai de les avoir vus pour faire cuire de ce vinaigre.

FOURTIER

Tu ne les verras point, Tairraz. On ne peut pas voir des esprits sans corps.

PIERRE, *riant*.

Pourquoi ? On voit bien des corps sans esprit !... Ah ça, croyez-vous me faire peur avec vos sortilèges ? Allez, y en a pas plus ici que sur le glacier ! Je suis resté croché l'autre jour près d'une heure le long de la Grande-Muraille. Si je m'étais pas reposé les bras en mordant la roche à pleine gueule, j'étais un homme perdu. Eh bien, c'est pas les bacans qui m'ont mis dans cette passe-là... et c'est pas eux qui m'en ont sorti. La Dent Rouge se défend toute seule.

(Fourtier et les deux chasseurs ont bouclé leurs sacs. Ils sont prêts à partir.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE TROISIÈME CHASSEUR entre du dehors.

FOURTIER, *au troisième chasseur.*

Te v'là, Jean-Louis. Un peu plus, on partait sans toi.

TROISIÈME CHASSEUR, *bas.*

Ne perdons point de temps... Y a le frère à Pierre Tairraz qui redescend de la montagne... Il a dû grimponner toute la nuit dans les couloirs... Il a peut-être trouvé quèque nouvelle passe.

FOURTIER, *même jeu.*

Bah ! Il n'a point assez de tête. (*Haut.*) En avant !

(*Ils sortent.*)

DEUXIÈME CHASSEUR, *passant devant Pierre.*

Souhaite-nous bonne route, mon frère Tairraz. Souhaite-nous ça pour le repos de ta conscience.

PIERRE, *tranquillement.*

Bonne route.

(*On les entend iodler. Une faible lueur paraît au ciel.*)

SCÈNE III

PIERRE, AMÉ.

AMÉ, *entrant violemment.*

Eh ben, t'as vu ? Les v'là partis !

PIERRE

J'ai vu.

AMÉ

Ah ! Que les séracs leur chutent sur la gueule et que les pierres les balaient ! (*La lueur augmente. On entend un peu plus loin les chants joyeux de la petite caravane.*) Alors, c'est dit ? Tu ne veux toujours pas partir ? Tu les laisseras nous voler la cime ? Tu resteras au gîte, comme une femelle blessée ?

PIERRE, *préparant du thé.*

Rien ne presse, frère.

AMÉ

Tu renonces à la Dent Rouge pour une garce étrangère ?

PIERRE

La montagne sera encore là demain.

AMÉ

Demain ? Tu n'auras plus son pucelage ! C'est aujourd'hui qu'on la baise !

PIERRE

Crains rien. Ils ne connaissent point ma route.

AMÉ

Et s'ils en trouvent une autre ? Ils sont quatre. Ils ont des cordes cachées quèque part. La glace est bonne. Ils iront loin, d'un temps pareil.

PIERRE

Ils n'iront pas plus loin qu'il n'est marqué.

AMÉ

Et s'il est marqué qu'ils doivent aller jusqu'en haut ?

PIERRE

Dans ce cas-là, mon frère, c'est tout un de partir ou de rester.

AMÉ, *prenant son sac et son piolet.*

Eh ben, moi, je pars quand même ! Je pars seul, puisque tu n'as plus souci de ton honneur !... Je veux pas que d'autres y passent sur le ventre avant moi ! Je vas piquer droit sur la cime, à travers tout. Je veux l'avoir premier, ou crever !

PIERRE

A ta guise.

(*Amé sort.*)

SCÈNE IV

PIERRE, CLAIRE.

(*Le jour augmente vivement. De la nuit, surgissent les blancheurs livides des glaciers. Une teinte rose commence à régner au sommet des cimes.*)

CLAIRE, *entrant de gauche.*

Ah, Dieu merci, tu n'es pas parti !

PIERRE, *tendrement.*

Comment veux-tu que je te quitte ?

CLAIRE

J'ai entendu partir l'autre caravane... Et j'ai compris que ton frère était en colère... J'avais peur que tu ne le suives.

PIERRE

Crains rien.

CLAIRE

Il ne faut pas que tu retournes à la Dent Rouge, Pierre. C'est trop dangereux. Je n'ai pas fermé l'œil, à l'idée que tu risquais ta vie sur ces pentes de glace... Toute la nuit, j'ai compté les chutes de pierre. Quels grondements ! Et si près... on aurait dit qu'elles allaient emporter la cabane ! C'est sinistre, cette espèce de râclément qu'elles font. C'est comme si la montagne toussait. Dis, Pierre, dis que tu n'iras plus là-haut !

PIERRE

Plus jamais ?

CLAIRE

Plus jamais !

PIERRE, *troublé, malheureux.*

Avant toi, cette montagne-là, vois-tu, c'était toute ma vie...

CLAIRE, *suppliante.*

Je serais malade d'inquiétude... Promets-moi d'y renoncer !

PIERRE, *résigné.*

Je ne causerai point de chagrin à celle que j'aime.

(Une lueur rouge se répand sur les neiges.)

CLAIRE

C'est juré ?

PIERRE

Juré!... Ah, si l'on m'avait dit qu'une femme aurait pu me tirer un serment pareil, je ne l'aurais point cru... *(Près de la fenêtre, désignant la montagne.)* Voilà dix ans que je me battais avec cette gueuse... Ast'heure, elle se gausse de moi... Il est dur de la voir rire, avec sa tête de pierre toute seule au mitant du ciel et de penser que jamais plus on ne sera pendu à ces épaules-là!

CLAIRE

Elle m'épouvante! Moi qui n'ai vu que des plaines dans ma vie, je cherche toujours le sommet plus bas qu'il n'est... Et quand je mesure ces précipices, la tête me tourne, comme si j'étais au-dessus du vide... Merci, Pierre.

PIERRE

Tu sais bien que je t'appartiens comme une chose et que si tu me demandais mon âme pour la jeter dans la gueule du diable, je ne saurais pas te la refuser. *(On entend, dans le lointain, la chanson de la caravane. Ils quittent la fenêtre. Il fait grand jour. Les cimes scintillent maintenant au*

soleil, comme d'énormes gemmes obstruant le ciel.) Allons, viens, j'ai fait du thé pour toi.

(Il lui donne un verre de thé.)

CLAIRE

Merci.

PIERRE

J'ai taillé du pain... Seulement... tu n'en voudras peut-être pas...

CLAIRE

Pourquoi donc?

PIERRE, *géné, lui offrant le pain.*

Il se fait vieux... Il n'est plus tendre. Il est couleur de pierre.

CLAIRE

Donne toujours. J'ai faim, moi.

(Elle mange.)

PIERRE, *inquiet.*

Eh bien ? Comment le trouves-tu ?

CLAIRE

Excellent !

PIERRE

Un peu dur, n'est-ce pas ?... Il faut le tremper.

CLAIRE

Mais je ne suis pas si délicate !

PIERRE, *assis près d'elle.*

Ce matin, j'ai été dans le souci à cause de toi.

CLAIRE

De moi ?

PIERRE

Je me disais : « Les biches de la forêt ne viennent pas chercher un maître dans les hordes qui gisent près du glacier. Ça ne s'est jamais vu. Et si l'une d'elles grimpeait là-haut, quand l'été chauffe les pierres sous ses pattes, elle se sauverait vite aux premières neiges. »

CLAIRE

Je ne me sauverai pas. Le père a beau crier partout qu'il a fait de moi une demoiselle, il se trompe. J'ai étudié ; j'ai eu de belles robes, c'est vrai. Mais cette vie-là ne m'a pas apprivoisée.

PIERRE

La nôtre est tellement rude !

CLAIRE

Je sais... Je n'en ai pas peur. Au contraire... Tu verras comme j'aurai du cœur à la besogne ! Je soignerai les bêtes ; je descendrai les fardeaux sur ma tête ; je monterai les charges de foin dans les granges... Ça m'amusera de trimer.

PIERRE

Tais-toi... Tu ne sais pas de quoi tu parles... Je voudrais que tu sois chez moi comme la madone dans son église ! Tu ne peux pas travailler comme nous autres...

CLAIRE

J'aimerais être une des vôtres, tout à fait... Oublier ce que j'ai appris... n'en savoir pas plus que l'Innocente!

PIERRE

Mais pourquoi?

CLAIRE

J'aimerais...

PIERRE

Me v'là déjà devant toi comme devant un livre : je ne comprends pas.

CLAIRE

Il n'y a rien à comprendre ; c'est mon caractère !

PIERRE, *la regardant fixement.*

Bien sûr, j'arriverai jamais à deviner ce qui se passe derrière ce front-là... (*Avec une sorte de rage brutale, lui prenant les mains, puis l'enlaçant.*) Mais tant pis !... (*Il pose un rude baiser sur ses lèvres. Elle se dérobe d'un mouvement instinctif, mais de son bras replié, il immobilise la tête de la jeune fille. Il se lève. Doucement, après un temps.*) Te voilà toute haletante.

CLAIRE

La tête me tourne un peu.

PIERRE

Je t'ai fait mal ?

CLAIRE

Non... Quand tu me serres contre toi, il me semble que je suis prise dans un creux de roche. (*Il l'enlace de nouveau.*) Oui... c'est bon d'aimer... Avais-tu aimé, déjà ?

PIERRE

Jamais.

CLAIRE

Moi non plus.

PIERRE

Avant toi, je n'aimais que la montagne.

CLAIRE

Tu te lasserai peut-être de moi... L'hiver, on ne peut pas sortir, on est toujours ensemble.

PIERRE

L'hiver ? Mais c'est l'hiver qu'on s'aimera le mieux ! C'est l'hiver que j'étais malheureux. Pense donc, des semaines sans soleil et de la neige par-dessus les fenêtres !

CLAIRE

A quoi passais-tu le temps ?

PIERRE

Je dormais... je dormais des journées entières... C'est drôle, quand on s'éveille tout d'un coup dans l'obscurité, qu'on n'entend rien et qu'on ne sait plus où est, ni ce qu'on est soi-même... On revient de si loin qu'on s'étonne d'être vivant... Il

semble qu'on a passé des siècles dans la terre... et quand on revoit la lumière, on en a peur comme d'une chose défendue...

CLAIRE

Tu ne travaillais pas ? Tu ne lisais jamais ?

PIERRE

Quoi lire ? On n'a pas de livres.

CLAIRE

Moi, j'en ai des centaines... J'en ai bien trop.

PIERRE, *avidement*.

Tu me les donneras, tu me les donneras tous ! Et tu me les expliqueras. (*S'arrêtant.*) Seulement, j'ai la tête lente, je le sais. Tu te mettras en colère contre moi, comme contre une porte qu'on ne peut pas ouvrir...

CLAIRE

Pierre !

PIERRE

Un jour, tu ne pourras plus supporter l'odeur de la maison... et tu t'en iras.

CLAIRE

Tais-toi... Depuis que je t'aime, voilà que je trouve tout plus grand, plus beau, à cause de toi !

PIERRE

Tu es plus belle que tout.

CLAIRE, *dans ses bras*.

Plus belle que les cimes ?

PIERRE

Ouai ! Je n'ai jamais rien vu de beau comme toi ! (*Un silence enivré. On entend au loin le râ-clement prolongé d'une chute de pierres.*) Entends-tu ? C'est la Dent Rouge qui grogne de colère parce qu'elle t'a vue !... Si le glacier pouvait lever sa vieille tête et te reluquer à travers les carreaux, il en craquerait de jalousie, dans sa peau verte. Ta figure est plus fière que la plus fière montagne... Et ta peau est plus fine que la poussière de neige.

CLAIRE

Tes yeux sont mouillés ; tu pleures ?

PIERRE

Non... Non...

CLAIRE

Si... Pourquoi pleurer, quand tu es avec moi ?

PIERRE

Je ne sais pas. Je pleurais jamais, avant toi... Mais quand je te tiens comme ça et que je songe : voilà, je suis aussi rude que les pierres... je ne peux pas dire mes pensées... souvent même, j'ai pas de pensées... je suis sauvage comme un cha-mois... et pourtant, il y a une femme qui m'aime !... Et elle n'a pas la voix rauque... et ses cheveux sont aussi doux que le brouillard... et ses robes ne sont pas de futaine, mais de laine et de soie... Alors,

je sens tout à coup comme une pluie d'été sur le cœur.

(Un silence.)

SCÈNE V

LES MÊMES, JORAS.

(Joras entre brusquement par le fond et s'arrête près de la porte, épuisé, hatetant, s'appuyant sur un bâton. Claire et Pierre se séparent.)

JORAS

Eh bien, mes faucons, vous v'là donc pris au gîte!... Vous pensiez que le père était trop vieux pour venir vous dénicher! Vous auriez pu vous cacher dans un trou d'aigle de la falaise, que je m'y serais fait descendre au bout d'une corde et ma trique entre les dents!

(Il lève son bâton.)

PIERRE, *très calme.*

Bas la trique, maît'Joras.

JORAS

Par le corps Dé, ne m'attise point! *(A Claire.)*
Toi, prends tes frusques et suis ton père!

CLAIRE

Je ne vous suivrai pas.

JORAS, *la saisissant brutalement par le bras.*

Si tu ne veux point marcher, je te pousserai devant moi à coups de pierres !

CLAIRE

Lâchez-moi ! Lâchez-moi !

PIERRE, *paralysant le bras de Joras pendant que Claire se dégage.*

Doucement, maît'Joras...

JORAS

Toi, mon fieu, je te conseille de faire le mort, si tu ne veux pas aller en prison. Voleur de filles ! Débaucha !

PIERRE

Écoutez, maît'Joras... Pourquoi ne voulez-vous pas me la donner ?

JORAS

Est-ce que les hirondelles font leur nid dans la fange ?... Est-ce que les boucs montent les brebis ? Je ne voudrais pas de toi pour garder mes porcs !

CLAIRE, *presque gaie.*

Eh bien, il gardera ta fille ! Je ne veux pas, moi, d'un autre que lui !

JORAS

Déhontée, bête vicieuse !

CLAIRE

Alors vous pensiez que dix ans de leçons et de professeurs feraient de moi une pimbêche de ville,

qui va aux vêpres, les yeux baissés et brode, bien sage, au coin du feu ? L'instruction ne vous change pas le sang ! Je ne suis pas plus devenue une demoiselle que vous un bourgeois, mon pauvre papa ! J'ai lu, j'ai réfléchi, j'ai appris le doute et l'inquiétude, mais Dieu merci, je ne suis pas encore assez malade pour lâcher mon bonheur, quand je le tiens !

JORAS

C'est-y donc ton bonheur de vivre avec des brutes ? de manger leur pâtée puante et de porter leur fumier ?

CLAIRE

C'est mon bonheur de vivre avec qui j'aime.

JORAS

Je te ferai enfermer chez les sœurs, tête pourrie ! Allons, partons, file devant !

CLAIRE

Partez sans moi. Je reste ici.

(Joras marche sur elle, le bâton levé. Elle se dérobe. Il l'atteint à l'épaule. Elle pousse un cri de douleur.)

PIERRE, la protégeant.

Voilà un vilain jeu, maît' Joras. Et un jeu où vous ne serez pas le plus fort. Prenez garde. Y a personne ici pour vous défendre !

JORAS

Je ne te crains pas !

PIERRE

Si vous n'étiez pas une si vieille racine, vous auriez déjà payé ce coup de trique-là, et cher!

JORAS

Tout vieux que je suis, je te tomberais comme une botte de paille.

CLAIRE

Pierre, ne réponds pas ! Va-t'en !

JORAS, *montrant ses poings.*

V'là une massue qu'a donné la mort entre les cornes d'un bœuf.

PIERRE, *désignant son fusil dans un coin du refuge.*

V'là un outil qui la donne de plus loin.

CLAIRE

Va-t'en, je t'en supplie ! Va-t'en !

JORAS

Ouai, t'oserais bien me canarder, mais t'oserais pas lutter avec moi.

PIERRE

Je ne lutte point avec les vieillards.

JORAS

Enlève ta veste, si c'est du sang et pas du purin que t'as dans les veines !

PIERRE

Ne m'attisez point ! Ne m'attisez point !

JORAS

Je t'appelle lâche, et fesses-creuses, et bras de papier !

PIERRE, *enlevant sa veste.*

C'est vous qui l'aurez voulu.

CLAIRE, *s'interposant.*

Non, non ! Vous n'allez pas vous battre !

JORAS, *la repoussant rudement et la frappant.*

Toi, v'là la monnaie que tu recevras pour tes paroles !

PIERRE, *furieux.*

T'en recevras de la même, Joras !

JORAS

Jette ton coutet !

PIERRE

Et toi, le tien.

(Ils jettent leurs couteaux, marchent à la rencontre l'un de l'autre et s'empoignent. Joras fait d'abord reculer Pierre sous l'impétuosité de son attaque, mais celui-ci regagne bientôt le terrain perdu.)

CLAIRE

Mon Dieu ! Mon Dieu ! N'avez-vous pas honte ?
(Pierre cherche à soulever Joras de terre et à lui faire perdre pied. Joras, de ses bras puissants, étreint à le broyer le torse du jeune homme. On les entend haleter. A la fin, Joras perd l'équilibre et est renversé brutalement sur le flanc.)

PIERRE

T'as donc plus de jambes ?

JORAS, *haletant.*

Les bras sont bons !... Les bras sont bons !...

(Il cherche à faire rouler Pierre sur le dos et, tout à coup, le mord à la main, avec rage.)

PIERRE, *dans un cri.*

Ah ! Desserre tes crocs ! *(Il dégage sa main, retourne Joras d'un violent effort et l'étend sur le dos. Le vieillard gémit et gronde.)* Te v'là sur la dure, Joras !... Tu peux faire l'ours, tu ne remonteras pas sur tes pieds d'homme avant de m'avoir donné ta fille.

JORAS, *haletant.*

Si tu veux d'une fille qu'est plus à moi... d'une mendiante, à qui je reprendrai tout, même sa robe et ses soulas, si tu veux de sa carcasse aussi dépouillée qu'une brebis à l'étal, je te la donne !

PIERRE

Je la prends.

JORAS, *se relevant.*

Alors, faut que tu saches ce que t'as pris. Sa mère... était souillon dans une auberge de Santa-Fé !

CLAIRE, *bouleversée.*

Ce n'est pas vrai !

JORAS

Tous les gauchos et les Indiens de la province ont couché avec !

CLAIRE, *pleurant.*

Vous mentez ! Vous mentez !

JORAS, *près de la porte.*

J'ai menti tant que t'étais ma fille. Maintenant que tu n'es plus qu'une gueuse qui retourne à sa gueuserie, je dis la vérité !... Ah, tu te plaignais que j'aie fait de toi une demoiselle ? Sois contente, tu n'es que la fille d'une garce et d'un marchand de bœufs !... Maintenant, bonsoir ! Et que la variole fasse crever vos enfants !

(Il sort, pendant que Claire sanglote dans les bras de Pierre.)

On entend, très faible, à une grande hauteur, la chanson de marche de la caravane.

Pierre tressaille, va à la fenêtre et scrute un moment la montagne. Mais les pleurs de Claire le rappellent. Il l'enlace pendant que la toile tombe.)

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Chez les Tairraz, l'hiver. Une pièce basse et enfumée, aux cloisons de sapin, au plafond soutenu par des poutres massives. Deux petites fenêtres par lesquelles on ne voit que le gris blémissant de la neige au crépuscule.

Au second plan gauche, un grand poêle en pierre grise. Vers le fond, une table grossière. Autour de la table et devant les fenêtres, des escabeaux. Près du poêle, un fauteuil rustique. Au-dessus du poêle, couchés sur un râtelier, plusieurs fusils. Des têtes de chamois, empaillées, sont accrochées au mur du fond. Des dépouilles de chamois pendent aux poutres du plafond et contre les murs. A droite, devant la fenêtre, un rouet. Un autre devant la fenêtre du fond. Une horloge au fond.

SCÈNE I

LE GRAND-PÈRE, L'INNOCENTE, PIERRE, CLAIRE, puis AMÉ.

(Au lever du rideau, le grand-père est assoupi dans le fauteuil, près du poêle. Il est extrêmement vieilli et creusé par la maladie. L'Innocente, accroupie sur le sol, se chauffe, tout contre le poêle. Pierre et Claire sont à la fenêtre de droite, regardant mourir le jour. Claire porte le costume noir des femmes de la montagne. On entend, venant d'une pièce voisine, la voix d'Amé qui chante une complainte monotone.)

VOIX D'AMÉ, chantant.

Dieu d'Amour, que je souffre de peines !
Ma maîtress' s'est éloignée de moi.
Ell' me quitte sans savoir pourquoi.
Ell' me quitte, ell' me quitte sans savoir pourquoi !
(Six heures sonnent à l'horloge.)

PIERRE

Six heures... La nuit tarde à présent.

CLAIRE

Quand reverrons-nous le soleil ?

PIERRE

Bientôt... dès les premiers jours de février.

CLAIRE

Voilà trois semaines qu'il nous a quittés.

PIERRE

Y en a de plus malheureux... A la Pierre-Pourrie, au fond des gorges, ils sont près de cent jours sans le voir.

VOIX D'AMÉ

Ell' me quitte, ell' me quitte sans savoir pourquoi...

CLAIRE, *énervée*.

Voilà des heures qu'il chante la même chose.

PIERRE

Il a une bonne voix... L'été, cette chanson-là, il l'envoie d'une montagne à l'autre.

CLAIRE

Quel plaisir peut-il avoir à chanter toute la journée?

PIERRE

Il ne peut pas toujours dormir... Il n'aime pas causer... Et puis, on n'a rien à se dire... S'il ne chantait pas, y se saoulerait, c'est sûr. D'une manière ou d'une autre, y faut bien tuer la saison.

VOIX D'AMÉ

Elle me quitte...

CLAIRE

Elle me fait mal, sa chanson... Dis-lui de se taire.

PIERRE, *appelant*.

Amé! (*Amé paraît à gauche.*) Ne chante pas comme ça, tu l'incommodes.

AMÉ, à *Claire*.

Est-ce vrai ?

CLAIRE

C'est lugubre, ce que tu chantes-là.

AMÉ, *sourdement*.

Des airs gais, je pourrais pas me les arracher de la gorge.

CLAIRE

Pourquoi es-tu si triste ?

AMÉ

J'ai mes raisons.

CLAIRE

Tu m'en veux donc toujours ?

AMÉ

Je ne dis pas ça.

CLAIRE

C'est pourtant vrai. Tu ne m'aimes pas ; depuis deux ans que je suis ta sœur, tu ne m'as pas encore pardonné l'affaire de la Dent Rouge.

AMÉ

Sûr que si Pierre a renoncé à la cime, c'est bien de ta faute, Claire. Du jour où tu es entrée dans la cabane, il est devenu un autre homme. Il était comme un de ces fauche-à-plat du bas pays qui regardent les montagnes et qui disent : « Mon père, que c'est haut ! Je n'irons jamais par là ! » Voilà ce que tu as fait de lui.

PIERRE, *contracté*.

Ne parle pas de ça.

AMÉ

Regarde-le. Il a souffert plus que moi d'avoir perdu la cime et son honneur.

CLAIRE

Il ne m'a jamais fait de reproches.

AMÉ

C'est que tu lui as donné ton cœur, pour lui remplacer les montagnes. Mais moi, tu ne m'as rien donné en place de ce que tu m'as pris.

CLAIRE

Que t'ai-je pris, Amé ? A la belle saison, ne pars-tu pas comme autrefois avec ton fusil ? Ne restes-tu pas des semaines entières sur les hauteurs ?

AMÉ

Les hauteurs sont les hauteurs. Mais il n'y a qu'une montagne : c'est la Dent Rouge. Nous nous battions depuis des ans avec elle. Elle nous crachait ses tempêtes de neige et ses grêles de pierres. Elle nous trompait, elle voulait notre mort. Et nous ne lui avons pas marché sur la figure !... Il n'y avait que ça, vois-tu, qui aurait pu me donner le contentement dans cette vie !

CLAIRE

Pourquoi n'y es-tu pas retourné ?

AMÉ

Tu sais bien qu'un homme tout seul n'arrivera pas en haut ! Je ne peux rien sans lui. Et tu l'as détourné ; tu lui as pris son courage... Et un jour, Fournier et sa bande mâteront la grande carcasse... Ils lui planteront leur drapeau sur la tête ! *(Il retient ses larmes.)* Et tu me demandes ce que tu m'as pris ?

CLAIRE

Je ne regretterai jamais d'avoir empêché Pierre de risquer sa vie pour une folie pareille !

AMÉ

Tu ne peux pas me comprendre. Mais il me comprend, lui. Et il y a des nuits où il aimerait mieux se dessécher au fond d'une crevasse que de vivre et de penser que Fournier aura la Dent Rouge.

PIERRE

Tout ça est oublié.

AMÉ

Moi, j'oublie pas.

PIERRE

Il faut se faire une raison. Si vraiment ce Fournier a la puissance, comme il pense...

AMÉ, *l'interrompant.*

La puissance ? Ceux qui disent l'avoir, c'est qu'ils ne l'ont pas. *(Regardant Claire.)* Et ceux qui l'ont, ils ne s'en vantent point.

(Il sort à gauche.)

CLAIRE

Qu'a-t-il donc ?

PIERRE

C'est cette brume jaune qui lui colle au cerveau...

(Claire s'assied devant son rouet, mais elle ne travaille pas. Pierre prend un livre sur la fenêtre et lit aux dernières lueurs du jour.)

LE GRAND-PÈRE, *se réveille, gémit et appelle d'une voix faible.*

L'Innocente... Ma pipe... Bourre-moi ma pipe.
(Elle fait signe que non, en souriant. Il s'irrite.)
Je veux ma pipe!... Faut que j'en fume une, ce soir!

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *entrant à gauche.*

Grogne pas... Tu sais que le guérisseur t'a défendu le tabac.

LE GRAND-PÈRE

Je veux ma pipe...

JEANNE

Ni tabac, ni eau-de-vie... V'là ce qu'il a dit, quand il est monté, à la Toussaint.

LE GRAND-PÈRE

Fumer... J'veux fumer...

PIERRE, à *Jeanne*.

Le voilà si bas que rien ne peut plus y faire ni bien ni mal. Moi, je lui donnerais sa pipe.

JEANNE

C'est bon. (à *Claire*.) Donne-la lui. (*Claire va décrocher une pipe à un râtelier et la donne au grand-père*.) Allume-la... Tu n'as pas d'allumettes?... Dans sa poche... t'en trouveras... Cherche, ma fille... (*Claire fouille avec dégoût dans les poches du moribond, allume la pipe et revient à son rouet. Jeanne l'observe avec une satisfaction méchante*) Qu'est-ce que t'as?... Te v'là toute pâle... Est-ce qu'y te fait peur?

CLAIRE, *bas*.

Vous le savez bien.

JEANNE

Y te donnera pas sa maladie. Quatre-vingt-deux ans, c'est pas contagieux...

(*Elle va s'asseoir au rouet qui est devant la fenêtre et se met à filer. Claire prépare ses fuseaux*.)

PIERRE, *cessant de lire*.

Claire...

CLAIRE

Oui.

PIERRE

Y a encore des choses que je comprends pas.

CLAIRE

Lis... je t'expliquerai.

PIERRE

J'y vois plus.

(La nuit est tout à fait tombée. Il allume une chandelle qu'il pose sur le rebord de la fenêtre.)

JEANNE

On dirait que la lumière coûte rien.

PIERRE

Elle coûte moins cher que l'ignorance.

JEANNE

J'ai jamais usé mon temps ni ma chandelle à me bourrer la tête.

PIERRE

Si tu l'avais fait, j'aurais moins de peine à comprendre.

JEANNE

Comprendre quoi ? Les mensonges qu'on écrit dans les livres ? Pas besoin de ça pour vivre heureux.

PIERRE

Y faut pourtant connaître autre chose que la terre et les bêtes.

JEANNE

Pourquoi faire? T'auras beau arracher le savoir des livres comme ils arrachent le fer des mines, en bas, dans la vallée, tu n'y gagneras que le déconfort et la tristesse. (*A Claire.*) Une caisse d'imprimés, v'là ce que t'as eu comme dot... et faut encore qu'avec ça tu tournes la tête à ton homme! (*Une demie sonne à l'horloge. Avec colère.*) La demie!... Et la soupe n'est pas servie!... A quoi penses-tu?

CLAIRE, *se levant.*

J'y vais.

JEANNE

C'est chaque jour la même chose. L'temps passe; y creuse le ventre... Tu ne t'en aperçois pas. Tu resterais là jusqu'à minuit, à regarder par la fenêtre sans rien voir... (*Allant inspecter le travail de Claire.*) Tu ne fais même pas attention à ton travail... V'là plus d'un kilo de laine perdu... Qu'est-ce que t'as dans la tête, dis? (*Claire s'affaire, sans répondre, autour du poêle. Elle sort une bassine du four et dispose des cuillères sur la table. Jeanne continue avec une irritation croissante.*) Si tu n'as pas plus de cœur à l'ouvrage, tu peux retourner chez ton père! Tu croyais peut-être nous faire un cadeau, en venant vivre avec nous autres?... Pas un liard et des bras de demoiselle! Il est joli, le cadeau! Par chez nous, faut gagner le pain qu'on mange... Faut travailler.

CLAIRE

J'ai travaillé.

JEANNE

Pendant six mois, j'dis pas non.

CLAIRE

J'ai balayé votre maison, rempli vos granges et porté sur mon dos jusqu'au fumier de vos étables, vous ne pouvez pas le nier !

JEANNE

Ouai... ouai... il est loin, ce temps-là. Maintenant, y faut te mener à la besogne comme un âne au labour. Pourquoi donc que t'as changé ?

CLAIRE

J'en ai assez d'être traitée comme une servante.

PIERRE

Elle dit juste.

JEANNE

Et celle qui n'a pas plus de bien qu'une servante, comment faut-il donc la traiter ? Tu te laisses rogner les crocs, mon poulain. Bientôt tu ne pourras plus mordre au pain d'hiver. Innocent, mangeux de bouillie !

PIERRE

Paix, la mère. Elle mérite pas de reproches.

JEANNE

Pas de reproches?... Je voudrais bien connaître le travail de sa journée... As-tu donné du foin aux bêtes ?

CLAIRE

Non. C'est Amé qui l'a fait.

JEANNE

As-tu trié les graines ?

CLAIRE

Non.

JEANNE

As-tu raccommodé la toile ?

CLAIRE

Pas encore.

JEANNE

Voilà... T'as dormi sur ton rouet, regardé tomber la neige et lu des histoires : la v'là, ta journée !

CLAIRE

Aujourd'hui... aujourd'hui... je ne pouvais pas travailler.

JEANNE

Vraiment !

CLAIRE

J'étouffais... Vous autres, vous êtes habitués à l'hiver. Vous n'éprouvez pas cela. Mais voilà huit jours que la neige tombe... Quand on pense qu'elle s'amasse, heure par heure contre les murs, devant les portes, sur le toit, partout... il semble qu'on ne pourra plus jamais sortir, qu'on ne sentira plus jamais l'air libre et le ciel sur sa tête...

PIERRE, *a fermé son livre et est venu à elle.*

Claire... tu ne parlais pas comme ça, l'autre hiver. Et pourtant, il était rude. Rappelle-toi cette tempête qui a duré deux semaines. Y avait un mur de glace devant les fenêtres. On l'a fendu à coups de hache... Mais tu ne te plaignais pas d'étouffer...

CLAIRE

Tout l'air qu'il faut pour vivre n'entre pas par les fenêtres.

PIERRE

Qu'est-ce que tu dis ?

JEANNE

Cherche pas à comprendre, mon fiou. Il se cache souvent plus de mal que tu ne crois dans les paroles qu'on ne comprend pas. (*A Claire.*) Allons, sers la soupe.

CLAIRE, *tressaillant.*

Voilà... Voilà...
(*Elle obéit.*)

JEANNE, *appelant à gauche.*

Amé... la soupe !

SCÈNE III

LES MÊMES, AMÉ.

(Jeanne, Pierre, Amé, l'Innocente et Claire prennent place. Jeanne allume une chandelle qu'elle pose sur la table.)

LE GRAND-PÈRE, *grognant*.

Soupe!... Soupe!...

JEANNE, à Claire.

Et le père?... Tu l'as encore oublié?

(Claire se lève et va lui porter une écuelle de soupe qu'il avale gloutonnement. Tous mangent en silence.)

LE GRAND-PÈRE

C'est not' veillée, ce soir?

AMÉ

Ouai.

LE GRAND-PÈRE

J'y danserai, à c'te veillée!

JEANNE, *étonnée*.

Père!

LE GRAND-PÈRE

J'te dis que j'vas danser... Me v'là guéri, t'entends?... Faut qu'ils apportent une vielle!

JEANNE, à l'Innocente.

Va-t'en vers lui.

(Elle obéit.)

LE GRAND-PÈRE

Ha, c'est toi l'Innocente... Je te ferai danser, ce soir.

JEANNE, *se touchant le front.*

C'est là qu'ça le tient, à présent.

CLAIRE

Il faudrait un médecin.

JEANNE

Rien à faire, va. Y ne verra pas le printemps. (*On frappe à la porte extérieure.*) Déjà les voisins? (*A Claire.*) Va ouvrir. (*A ses fils.*) Rangez la table, mes gars.

(*Pierre et Amé poussent la table au fond de la pièce et disposent des bouteilles et des verres. Jeanne transporte les deux rouets près du poêle. Claire va ouvrir.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, DES PAYSANS, DES FEMMES, DES JEUNES FILLES.

(*Entrent le vieux Ralud, la vieille Ralud, une paysanne avec un goitre et leur fille, vingt ans, jolie. Les femmes sont enveloppées dans des châles noirs. L'homme porte une lanterne.*)

LE VIEUX RALUD, *à Claire.*

Même la Duchesse, bonsoir!

LA VIEILLE RALUD, *faisant une révérence grotesque.*

Mâme la Princesse!

LE VIEUX RALUD

Vot' santé z-est bonne?

LA VIEILLE RALUD

La température vous incommode pas?

(Claire hausse les épaules. Les arrivants et Jeanne se souhaitent le bonsoir d'un bref signe de tête. Ils s'installent près du poêle.)

LE VIEUX RALUD, *au grand-père.*

Hé, père Tairraz... Et la santé?

LE GRAND-PÈRE

Me v'là solide... Je retourne à la chasse. Et j'vas danser, c'te nuit!

LE VIEUX RALUD, *désignant sa fille en riant.*

V'là une cavalière!

(Jeanne et la vieille Ralud s'asseoient devant les rouets et filent. On frappe. Amé va ouvrir. Prat et Ribiers entrent avec la vieille Jacquerod et sa jeune fille.)

PRAT ET RIBIERS

Bonsoir.

LA FILLE JACQUEROD

Quel froid, Seigneur!

PIERRE

Venez vous chauffer.

RIBIERS, à Amé.

Ferme pas... Y a une jeunesse qu'arrive!
(Entre une vieille femme, cassée, hideuse; elle a un goître.)

LA MÈRE GAILLARD

Bonsoir.

AMÉ, à Ribiers.

Farceur, c'est la mère Gaillard!

LA MÈRE GAILLARD, *geignant*.

J'ai pas de lanterne... La chandelle est trop chère... Je me suis gueulée dans la combe...
(Tous prennent place.)

AMÉ

Y a-t-y du neuf?

LE VIEUX RALUD

La mère Paccaud est morte.

LA MÈRE GAILLARD

Elle mangera plus.

PRAT

V'là un brin de soulagement pour ses gars.

LA VIEILLE JACQUEROD

Y sont si pauvres!

LA VIEILLE RALUD

Elle pouvait plus travailler, depuis un an.

PRAT

Elle aura le temps de compter les étoiles, avant d'aller sous terre.

CLAIRE

Comment cela ?

PRAT

Il y a quatre mètres de neige dans le cimetière... On ne pourra pas creuser de tombes avant deux mois d'ici.

CLAIRE

Alors, que va-t-on en faire ?

LA VIEILLE JACQUEROD

Tu ne connais donc point notre coutume ? Le corps est posé sur le toit de la maison, dans une couche de neige, et il y reste jusqu'au printemps.

CLAIRE, *regarde le grand-père avec une terreur secrète, puis tressaille.*

Ah... c'est horrible !

LA VIEILLE RALUD, *ricanant.*

Sa Majesté trouve ça horrible !... Crains rien, va, si tu décèdes pendant l'hiver, on t'y mettra aussi, sur le toit ! Y a pas moyen de faire autrement... Et puis, faut respecter la coutume.

(*On entend un air de vielle au dehors.*)

LE VIEUX RALUD

V'là le grand Balmaz !

LA FILLE BALUD

Tant mieux !

LA FILLE JACQUEROD

On va rire un peu !

LE GRAND-PÈRE, *se dressant à moitié
hors de son fauteuil.*

Les violons ! V'là les violons !

LE VIEUX RALUD

Hein, vieux, tu te crois à ta noce ?

LE GRAND-PÈRE

Hé... violoneux !... Violoneux !... Joue-moi une bourrée !

(Il se lève, puis retombe.)

JEANNE

Paix... Paix... Il est passé, le temps des bourrées.

(Musique derrière la porte. Amé va ouvrir. Le grand Balmaz entre en jouant de la vielle.)

LE GRAND BALMAZ

Salut !

AMÉ, *riant.*

Et la mariée ?

LE GRAND BALMAZ

Ell' rattache sa jarrettière sur l'herbe des prairies !
(Avisant les verres.) Bon Dieu, qué chaleur !...
J'vas boire un verre.

(Amé lui verse un verre de vin.)

RIBIERS, à Claire.

L'autre jour, j'ai vu ton père, à Valsorence.

CLAIRE

Ah, comment allait-il ?

RIBIERS

Pour aller, il n'allait pas, vu qu'il était sous une table, à l'auberge du Mélèze et qu'il gueulait : « Je veux coucher là ! J'achète la maison, le terrain et tout ! J'en donne dix mille francs ! » A fallu le sortir par les pieds. C'est qu'il ruait comme une mule !

LE VIEUX RALUD

Ah, qué fou d'avoir quitté son chalet pour se saouler à la ville !

LE VIEUX JACQUEROD

Au train dont il y va, sa carcasse et ses écus ne lui dureront pas longtemps.

(Le grand Balmaz et les deux jeunes filles causent à voix basse dans un coin. Les jeunes filles rient.)

JEANNE

A qui le tour de conter, ce soir ?

LE VIEUX RALUD

C'est à moi.

JEANNE

Eh bien, vas-y.

AMÉ

Et qu'est-ce que tu vas nous conter ?

LE VIEUX RALUD

Une histoire vraie... Je vas vous dire comment mon grand-père a vu la Mort Incarnée...

JEANNE, *aux jeunes filles qui rient.*

Taisez-vous donc. L'ancien va conter.

LE VIEUX RALUD

Y a un siècle, c'était le bon temps. Nos vieux connaissaient pas la maladie. L'Diable les prenait à cent ans passés, jamais avant... Un soir d'hiver, à la pleine lune, mon grand-père guettait cuire la soupe au coin de son feu, quand il crut entendre marcher autour du chalet... C'étaient des drôles de pas... Ça rôdait à droite, à gauche... Ça s'éloignait, ça se rapprochait... Le vieux allait prendre son fusil, quand on frappe à la vitre et y voit une tête de femme qui le regardait... C'était une jeunesse, enroulée dans des châles de toutes couleurs, comme les mécréantes... La peau brune... des grands yeux de bohémienne... et elle se plaignait dans son patois... elle geignait à fendre le cœur !... « Qui êtes-vous ? qu'il demande ; qu'est-ce que vous voulez ? » Elle gratte à la vitre avec des mines de prière... Il ouvre la fenêtre... Alors, elle étend le bras, elle secoue dans la pièce un grand lambiau d'étoffe rouge et elle s'ensauve en courant... Mon vieux fit le signe de croix, puis se coucha sans savoir que penser... Mais le lendemain, vers le soir, v'là qu'il fut pris d'une grande fièvre... La langue y renfla plein la gueule... Y se fit bleu comme une charogne... et y

creva deux jours après... parce qu'il avait vu la Mort Incarnée !

(A ce moment, on entend frapper à la fenêtre ; en même temps, apparaît au dehors, contre la vitre, une lanterne, éclairant la face hideuse du Bienheureux.)

CLAIRE, avec un cri sourd, désignant
l'apparition.

Là !... Là !... Regardez !

(Les femmes se lèvent, les jeunes filles étouffent des cris d'effroi. Prat et Ribiers marchent vers l'apparition.)

LA VIEILLE RALUD, terrifiée.

Qu'est-ce que c'est ?

LA VIEILLE JACQUEROD, se signant, et
LA MÈRE GAILLARD, ensemble.

La vieille Jacquerod : C'est elle !

La mère Gaillard : C'est la Mort Incarnée !

LA VIEILLE RALUD

Jésus-Maria !

AMÉ

C'est le Bienheureux... tout simplement !

PRAT et RIBIERS, ensemble.

Prat : Ouai, parbleu !

Ribiers : C'est-y toi, Bienheureux ?

LE VIEUX RALUD, lui ouvrant.

Entre donc par la porte, sacré toqua !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE BIENHEUREUX.

(Il entre ; c'est le type ordinaire du crélin des montagnes. Face terreuse à l'expression d'imbécillité complète ; corps atrophié ; démarche oscillante et cassée ; voix rauque, gutturale, à peine humaine.)

AMÉ

Hé, y a la mère Gaillard qui t'a pris pour la Mort Incarnée !

(Rires. Le Bienheureux, très en gaieté, distribue des poignées de mains. Quand il arrive à Claire, elle recule sans chercher à dissimuler sa répulsion.)

PIERRE

Allons, venez boire un verre.

(On se dirige vers la table. Pierre verse du vin. On boit.)

LE VIEUX RALUD

Et quoi que vous dites de mon histoire ?

AMÉ

C'est un conte.

LE VIEUX RALUD, *frappant sur la table.*

C'est la vérité ! C'te femme y a porté la mort dans son chiffon rouge.

PRAT

Y avait pas de femme... Il était saoul !

LE VIEUX RALUD, LA VIEILLE RALUD et
LA MÈRE GAILLARD, *ensemble*.

Le vieux Ralud : Il l'a vue... J'te dis !

La vieille Ralud : Ouai... Ouai...

La mère Gaillard : On le sait bien.

RIBIERS

Il est mort du choléra, ton grand-père !

LE VIEUX RALUD, *indigné*.

L'choléra ?... L'choléra, c'est un rhume du ventre.
Chacun sait ça.

LA MÈRE GAILLARD

C'était la Mort Incarnée.

*(Le Bienheureux, qu'on a oublié de servir,
geint devant les bouteilles.)*

PIERRE

Qu'est-ce que tu veux, Bienheureux ?

LE BIENHEUREUX

Ta... ta... tafia !... Tafia !...

PIERRE, *lui versant de l'eau-de-vie*.

En v'là !

(Il boit goulûment.)

LE GRAND-PÈRE, *de son fauteuil, se fâchant*.

A boire ! A boire !

LE GRAND BALMAZ et LA MÈRE GAILLARD, *ensemble.*

Le grand Balmaz : V'là le vieux qui se réveille !

La mère Gaillard : Faut-y en donner ?

JEANNE

Non, non.

PRAT, *lui donnant à boire.*

Bah, un verre de vin !

LE GRAND-PÈRE, *après avoir goûté,
rejetant le verre avec colère.*

Tafia!... Tafia!...

PRAT

Y veut du tafia !

LE GRAND-PÈRE

J'suis guéri, ast'heure !

JEANNE

Non, il ne faut pas...

AMÉ

Contentez-le donc !

(Prat s'approche de lui, une bouteille à la main. Le grand-père s'empare de la bouteille.)

PRAT, *riant.*

Eh ben... eh ben...

LE GRAND-PÈRE

J'la garde. Faut se refaire le sang !

(Il boit à la bouteille.)

PRAT

Guettez-le !
(*Rires.*)

LA MÈRE GAILLARD

Y se saoule pour l'éternité !
(*Le grand Balmaz a pris sa vielle et esquisse un air de danse.*)

TOUS

Ouai... Ouai... Vas-y... On va danser !
(*Le grand Balmaz monte sur la table, s'assied sur un escabeau et attaque une polka. Amé et la fille Ralud, Prat et la fille Jacquerod se mettent à danser gaiement.*)

RIBIERS à Claire qui se tient isolée
dans un angle de la pièce.

Une polka ?... C'est-y pour vous plaire ?

CLAIRE

Pas ce soir, merci.

RIBIERS

Faites pas la fière. Vous êtes rien de plus que nous autres, ast'heure ! Venez donc.
(*Il l'entraîne.*)

CLAIRE, *misérable.*

Bon, allons-y.
(*La polka s'achève joyeusement.*)

LA VIEILLE JACQUEROD, *au grand Balmaz.*

Joue-nous une gaillarde !

LA FILLE RALUD et LA FILLE JACQUEROD,
ensemble.

La fille Ralud : C'est ça !

La fille Jacquerod : Une gaillarde !

(Les couples se préparent à danser la gaillarde.)

RIBIERS, *bas, à la vieille Ralud.*

J'te promets qu'elle la dansera ! Et avec le Bienheureux, encore ! Tu vas voir. *(Au Bienheureux.)* Hé, Bienheureux, y a deux sous de tabac pour toi, si t'es obéissant.

LE BIENHEUREUX, *tendant la main.*

Ta... ta... tabac !... Tabac !

LA VIEILLE RALUD

Minute. Écoute d'abord.

RIBIERS

Tu vas danser c'te gaillarde avec la Claire.

LE BIENHEUREUX

Ouai... ouai...

RIBIERS

T'as compris ?...

LE BIENHEUREUX

Ouai.

LA VIEILLE RALUD

Et de la poigne, hein ? Elle crierà, elle se tortillera... La lâche pas.

LE BIENHEUREUX

Ta... ta... tabac !

RIBIERS, *lui donnant du tabac.*

Le v'là, ton tabac.

(Le grand Balmaz attaque une gaillarde. Les deux couples dansent ; après quelques mesures, Pierre et Jeanne qui se trouvent au premier plan gauche se mettent à danser. Le Bienheureux va vers Claire qui est adossée à la porte d'entrée et l'entraîne brutalement dans la danse, au milieu des rires et des cris de joie.)

CLAIRE, *se débattant.*

Laissez-moi !... Lâchez-moi !

(Le Bienheureux lui tient les bras et lui fait traverser toute la scène.)

CLAIRE, *dans un cri.*

Pierre !

PIERRE, *accourant.*

Veux-tu la lâcher ! *(Il envoie rouler le Bienheureux à terre.)* Ramasse-toi, galeux !

LE BIENHEUREUX, *se relève en geignant.*

Heu... Pourquoi qu'elle danse... heu... heu... ja... jamais... avec moi ?

PIERRE, *touché.*

C'est vrai. Pourquoi es-tu si dégoûtée ? *(Au Bienheureux, lui tapant amicalement sur la tête.)*
Va boire un coup, toi.

CLAIRE

Laisse-moi m'en aller, Pierre !

PIERRE

Pourquoi ? T'es malade ?

CLAIRE

Ah, oui !

PIERRE

Je veux bien, moi. Seulement faut pas que la mère te voie... Attends, je vas sortir avec toi.

(Pierre et Claire sortent à gauche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins PIERRE et CLAIRE.

(La gaillarde continue, plus rapide, plus emportée.)

LA VIEILLE RALUD, *entrant dans la danse.*

Faut que je sache si j'ai encore mes jambes !

(Le vieux Ralud et Ribiers, la vieille Jacquero-d et la mère Gaillard entrent à leur tour dans la danse. Depuis un moment, le grand-père s'agite sur sa chaise. Il fait un effort et se lève.)

LE GRAND-PÈRE

J'ai dit que j'la danserais : j'vas la danser !

(Il avale une longue gorgée d'eau-de-vie, laisse tomber la bouteille et entre dans la danse.)

TOUS

Bravo... Hé, le vieux !... Vas-y !... Hardi !...

(La danse s'accélère. Tous frappent le sol à grands coups de talon. Les trois vieilles sautent avec une frénésie sauvage, secouant, désarticulant leurs corps sans souplesse. Le grand-père, chancelant, trébuchant, esquisse les entrechats. Le joueur de vielle frappe la mesure avec son pied.)

LE VIEUX RALUD

Hé, mère Gaillard... laisse pas tomber ton goitre !

LA FILLE RALUD

Plus vite, vielleux !

LA FILLE JACQUEROD

Plus vite ! Plus vite !

RIBIERS

Guettez !... Guettez le vieux !

(Le vielleux accélère encore le rythme, tré-pignant, debout sur la table. Le Bienheureux entre à son tour dans la danse. Les cris des danseurs, la pénombre dans laquelle ils s'agitent furieusement, la hideur difforme des deux vieilles femmes, les bonds désordonnés, la mimique démente du Bienheureux donnent à la scène le caractère inquiétant d'une hallucination. Sans cesser d'appartenir à la vie réelle, les personnages prennent pour un moment un aspect fantas-

tique et semblent concourir à réaliser un cauchemar. Au moment où cette impression atteint son maximum d'intensité, le grand-père s'abat, tête en avant. La musique s'arrête, la danse cesse. Tous l'entourent, soudain dégrisés.)

JEANNE, *penchée sur lui.*

Qu'est-ce que t'as, père... Dis, qu'est-ce que t'as ?

LE VIEUX RALUD

L'eau-de-vie y a tapé sur la tête... C'est rien qu'ça.

JEANNE

As-tu mal ?... Réponds...

LA VIEILLE RALUD

Laisse-le revenir.

LA VIEILLE JACQUEROD

Y n't'entend point !...

JEANNE

Père... C'est moi... Où es-tu ?

(Le grand-père ouvre les yeux.)

AMÉ

Y revient.

(Le grand-père a deux ou trois soubresauts, un gémissement, puis il retombe, mort.)

JEANNE

Le v'là encore parti...

PRAT

Faut y soulever la tête.

LE GRAND BALMAZ

Frottez-y le front avec du vinaigre !

LE VIEUX RALUD, *avec assurance.*

Mais non... Faut y faire une croix sur le cœur avec du charbon, en disant la prière à Lazare.

AMÉ

Tais-toi donc.

LE VIEUX RALUD

C'est comme ça qu'y-z-ont fait revenir mon fieu...

LA FILLE RALUD

Ouai... Y en a qui disent que c'est infallible.

LA VIEILLE JACQUEROD

C'est des menteurs... Faut y mettre la mamelle... Y a que ça de vrai!... Un pis de vache frais coupé sur l'estomac et y reprendra vie sur l'heure !

RIBIERS, *sentencieux.*

Ouai, c'est une bonne pratique.

LA VIEILLE RALUD

Faudrait y tirer un peu de sang.

RIBIERS

On n'en a pas trop, à son âge.

JEANNE, à Amé.

Va chercher ton frère.
(Amé sort à gauche.)

PRAT

Soulevez-y donc la tête.

LE VIEUX RALUD

La croix de charbon et la prière à Lazare, c'est souverain !

LA FILLE JACQUEROD

Mais ça n'est bon que pour les accidents.

LA VIEILLE JACQUEROD

C'est les vieux remèdes qu'est les meilleurs.
Mettez-y la mamelle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE, CLAIRE.

(Amé rentre avec Pierre. Claire reste à la porte.)

JEANNE

Taisez-vous... écarter-vous.
(Pierre se penche sur le corps.)

LA MÈRE GAILLARD, dans le silence.

Y n'mangera plus.

LA VIEILLE JACQUEROD

Essayez toujours la mamelle.

PIERRE

Inutile, mère Jacquerod... Il est mort... J'ai trop vu crever de bêtes, je me trompe pas sur un homme.

LA MÈRE GAILLARD

Y s'est saoulé pour l'éternité, j'le disais bien !
(Claire est prise d'un tremblement nerveux.)

JEANNE

Il aurait voulu périr en montagne, comme son père, comme son fils, comme tous les hommes de la famille. Tout de même, vaut mieux passer comme ça que sous des couvertures.

DES VOIX

Ouai... ouai... Il est mort dans le contentement, v'là ce qu'on peut dire. — Vère. — Quand on a descendu six cents bouquetins, y a pas de honte à crever chez soi. — Y en a point.

JEANNE

Portez-le sur son lit.

(Pierre, Amé et deux des hommes emportent le corps par la gauche. Les femmes se signent sur leur passage, puis mettent leurs châles, allument les lanternes et se préparent à partir. L'Innocente, qui n'a pas quitté sa place, près du poêle, sourit toujours.)

DES VOIX

A son âge... Quand on a perdu notre vieux...
Une bouche de moins...

(Les deux hommes rentrent.)

JEANNE, *aux hommes.*

Repassez demain matin, vous autres. On le placera là-haut, dans sa couche...

(Départ général.)

DES VOIX, *à la porte.*

Bonsoir... Demain... Sur les midi... Ouai... Bonsoir...

(Jeanne referme la porte, puis traverse la scène et sort à gauche. Claire regarde le plafond avec effroi, puis se réfugie dans les bras de l'Innocente.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor, au petit jour. Pierre regarde au dehors en fumant sa pipe. Claire entre de gauche, un bougeoir à la main. Elle éteint la bougie et s'assied près du poêle.

CLAIRE, PIERRE.

PIERRE, *l'observant.*

Qu'est-ce que tu as donc à trembler comme ça ?

CLAIRE, *désignant le plafond.*

Pierre, jamais je ne pourrai supporter cette présence... Vivre ainsi, pendant des mois... Je sens que ma raison s'en ira...

PIERRE

Y a pas de quoi s'émouvoir, ma pauvre Claire... Il te laissera bien tranquille, maintenant qu'il est là-haut, va... Il ne réclamera plus sa soupe... Il ne te tourmentera plus.

CLAIRE, *toujours tremblante.*

Je ne peux pas le supporter.

PIERRE

Faut pourtant bien.

CLAIRE

Ah, épargne-moi cette épouvante, je t'en prie !

PIERRE

Rien à faire ! Avec une pareille épaisseur de neige... et la terre dure comme elle est... faudrait vingt hommes pour creuser une fosse.

CLAIRE

Eh bien, qu'on demande à ceux de la Pierre-Pourrie.

PIERRE

Les hommes, on les trouverait, mais...

CLAIRE

Mais quoi ?

PIERRE

C'est la mère qui ne voudra pas... la mère... et puis Amé...

CLAIRE

Pourquoi ?

PIERRE

Ils ne voudront pas changer la coutume !

CLAIRE

Qu'est-ce que ça peut leur faire ?

PIERRE

Y a une croyance, chez nous... Si on change la coutume, il arrive sûrement un malheur dans la maison... Tout le monde le croit, à la Piarraz.

CLAIRE

Pas toi ?

PIERRE

Moi ?... Non.

CLAIRE

Alors, détrompe-les.

PIERRE

Ce serait peine perdue.

CLAIRE

Tu ne veux même pas essayer ?

PIERRE

Je connais la mère... On peut lui parler deux jours de temps... elle ne bougera pas de son idée.

CLAIRE

Pierre, ne mens pas. Cette idée est aussi la tienne, n'est-ce pas ? Tu as peur, toi aussi, qu'un malheur n'arrive ? (*Silence.*) Ai-je deviné ?

PIERRE, *embarrassé, lourdement.*

Cette coutume-là, tu ne sais pas... elle est plus vieille que la croix... Depuis des centaines et des centaines d'années, depuis qu'on vit et qu'on meurt dans le pays...

CLAIRE, *pensive.*

Il y croit comme les autres.

PIERRE, *bas, comme avec honte.*

Écoute, y a quelques hivers, au bourg Saint-Paul, au lieu de mettre leur mort sur le toit, ils l'ont placé sous des pierres, au bord du torrent... Eh bien, ce mort revenait toutes les nuits... Il leur reprochait sa sépulture. Il leur annonçait des malheurs... et au printemps, le village a brûlé !

CLAIRE

Que le nôtre brûle aussi, peu m'importe ! Tout plutôt que de dormir, de manger, de vivre sous une pareille terreur ! Pense à ce que seraient mes nuits !

PIERRE

Elles seront pires s'il le vieux n'a pas satisfaction... s'il ne peut pas compter les étoiles deux bons mois, avant d'aller sous terre. Mieux vaut offenser les vivants que les morts. Les vivants, on leur parle, on les touche, on les frappe s'il le faut. Avec les trépassés, y a pas de lutte, y a pas d'espérance... Quand y vous en veulent, y vous tourmentent sans répit... y s'attachent à vous comme la maladie... y se mettent à cropetons dans votre tête et on ne peut pas plus les secouer qu'une pensée !

CLAIRE, *luttant contre l'effroi qui la gagne.*

C'est absurde, c'est fou, ce que tu racontes-là.

PIERRE

C'est la sainte vérité... et chacun dans le pays te le dira !

CLAIRE

Délires, cauchemars !

PIERRE

Tu ne sais donc pas qu'au bourg Saint-Paul, dès le soleil couché, le mort était au milieu d'eux ? Ils ne le voyaient pas, non, mais ils sentaient ses mains sur leurs têtes.

CLAIRE

Tais-toi.

PIERRE

Un soir, l'eau coulait de ses doigts sur leur peau, une eau glacée qu'ils ne pouvaient ni arrêter, ni sécher !... Ils criaient de peur en se demandant ce qui arrivait... et le lendemain, ils virent que le torrent avait emporté le corps.

CLAIRE, *affolée.*

Assez ! Assez !

PIERRE, *allumant une chandelle.*

Y a pas de quoi crier... Y faut suivre la coutume et le vieux dormira en paix.

CLAIRE

Bien. Je n'ai plus qu'à partir !

PIERRE

Qu'est-ce que tu dis ?

CLAIRE, *criant*.

Je veux quitter cette maison!... Je ne resterai pas sous ce toit abominable!...

PIERRE

Mais où veux-tu aller?

CLAIRE

A l'auberge de Valsorenche... chez mon père... n'importe où... Je ne resterai pas ici!

PIERRE

Tu perds la tête.

CLAIRE

J'ai peur...

PIERRE, *rudement*.

De quoi?... De qui?... Est-ce raisonnable? Tu m'as fait un mensonge.

CLAIRE

Quand?... Lequel?

PIERRE

Autrefois... quand tu m'as dit que tu m'aimais assez pour tout supporter ici.

CLAIRE

Je ne t'ai pas menti : je me suis trompée.

PIERRE, *angoissé*.

Tu ne m'aimais pas?

CLAIRE

Si, je t'aimais ! Je me suis trompée sur mon courage.

PIERRE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CLAIRE

Je me croyais capable d'affronter la fatigue, l'humiliation, la saleté... et voilà que peu à peu, tout ce que j'avais surmonté s'est dressé contre moi. Le pain de six mois et l'odeur de vos lits m'ont soulevé le cœur. Le découragement, le dégoût sont venus, et puis la terreur... Oui, depuis que le grand-père est mort, j'ai peur, lâchement, comme un enfant dans l'obscurité !

PIERRE

C'est bête.

CLAIRE, *accablée.*

Que veux-tu, je suis restée ce que mon père a fait de moi : une lamentable, une ridicule demoiselle. Et toi qui lis des livres, tu es resté aussi superstitieux que le grand-père... Personne ne change et on ne change personne, voilà la vérité !

PIERRE, *avec une grande inquiétude.*

Si, tu m'as changé, moi... Je ne suis plus le même qu'autrefois. Depuis que je parle avec toi, je me pose des questions qui me rendent malheureux... J'ai plus de goût à rien... Y a en toi quèqu malédiction !...

CLAIRE

Peut-être. Je me suis souvent dit que le savoir en était une.

PIERRE, *lourdement angoissé.*

Je ne parle point du savoir... T'es pire qu'une lépreuse qui donne la mort à qui la touche. J'aurais tué pour t'avoir... Et depuis, y a un mal qui me ronge. Me v'là comme une bête qui refuse la nourriture... Me v'là enchaîné à tes jupes... et plus feignant qu'un bienheureux. Sur un seul mot de toi, j'ai lâché la Dent Rouge... Je peux plus exister sans toi... Tu m'as détruit et je peux pas t'ouvrir cette porte!... Si je te perdais, mon cœur s'arrêterait, je crèverais!... Ah, tout ça, tout ça... je sais bien comment y faut l'appeler...

CLAIRE, *très émue, presque en pleurs.*

C'est de l'amour, mon Pierre.

PIERRE, *méfiant.*

Non! Ce n'est point l'amour d'un chrétien pour sa femme. C'est le sortilège qui attache les maudits à leur âme damnée!

CLAIRE

Qu'est-ce que tu dis?

PIERRE, *avec une conviction puissante et désespérée.*

Je dis que tu m'as ensorcelé!

CLAIRE, *interdite.*

Pierre... Tu ne crois pas à une sottise pareille ?

PIERRE, *la regardant en-dessous.*

Je suis pas seul à le croire... V'là beau temps que le frère et la mère te connaissent.

CLAIRE, *égarée.*

C'est tellement insensé !... Tellement absurde !

PIERRE

Ouai... Fais l'innocente. Pourquoi donc que l'enfant d'une païenne d'Amérique ne serait pas sorcière ? Celles qu'on brûlait dans les vieux temps étaient filles de chrétiennes... et pourtant, elles avaient mangé le pain du Diable avant d'aller en fumée.

CLAIRE, *se ressaisissant.*

Voyons, mon pauvre Pierre, écoute-moi...

PIERRE, *enlété.*

Je n'écoute plus celle qui a fait pacte !

CLAIRE

Cet été, pas plus tard que cet été... est-ce que tu ne riais pas avec moi des histoires de sorciers que la mère nous contait ?

PIERRE, *sourdement obstiné.*

L'été... on ne pense pas comme l'hiver. Quand je songe à d'où tu sors, quand je vois ce que t'as fait de moi, j'ai plus envie de rire.

CLAIRE

Tu sais pourtant bien que je t'aime. Pourquoi te voudrais-je du mal ?

PIERRE, *avec une conviction tranquille.*

On fait le mal pour le mal... et quèqufois sans le savoir... quand on a la puissance.

CLAIRE, *à qui ce dernier mot a révélé toute la profondeur de l'aberration de son mari, éclate en sanglots. Il la regarde froidement, les lèvres serrées par la méfiance. Elle se dirige lentement vers la porte et dit, entre ses larmes :*

Puisque tu crois... que je te fais du mal... laisse-moi m'en aller...

(Mais Pierre, comme pour prévenir quelque ruse, quelque trahison insoupçonnée, bondit devant la porte.)

PIERRE, *avec violence.*

Jamais ! Je te garde !

(Il pousse la lourde barre de fer de la porte. Elle retentit sinistrement.)

CLAIRE, *indignée.*

Tu ne vas pas me retenir de force !

PIERRE

Si. Je t'enfermerai, s'il le faut.

CLAIRE, *même jeu.*

Ah, tu m'enfermeras ?

PIERRE

Ouai.

CLAIRE

Dans ce tombeau ? Sous ce cadavre ?

PIERRE

Ouai.

CLAIRE

Eh bien, méfie-toi ! Méfiez-vous tous ! On ne sait pas de quoi je suis capable.

PIERRE

Je ne le sais que trop !

CLAIRE

Je mettrai le feu à votre tanière !

PIERRE, *traversant à gauche.*

A nous deux, malfaisante ! J'ai pas peur... C'est pas la première fois qu'une embarneuse est venue dans cette maison !

(Il prend la trique du grand-père, qui est restée près de son fauteuil.)

CLAIRE

Qu'est-ce que tu fais ?

PIERRE, *descendant, la trique à la main.*

Tu vois c'te trique ? C'est celle du vieux. Il ne craignait point de s'en servir contre les jeteuses de sorts. Cette Zéphyrine en a su quelque chose... *(Brandissant la trique.)* Eh ben, moi aussi, je m'en servirai !

CLAIRE, *épouvantée.*

Tu ne vas pas me battre ?

PIERRE, *la poursuivant.*

Je te mâterai, fille de catin !

(Elle est près de lui. Terrifié par son contact, il la frappe.)

CLAIRE, *fuyant à gauche.*

Ah !... Comment peux-tu !... Ah !... Ah !...

PIERRE, *frappant toujours.*

Je te tomberai comme j'ai tombé ton père !... Et si la trique ne suffit point à te chasser le Diable du corps, je l'en ferai sortir à coups de souliers.

(Ils disparaissent.)

RIDEAU

ACTE IV

Même décor qu'au premier acte. Une radieuse après-midi de juillet. Fourtier, de la Pierre-Pourrie, est sur le chemin. Il scrute la montagne avec une longue-vue. Claire paraît au sommet du chemin à gauche, portant sur son dos une lourde charge d'herbe dans une toile. Elle descend lentement.

SCÈNE I

CLAIRE, FOURTIER.

FOURTIER

Pas de nouvelles de votre homme ?

CLAIRE

Pas encore. Vous ne voyez rien ?

FOURTIER

Non. (*Elle passe et va déposer sa charge d'herbe dans la grange, puis ressort. Fourtier descend vers elle.*) Il est, j'ai envoyé Michel et Constant à la cabane, avec un télescope. S'il y

avait du nouveau, ils seraient déjà descendus nous le dire. Femme, la Dent Rouge n'est point encore à votre Pierre... Et m'est avis qu'elle ne sera jamais à personne de c'te vallée. J'ai planté mon drapeau à cent mètres sous sa tête... mais je n'ai point su grimper plus haut, moi qui avais la puissance. Lui qui n'a que sa corde et ses bras, il n'ira même pas jusqu'à mon drapeau.

(Il sort au premier plan gauche. Le curé entre aussitôt.)

SCÈNE II

CLAIRE, LE CURÉ.

CLAIRE, *allant à lui.*

Ah, monsieur le curé !

LE CURÉ

Bonjour.

CLAIRE

Voilà des mois qu'on ne vous a vu ! Qu'est-ce qui vous amène ?

LE CURÉ

Je suis venu nettoyer ma chapelle, pour la procession de Notre-Dame-des-Neiges.

CLAIRE

Ça me fait plaisir de parler avec vous. Et mon père ?

LE CURÉ

Je le vois souvent. Il achète des terrains. Il les revend. Il fait le glorieux... Il gronde... Il boit... Mais l'âge est là, qui bientôt aura mâté cette vigueur... Dites-moi, j'ai appris que votre mari retournait à la Dent Rouge?

CLAIRE

Oui. Il y est en ce moment, avec son frère.

LE CURÉ

Je croyais qu'ils avaient renoncé? Que Pierre vous avait promis...

CLAIRE

Oh, je l'ai délié de sa parole.

LE CURÉ

Pourquoi?

CLAIRE

Il était trop malheureux, monsieur le curé. Et son frère s'était mis à me détester, à cause de cette montagne. Dès la fin de l'hiver, ils grimpaient tous les deux sur les crêtes et restaient des heures sans mot dire, à regarder la cime briller comme une cuirasse au soleil. Ils redescendaient le soir, avec des airs si tristes et si méchants qu'un jour, j'ai dit à mon homme : « Pierre, tu peux y retourner, si c'est là ton bonheur ; je ne suis plus jalouse de cette femme-là. » Dès la fonte des neiges, ils ont sorti les cordes, les piolets et depuis un mois, ils couchent plus souvent parmi les pierres que dans leurs lits.

LE CURÉ

Bien, bien... On ne fera pas que le chamois renonce au rocher... Et pendant ce temps, la mère, comment vous traite-t-elle ?

CLAIRE

Ah... vous avez entendu parler de nos histoires ?

LE CURÉ

Comme tout le monde, ma pauvre madame Tairraz !

CLAIRE, *avec résignation.*

Il n'y a plus de madame Tairraz, monsieur le curé, il y a la Claire, qui descend l'herbe, qui monte le fumier, et qui ne se plaindrait pourtant pas, si chaque mot qu'elle dit, si le travail qu'elle fait, si l'amour même qu'elle donne n'était pas tourné à mal.

LE CURÉ

Il n'y a donc pas moyen de leur faire sortir ces idées de la tête ?

CLAIRE, *soupirant.*

Leurs têtes seront pleines de terre avant qu'elles en sortent.

LE CURÉ

Je sais bien que je n'ai guère d'autorité sur eux. Voulez-vous cependant que je leur parle ?

CLAIRE

Vous avez parlé dans le temps pour la Zéphyrine : vous ne lui avez pas évité les coups de trique.

LE CURÉ

Est-ce qu'ils vous ont battue ?

CLAIRE

Une fois, une fois seulement, monsieur le curé.

LE CURÉ

Si ce n'est pas honteux !

CLAIRE

Ce n'est pourtant pas là ce qui m'a fait le plus de mal.

LE CURÉ

Qu'est-ce donc ?

CLAIRE

C'est leur méfiance. Quelques jours après la mort du vieux, la mère est venue avec Amé pendant que je dormais... Ils voulaient me piquer avec une aiguille, pour trouver la place du diable.

LE CURÉ, *en colère.*

Cet imbécile de Joras avait pourtant raison de ne point vouloir vous donner à Pierre... Que faire, à présent ? Vous êtes mariée devant Dieu. Je ne peux pas vous conseiller de vous retirer chez votre père.

CLAIRE

Je n'y songe pas non plus...

LE CURÉ

Si je n'étais pas curé, je vous emmènerais ce soir-même.

CLAIRE

Je ne veux pas quitter la maison. J'aime mon mari.

LE CURÉ

C'est plus qu'on ne vous demande.

CLAIRE

Il m'aime aussi, malgré ce qu'il pense. Il ne me laisserait pas partir... il m'enfermerait plutôt, comme chèvre à l'étable.

LE CURÉ

Et vous vous laisseriez passer le licol, sans mot dire ?

CLAIRE

Je crois que oui.

LE CURÉ, *la regardant.*

La voilà donc mâtée, cette fière jeune fille.

CLAIRE

Ainsi va la vie, monsieur le curé... on s'aime malgré ses torts.

(Ici, l'Innocente sort du chalet et joue sous le balcon avec des brindilles de bois.)

LE CURÉ

Je voudrais bien savoir quels torts vous avez envers eux ! Ils ont fait de vous leur servante...

CLAIRE

Pourquoi la fille d'une servante ne serait-elle pas une servante ?

LE CURÉ

Ils vous traitent en maudite, en paria...

CLAIRE

Comme fut traitée ma mère.

LE CURÉ

Ils vous accusent d'être une sorcière et vous parlez de vos torts?

CLAIRE

On ne peut nier que j'ai fait le mal ici... Pas celui qu'ils me reprochent, évidemment, mais un autre mal que je ne comprends guère moi-même... Ils ne mentent pas tout à fait, quand ils disent que j'ai la puissance.

LE CURÉ

Quelle puissance, ma pauvre enfant?

CLAIRE

Je ne sais... une puissance triste... qui fait le soleil moins clair, l'herbe moins verte, qui gâte la vie. Et pour de méchantes pensées, j'en ai eu, monsieur le curé, de plus méchantes peut-être que les leurs.

LE CURÉ

Il n'y a pas de quoi vous accuser. Quand on songe à ce que vous avez enduré dans cette tanière!

CLAIRE

Vous disiez : « La voilà mâtée. » Aujourd'hui, c'est vrai, mais cet hiver encore, mon âme roulait

plus de cailloux que le torrent. Une nuit, tenez, celle où Pierre m'a battue, j'étais si furieuse et humiliée que quelque chose en moi souhaitait sa mort. Une autre pensait par ma tête. Moitié rageant, moitié rêvant, je voulais qu'il retourne à la montagne... « Vas-y... vas-y donc!... et qu'un malheur t'arrive!... Vas-y. » C'était comme une voix que je ne pouvais pas faire taire. Je le voyais glisser sur l'arête et tomber jusqu'à la glace verte qui est près des grands séracs. Croyez-vous que les sorcières, les vraies, celles qu'on brûlait dans les vieux temps, étaient beaucoup plus coupables que je ne le fus cette nuit-là ? Moi, je n'en suis pas sûre... C'est du malheur que sort la méchanceté... et voyez-vous, monsieur le curé, on ne peut pas éviter le malheur, ni la méchanceté... à moins d'être comme cette Innocente. (*Entendant son nom, l'Innocente va vers Claire qui la caresse.*) Est-ce que tu es bonne, l'Innocente ? Est-ce que tu es heureuse ? (*L'enfant fait signe que oui.*) As-tu envie de quelque chose ?... Voudrais-tu être ailleurs ? (*Elle fait signe que non, effarée, prête à pleurer.*) C'est bien. Ne pleure pas, va jouer. (*L'enfant rit et retourne jouer.*) Voilà le bonheur, monsieur le curé... Une Innocente est plus heureuse que vous, les bêtes sont plus heureuses qu'une Innocente... les plantes plus heureuses que les bêtes... et les morts plus heureux que tout !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CHEVRIER, puis JEANNE, PRAT, RIBIERS,
la VIEILLE JACQUEROD, la fille JACQUEROD.

(On entend les sonnailles annonçant l'approche du chevrier. Celui-ci dévale rapidement sur le sentier, comme au premier tableau.)

LE CHEVRIER

Hé, la Claire !

CLAIRE

Qu'y a-t-il, pâtour ?

LE CHEVRIER

Bonne nouvelle ! J'ai vu ton homme sur la cime !

CLAIRE

Tu en es sûr ?

LE CHEVRIER

Ouai.

CLAIRE

Je suis heureuse, bien heureuse pour lui !

LE CHEVRIER

Je vas prévenir la mère. *(Il frappe à la porte du chalet. Claire cause avec le curé).* Eh, mère Tairraz, ouvrez-moi vite ! *(La porte s'ouvre, Jeanne paraît.)* C'est vos deux gars. Je les ai vus sur la cime !

JEANNE, *très émue.*

Tu ne mens point, pâtour ?

LE CHEVRIER

Si je mens, que les bacans prennent mes tchié-bras !

JEANNE

Seigneur Dieu ! (*Parlant à l'intérieur.*) Vous entendez, vous autres ? (*Elle sort, suivie de Prat, de Ribiers, de la vieille et de la fille Jacquerod. Au chevrier.*) A quelle heure les as-tu vus ?

LE CHEVRIER

Ce matin, vers les cinq heures ; j'étais au bord du glacier, quand j'ai vu deux points noirs qui bougeaient tout en haut sur la neige et leur drapeau, comme une flamme rouge dans le mitant du ciel. Y faisait un silence ! Pas un bruit jusqu'au trône de Dieu. Tout à coup, v'là l'air qui se déchire. C'étaient eux qui ruaient des pierres en signe de contentement ! Plus d'un quart d'heure de temps, les blocs ont roulé en bas de la montagne. Elle geignait, la mauvaise ! Elle sentait le pied de l'homme pour la première fois sur sa tête.

JEANNE, *exultant, aux paysans.*

Je savais bien qu'ils finiraient par l'avoir, la charogne ! (*Montrant le poing à la montagne.*) Te v'là mâtée, carcasse !

LA VIEILLE JACQUEROD

Y a une justice.

PRAT

Vère. Y-z-ont assez trimé dessus.

JEANNE

On ne dira plus qu'ils sont des toquas !

LA VIEILLE JACQUEROD

Y-z-ont bien fait de laisser jaser.

JEANNE, *au chevrier.*

Dis-moi, pâtour, sont-ils jà descendus ?

LE CHEVRIER

Sais point.

JEANNE

Et de la cabane, les a-t-on vus ?

LE CHEVRIER

Je suis point passé par là.

JEANNE

Mais, vaurien, tu aurais dû nous apporter la nouvelle dès ce midi !

LE CHEVRIER

Je ne voulais pas laisser mes tchiébras.

PRAT

En voilà, de l'honneur pour la vallée !

LA VIEILLE JACQUEROD

De l'honneur et des sous.

LA FILLE JACQUEROD

On en parlera, de la Dent Rouge !

PRAT

On viendra de loin pour la voir.

JEANNE

Et tout ça... tout ça par mes poulains ! (*Au chevrier.*) Pâtour, va-t'en à la chapelle et carillonne, carillonne tant fort que tu peux ! (*Le chevrier sort à gauche.*)

RIBIERS

Nous, on va prévenir les villages.

PRAT

Ce soir, il faut qu'on danse jusqu'à Valso-renche !

LA VIEILLE JACQUEROD

Vous remonterez pour la fête ?

PRAT

Ouai.

LA FILLE JACQUEROD, à *Ribiers*.

Tu apporteras ta vielle.

RIBIERS

Si tu m'embrasses après la danse.

LA FILLE JACQUEROD

Eh bien, apporte-la !

LA VIEILLE JACQUEROD

Prenez vos fusils et des pétards.

LA FILLE JACQUEROD

Et remontez des drapeaux.

JEANNE, *entrant vivement dans le chalet.*

Faut les saluer tout de suite !

PRAT

Bonne idée, mère Tairraz.

RIBIERS

S'ils sont à la cabane, ils répondront.

LA VIEILLE JACQUEROD

Ça leur fera le cœur content.

PRAT

S'ils sont déjà plus bas, la cabane répondra. Y a des chasseurs, là-haut.

RIBIERS

Y a Michel et Constant, de la bande à Fourtier.

LA FILLE JACQUEROD

Fourtier, en voilà un qui fera un nez !

(On entend le carillon rapide, léger, extrêmement gai d'une chapelle de montagne.)

LA VIEILLE JACQUEROD

C'est le pâtre qui carillonne.

JEANNE *revient, portant des fusils.*

Tenez.

(L'Innocente s'affaire autour des fusils avec une curiosité joyeuse.)

PRAT

Sont-ils chargés ?

JEANNE

Ouai. J'ai vérifié l'amorce.

RIBIERS

Alors, donne.

PRAT

Y en a pas d'autres, chez toi ?

JEANNE

Y a le pistolet du vieux.

PRAT

Va vite le quérir.

(Jeanne rentre vivement dans le chalet.)

RIBIERS, *armant son fusil.*

Tu es contente, hein, l'Innocente ?

LA FILLE JACQUEROD

Elle n'aime rien tant que ce bruit-là.

JEANNE *revient, portant un pistolet d'ancien modèle.*

Y pète aussi dru qu'un petit canon.

PRAT, *riant*.

C'est-y avec ce tromblon-là qu'il descendait les Anglais ?

LA VIEILLE JACQUEROD, *même jeu*.

Faut croire.

JEANNE, *armant le pistolet*

Êtes-vous prêts ?

PRAT et RIBIERS

Ouai...

(Ils épaulent, visant le ciel. Jeanne lève son pistolet ; l'Innocente, voyant qu'on va tirer, rit et frappe des mains.)

JEANNE

Feu ! *(Les trois détonations éclatent, éveillant dans les gorges de longs échos déferlants. L'Innocente saute de joie. Les autres se taisent, attendant la réponse de la cabane. Un silence. On n'entend que le carillon de la chapelle. Jeanne dépose le pistolet sur une pierre.)*

Rien.

LA FILLE JACQUEROD

Ils n'ont peut-être pas entendu.

PRAT

Pas entendu ? Ça a porté jusqu'en Piémont.

LA FILLE JACQUEROD

Pourquoi ne répondent-ils pas ?

RIBIERS

Ils doivent être plus bas que la cabane.

LA VIEILLE JACQUEROD

Mais les autres ?

PRAT, *riant*.

Ceux de la bande à Fourtier n'ont pas le cœur à la fusillade.

RIBIERS

Allons, en route.

(Ils remettent leurs fusils à Jeanne. L'Innocente a repris son jeu près du bûcher.)

PRAT

A ce soir, mère Tairraz.

JEANNE

A ce soir.

(Prat et Ribiers sortent par le premier plan gauche.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins PRAT et RIBIERS.

JEANNE, *avisant Claire*.

Et toi, qui restes là comme une viande saignée, qu'est-ce que t'en dis ?

CLAIRE

Je suis contente.

JEANNE

Oui, maintenant qu'ils ont la victoire. Mais, sans toi, il y a deux ans qu'ils l'auraient. Et vous aussi, curé, vous aviez peur !

LE CURÉ, *traversant.*

Un mot, je vous prie, mère Tairraz.

JEANNE

A votre plaisance.

(Elle rentre avec un des fusils, suivie des femmes Jacquerod et du curé. Claire reste seule. L'Innocente joue toujours. Le carillon cesse.)

SCÈNE V

CLAIRE, L'INNOCENTE, FOURTIER.

FOURTIER, *entrant de gauche, au désespoir.*

Est-ce vrai, la Claire ? M'ont-ils volé ma montagne ?

CLAIRE

Le pâtre les a vus sur la cime.

FOURTIER

Eh bien, je vous le dis entre les yeux, c'est pas leur force d'hommes qui les a hissés là ! Moi qui sais pourtant commander aux bacans, je me suis

retourné les ongles sur la dernière paroi. C'est une puissance plus forte qui les a soulevés jusqu'en haut ! C'est la griffe d'une sorcière qui les maintenait dans l'espace. Femme, pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais fait pacte ? Je t'aurais acheté ton pouvoir ; pour posséder la cime, je t'aurais donné de l'or ; je t'aurais vendu mon corps et mon âme chrétienne. Le desséchement de mes os au fond d'une crevasse, et l'enfer éternel, j'aurais tout accepté, pour une heure de gloire à la fine pointe de la Dent Rouge ! J'envie ton Pierre et sa mort prochaine.

CLAIRE, *impressionnée*.

Taisez-vous, mauvais homme.

FOURTIER

Crois-tu que je ne te connaisse pas ? Les pourvoyeuses, les chasseresses d'âmes, elles ont hâte de toucher l'enjeu du marché. Quand elles ont accordé satisfaction terrestre à leurs victimes, elles ne les laissent pas longtemps en vie.

CLAIRE

Vous êtes fou !

FOURTIER, *lui saisissant le bras*.

Plus la peine de mentir, faiseuse de charmes ! Ast'heure, tu as déjà fait payer sa victoire à ton homme, peut-être. Dis, pourquoi donc qu'il n'est pas de retour ! Si le pâtre l'a vu sur la cime à cinq heures, il y a beau temps qu'il devrait être en bas.

CLAIRE, *effrayée*.

C'est vrai. (*Il ricane.*) Oh ! vous lui voulez du mal !

FOURTIER

Possible, mais je ne peux pas lui en faire, moi. Je ne suis pas le tourbillon qui se forme dans un ciel bleu, ni l'avalanche qui part au milieu de l'été, ni le rocher d'une tonne qui tourne sous le pied d'un seul homme. Vous êtes tout ça, vous autres ! Vous envoyez le trépas à travers les airs. Y vous suffit d'un vouloir. Y vous suffit d'une pensée !

CLAIRE, *dans un cri*.

Non !... non !... lâchez-moi. Allez-vous-en !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PREMIER CHASSEUR.

(*Claire se dégage et recule ; elle heurte le premier chasseur, qui est entré du fond depuis un moment, sans être vu et sans oser parler.*)

CLAIRE

Qu'est-ce que vous faites là, vous ? Qu'y a-t-il ?

PREMIER CHASSEUR

Un malheur, Claire Tairraz. Un grand malheur !

CLAIRE

Qui... mais qui ?

FOURTIER, *ricanant*.

Ton homme, parbleu, je le savais ! Je l'ai t'y pas dit ?

CLAIRE, *au premier chasseur*.

Parlez, je vous en prie !

FOURTIER

Crains pas de l'effrayer, Constant. La nouvelle que t'apportes, elle l'enferme depuis ce matin dans sa poitrine. Elle est là, qui nous regarde avec sa face humaine, mais sa face de vampire est occupée à boire une âme chrétienne dans un creux de roches, quèque part, sur la Dent Rouge. C'est-y vrai ?

LE PREMIER CHASSEUR

Ouai... Pierre est tombé.

(Claire le regarde, hébélée, chancelante, mais silencieuse.)

FOURTIER

Me v'là vengé, ast'heure!... Comment que ça s'est fait ?

LE PREMIER CHASSEUR

Il a routché sur la pente de glace, à la descente.

FOURTIER

Et Amé ?

LE PREMIER CHASSEUR

Amé n'a qu'une entaille à la tête... Il était en détresse, vers midi, sous les falaises. Je l'ai entendu héler de la cabane... J'ai été le prendre et je

J'ai ramené avec Michel... Les v'là qui viennent... Quant à Pierre, il a suivi le chemin des pierres... dret en bas, jusqu'au glacier.

(Il traverse et entre dans le chalet.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins LE PREMIER CHASSEUR, AMÉ blessé,
LE DEUXIÈME CHASSEUR.

(Le deuxième chasseur paraît, soutenant Amé dont la tête porte un bandage. Fourtier va au-devant d'eux. Claire s'est adossée au bûcher ; elle sanglote convulsivement. L'Innocente gémit dans ses bras.)

FOURTIER

Eh bien, mon frère Tairraz... elle coûte cher, à ce que je vois, la Dent Rouge ?

AMÉ, *pleurant*

Mon pauv' Pierre !

FOURTIER

Où l'as-tu perdu ?

AMÉ

Sur l'arête, à deux pas des Dalles-Noires... J'ai voulu le retenir... On a roulé tous les deux... Je me suis grippé... Lui n'a pas pu... Je l'ai vu partir sur la pente de glace.

FOURTIER

La corde a cassé ?

AMÉ

Y avait pas de corde !

FOURTIER

Vous n'étiez pas à la corde ?

AMÉ

Non.

FOURTIER

Pourquoi ?

AMÉ

Y ne voulait pas.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEANNE, LES FEMMES JACQUEROD, LE CURÉ,
LE PREMIER CHASSEUR, sortent du chalet et entourent
AMÉ.

JEANNE, *en pleurs.*

Mon fiou !... mon petit fiou !...

AMÉ

Il dévalait comme sur un alpage... A chaque pas,
je lui criais d'arrêter... Il ne m'écoutait pas... il
riait... il chantait... il était fou de joie ! Mon pauv'
Pierre !

JEANNE, *invectivant Claire au milieu
de ses larmes.*

C'est toi, maudite, qui lui as pourri la raison,
avec tes sortilèges ; tu mériterais que je te crève la
gorge !

(Elle se jette sur Claire que le curé protège.)

LA VIEILLE JACQUEROD

Sûr, qu'elle est cause de sa perte, l'embarneuse !

LA FILLE JACQUEROD

Sorcière, poison !

JEANNE

Assommez-la, mais assommez-la donc, vous
autres !

LE CURÉ, *maîtrisant Jeanne.*

Gare au premier qui la touche !

LE DEUXIÈME CHASSEUR

Il a raison, le mangeux de Bon Dieu. Si vous la
touchez, elle vous donnera sa puissance.

LA VIEILLE JACQUEROD

Sa puissance tient à la terre. Faut la pendre à
une perche et l'étouffer dans les airs.

FOURTIER

Pas tant d'histoires ; brûlez-la donc comme une
vieille chouette et tâchez de ne pas renifler sa
fumée.

*(Le curé a ramassé le pistolet oublié par
Jeanne sur une pierre. Il en menace les
chasseurs.)*

LE CURÉ

Tout curé que je suis, je vous tire dessus, si vous approchez.

JEANNE

C'est bon ! (*A Claire.*) Tu ne perdras rien pour attendre, assassine !

LE CURÉ

Allez-vous en, tas de sauvages !

(L'Innocente a pris un fusil et le dirige contre les paysans qui sortent en rechignant sous la menace.)

LES PAYSANS, *sortant.*

Embarneuse ! Américaine ! Ouai, ouai. C'est une envoûteuse.

DEUXIÈME CHASSEUR

Misère de temps, où les curés protègent les sorcières !

FOURTIER, *montrant le poing au curé.*

Et dire qu'y a trois cents ans, nous l'aurions brûlée ensemble !

SCÈNE IX

CLAIRE, LE CURÉ.

LE CURÉ.

Venez, mon enfant, vous coucherez ce soir à la cure.

CLAIRE, *accablée.*

Vous n'auriez pas dû... les empêcher de me punir.

LE CURÉ.

De quoi ? D'avoir vécu dans la boue et travaillé comme une mule ?

CLAIRE

Pierre est mort... et je sais bien ce qui l'a tué.

LE CURÉ

C'est sa propre folie, qui suffit à la mort de chaque homme.

CLAIRE, *s'accusant.*

Qui a nourri son âme d'inquiétude et son corps de plaisir ? Qui a rendu son esprit agité ? Ses membres paresseux ? Qui a détruit son instinct de montagnard ? Et qui l'a renvoyé à la Dent Rouge, doutant, diminué ? Sans moi, monsieur le curé, Pierre n'aurait pas glissé... Et je suis peut-être plus coupable encore que je ne l'avoue. Car j'ai voulu sa perte : et qui sait ce que peut le désir ? Je l'ai vu tomber : et qui connaît la force d'une pensée ? Dites, monsieur le curé, si je lui ai communiqué cette vision ? En dévalant follement, sans corde, sur la pente de glace, il m'obéissait ! Il courait à la mort que j'ai rêvée pour lui ! Ils disent la vérité : j'ai tué mon mari !

LE CURÉ, *se levant.*

Laissez là ces rêveries et partons.

CLAIRE, *même jeu.*

Vous croyez à des choses plus mystérieuses que celles dont je vous parle.

LE CURÉ, *la regarde longuement, puis acquiesce.*

Oui.

(Il lui pose la main sur l'épaule et la dirige vers le fond.)

RIDEAU

1910-1914

UNE VIE SECRÈTE

Pièce en trois actes

PERSONNAGES

MICHEL SARTERRE.
FANÈRES.
ÉMAH.
THÉRÈSE SARTERRE.
VERA ZVIERLOF.
LA VICELLI.
UNE PROXÉNÈTE.
LISE.
UN DOMESTIQUE INDO-CHINOIS.
LE CONCIERGE.

La scène se passe à Paris, vers 1910.

UNE VIE SECRÈTE

ACTE I

Le cabinet de travail de Michel Sarterre, à Paris.

Au fond, porte donnant sur un vestibule d'entrée. Aux premiers plans droite et gauche, d'autres portes. Au deuxième plan droite, une large fenêtre ouverte sur l'horizon des toits parisiens. La pièce est tapissée de soieries exotiques, où s'évoquent, sur toutes les gammes du jaune et du vert, les forêts tropicales. Parmi les lianes et les palmes, ce sont les jeux acharnés des serpents et des tigres, des vols d'oiseaux que poursuivent des monstres, un enchevêtrement de formes animales et végétales. Une natte de couleur ocreuse recouvre le plancher. Très peu de meubles. A gauche, un piano à queue porte des manuscrits, des partitions. Un divan, une table de travail lourdement chargée de papier à musique, de parties d'orchestre, de journaux, de brochures. Ça et là, des chaises en bambou, très simples. Au moment où la toile se lève, il est cinq heures d'une après-midi de printemps. Un soleil encore vif descend lentement vers les lointains

fumeux qui l'engloutiront. Ses rayons orangés suscitent sur les tentures maints jeux d'or et d'émeraude. Une lumière jaune et chargée, timide reflet des soirs d'orient, règne dans la pièce.

SCÈNE I

LE DOMESTIQUE, LA VICELLI :

LA VICELLI, *à la porte du fond, qui vient de s'ouvrir.*

J'attendrai que Monsieur soit revenu.

(La Vicelli est une maigre fille de 45 ans, pauvrement accoutrée d'un costume tailleur râpé et d'une capote aux plumes défrisées. Elle parle avec un fort accent italien, à grand renfort de gestes.)

LE DOMESTIQUE, *dans le vestibule.*

Ti peux entrer, Madame. Moi y a bien connaisse.

LA VICELLI, *entrant.*

Dès que monsieur Sarterre sera là, vous lui direz que mademoiselle Vicelli, de la Scala de Milan, voudrait lui parler.

LE DOMESTIQUE, *paraissant. C'est un jeune Indo-Chinois au chignon noir.*

Ti sais... les noms francess, moi pas comprendre... Moi y a dire : « La dame qui cherche un engagement. » Monsieur y a connaisse tout de suite.

LA VICELLI

Et madame Sarterre ? Elle n'est pas encore rentrée ?

LE DOMESTIQUE

Madame partie avec Monsieur au tam-tam.

LA VICELLI

Comment ?

LE DOMESTIQUE

Dimanche, aujourd'hui. Grand tam-tam. Tam-tam Lamoureux ; ti connâisse pas ?

LA VICELLI

Ah, vous voulez dire que Madame est au concert avec Monsieur ?... J'y étais, je ne l'ai pas aperçue.

LE DOMESTIQUE

Alors, toi y a connâisse. Ça va bon. Chez nous, en Annam, joli tam-tam... Y a pas beaucoup des musiciens ; y a cinq... y a six... Mais ça y a bons musiciens. Y a faire tellement du bruit, que ti bouches tes oreilles ! Musiciens franness, même chose faire, y a pas moyen.

LA VICELLI

C'est bien, mon ami. Vous pouvez vous retirer.

LE DOMESTIQUE

Ti peux t'asseoir. Mais prends garde pas cracher sur la natte. Ça y a défendu, ici.

(Sonnerie. Le domestique disparaît rapidement. On l'entend parler dans le vestibule avec un visiteur. La Vicellis'est assise.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MAHÉ.

VOIX DE MAHÉ, *s'expliquant péniblement.*

Non... non... pas Monsieur... Madame... Je vous demande si madame Sarterre est chez elle.

VOIX DU DOMESTIQUE

Moi y a compris... Moi comprends francness...

MAHÉ, *entrant.*

Il faut que je lui parle. Vous annoncerez monsieur Mahé.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Comment ti dis ça ?

MAHÉ

Monsieur Mahé. L'éditeur de musique.

LE DOMESTIQUE

Ah, toi y a connaisse aussi musique ? (*Désignant la Vicelli.*) Eh bien, fais tam-tam avec la dame, en attendant. (*Il ouvre négligemment le piano, en passant.*) Ça y a permis, chez nous.

(*Il sort à gauche.*)

SCÈNE III

LA VICELLI, MAHÉ.

(Mahé est un grand vieillard, dont on ne peut savoir si la lenteur et la stupidité sont naturelles ou feintes. Peut-être ne sont-elles qu'une habitude professionnelle de lasser et d'abuser ses interlocuteurs ; mais une habitude cultivée pendant cinquante ans d'affaires prudentes, sordides et heureuses.)

LA VICELLI, *se levant et saluant légèrement.*

Monsieur Mahé, je crois que vous ne me reconnaissez pas. Je suis la Vicelli, de la Scala de Milan.

MAHÉ

Ah oui ? Vous étiez au concert ?

LA VICELLI

Comme tous les amis de monsieur Sarterre. Vous n'avez pas entendu sa symphonie ?

MAHÉ

Non. La musique de Sarterre, j'en entends le moins possible... C'est fatigant... Ce n'est plus de mon âge.

LA VICELLI

Sa nouvelle œuvre est admirable.

MAHÉ

Moi, je n'admire pas une œuvre avant de savoir ce qu'elle vaut. J'admire ce que je vends.

LA VICELLI

Vous ne vendez pourtant pas que des œuvres admirables.

MAHÉ

Si, si... Tout ce qu'on vend est admirable. Malheureusement, par le temps qui court, on ne vend plus grand'chose.

LA VICELLI

Vous venez d'éditer des mélodies de monsieur Sarterre.

MAHÉ

J'ai peut-être eu tort.

LA VICELLI

On m'en a dit le plus grand bien

MAHÉ

Qui donc ?

LA VICELLI

Laudi, le chanteur.

MAHÉ

Ça ne prouve rien : il ne les a pas payées. Je voudrais connaître l'opinion d'un acheteur. Malheureusement, des acheteurs, il n'y en a guère.

LA VICELLI

Est-ce possible ? monsieur Sarterre est célèbre, à présent.

MAHÉ

Célèbre... célèbre... Tant qu'un auteur n'est pas mort, on ne peut pas savoir ce qu'il vaut. Regardez César Franck, dont j'ai édité toutes les œuvres... Il avait beau être connu, de son vivant, il ne sortait pas. Heureusement pour moi que sa mort lui a fait un peu de bien.

LA VICELLI

Je chanterai volontiers ces mélodies de monsieur Sarterre.

MAHÉ

Ah ?

LA VICELLI

Si vous m'en donnez un exemplaire, bien entendu.

MAHÉ

Ah, non... non... Je ne peux pas.

LA VICELLI

Tant pis pour vous, monsieur Mahé, je m'y serais intéressée.

MAHÉ

Si ceux qui s'intéressent à la musique ne l'achètent pas, ceux qui ne s'y intéressent pas l'achèteront encore moins. Alors, qui l'achètera ?

(On sonne.)

LA VICELLI, *froissée*.

Je n'achète jamais de musique.

MAHÉ, *hésitant.*

Je pourrais vous faire une diminution...

LA VICELLI

N'en parlons plus.

SCÈNE IV

LES MÊMES, THÉRÈSE SARTERRE.

THÉRÈSE, *entrant par le fond.*

Bonjour Mademoiselle... Tiens, monsieur Mahé.
(*Poignée de mains.*)

LA VICELLI

Vous devez avoir à causer. J'attendrai votre mari dans la salle à manger.

THÉRÈSE

Il va rentrer d'un instant à l'autre. Vous m'excusez? (*Bas, la conduisant vers la porte de droite.*) Il faut que je sache pourquoi ce vieux ladre est ici.

MAHÉ, *à la Vicelli, qui sort.*

Les voulez-vous pour deux francs cinquante?

LA VICELLI, *se retournant.*

Quoi donc, monsieur Mahé?

MAHÉ

Les mélodies.

LA VICELLI, *sortant*.

Non, non, je n'en veux pas.

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* LA VICELLI.

THÉRÈSE

Vous désiriez parler à mon mari, monsieur Mahé ?

MAHÉ

Non, non. Il se met en colère ; il claque les portes ; on ne peut pas lui parler...

THÉRÈSE

Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

MAHÉ

Je vous apporte la justification du tirage de ses mélodies. Il prétend que j'ai vendu plus d'exemplaires que je n'en accuse. Il n'a qu'à lire ce papier.

THÉRÈSE, *prenant le papier*.

Très bien, je le lui remettrai.

MAHÉ

Comme si elles se vendaient, ses mélodies !... Les accompagnements sont trop difficiles. Je le lui ai dit. Il n'a rien voulu simplifier. Alors, il vient des jeunes filles, au magasin... Elles demandent les mélodies. Elles les regardent. Elles disent :

« Non, nous ne pourrons pas jouer ça... » Et elles me les rendent... Elles me les rendent, madame Sarterre!

THÉRÈSE, *dissimulant un sourire.*

C'est navrant !

MAHÉ

Et les paroles ! Où a-t-il été chercher ces paroles ? (*Il prend un recueil de mélodies sur le piano et lit :*) « J'ai respiré sur ton sein l'ambre de Malabar et les jasmins de Kashmir. » Voyez-vous une jeune fille chantant des inconvenances pareilles devant sa mère ?... Ce n'est même pas en vers !

THÉRÈSE

Monsieur Mahé, il ne fallait pas les publier, ces mélodies.

MAHÉ

Je ne l'ai fait que pour vous rendre service. Je le regrette, à présent.

THÉRÈSE

Vous n'aurez rien de semblable à regretter au sujet de sa nouvelle œuvre, car il est en pourparlers avec Chénevière.

MAHÉ, *avec un émoi contenu.*

Quelle nouvelle œuvre ?

THÉRÈSE

La Symphonie Asiatique. Celle que les concerts

Lamoureux viennent de jouer. Vous n'étiez pas là ? Il m'a semblé vous apercevoir, en haut, derrière un pilier.

MAHÉ, *mentant maladroitement.*

Non... J'étais à Saint-Cloud... dans ma petite maison... Figurez-vous que ma bonne a renversé une bouteille d'huile sur un tapis... un tapis auquel je tiens beaucoup. Or, ma femme...

THÉRÈSE, *l'observant.*

J'aurais parié vous avoir vu.

MAHÉ

J'étais à Saint-Cloud.

THÉRÈSE

C'est dommage. Cela vous aurait fait plaisir, d'assister au triomphe de mon mari.

MAHÉ, *vivement.*

Il paraît qu'on a sifflé le second morceau.

THÉRÈSE, *même jeu.*

C'est faux ! Il y a eu des altercations au promenoir, mais on n'a pas sifflé. D'ailleurs, qui a pu vous renseigner ? Le concert vient de finir.

MAHÉ

J'ai rencontré quelqu'un.

THÉRÈSE

Je serais curieuse de savoir qui.

MAHÉ, *évasivement*.

Vous ne connaissez pas.

THÉRÈSE

Au fait, c'est peut-être pour parler à mon mari de sa symphonie, que vous êtes venu ?

MAHÉ, *effrayé*.

Non... non... Je ne veux pas le voir... Il n'est pas là, n'est-ce pas ?.. Il ne va pas entrer tout à coup ?

THÉRÈSE, *riant*.

Rassurez-vous !

MAHÉ, *grommelant*.

Peuh !... Je n'y songe pas, à sa symphonie... Je n'en vendrais pas dix exemplaires !

THÉRÈSE

Chénevière compte sur un gros succès de curiosité.

MAHÉ

Nous verrons.

THÉRÈSE

D'ailleurs, l'affaire n'est pas encore conclue. Mon mari est décidé, cette fois, à se montrer exigeant.

MAHÉ

Il l'a toujours été.

THÉRÈSE

Je sais qu'il ne donnera pas son manuscrit pour moins de trois mille francs.

MAHÉ

Trois mille francs !

THÉRÈSE

Songez donc ! Une œuvre de cette importance !

MAHÉ, consterné, se dirigeant vers la porte du fond.

Allons, au revoir, madame Sarterre.

THÉRÈSE

Vous n'avez rien à faire dire à mon mari ?

MAHÉ

Non, rien. (*A part.*) Trois mille francs... Je ne peux pas. (*A la porte, se retournant.*) Ah ! remettez-lui le papier, pour les mélodies.

THÉRÈSE

Je n'y manquerai pas.

MAHÉ, péniblement.

Dites-lui... que je ne lui en veux plus... et que si... à l'occasion...

THÉRÈSE

A l'occasion ?

MAHÉ, se ravisant.

Non, rien. Il a trop mauvais caractère. (*Il va sortir, mais, la porte ouverte, il change de nou-*

veau de décision. Fébrilement.) Eh bien, dites-lui de ne pas traiter avec Chénevière, pour la symphonie. Qu'il ne signe pas, vous comprenez ? Ne pas signer sans m'avoir vu ! Bonsoir...

(Il sort. Thérèse rit.)

SCÈNE VI

THÉRÈSE, LA VICELLI.

(Thérèse va à la porte de droite et l'ouvre. La Vicelli paraît.)

THÉRÈSE

Excusez-moi. Je flairais que Mahé avait une proposition à faire à mon mari. Je ne m'étais pas trompée. Qu'y a-t-il pour votre service ?

LA VICELLI

Je voulais demander au maître de me recommander à l'agent de Sonzogno. J'auditionne pour lui demain.

THÉRÈSE

A la bonne heure ! Vous êtes si rare, si discrète. On dirait que vous cherchez à vous faire oublier.

LA VICELLI

Je ne veux pas vous importuner de mes tracas.

THÉRÈSE, *avec intérêt.*

Vous en aurez donc toujours ?

LA VICELLI

Je viens de rater un engagement superbe à la Fenice.

THÉRÈSE

Comment cela ?

LA VICELLI

On m'offrait de chanter *Cavaleria* avec le ténor Butti ; je n'ai pas accepté.

THÉRÈSE

Pourquoi donc ?

LA VICELLI

Butti m'a manqué de respect, quand je jouais à la Scala de Milan. Il a voulu m'embrasser.

THÉRÈSE

Il y a longtemps...

LA VICELLI

Il y a quinze ans, madame Sarterre. Mais ce sont des choses que je n'oublie pas.

THÉRÈSE

A Milan, pourquoi ne vous rengage-t-on pas ?

LA VICELLI

Je leur ai fait un procès. Je l'ai gagné. Mes directeurs étaient dans leur tort. J'ai obtenu cinq cents francs de dommages et intérêts.

THÉRÈSE, *doucement*.

Peut-être eût-il mieux valu ne pas faire de procès ?

LA VICELLI

Quand je suis dans mon droit, je le maintiens jusqu'au bout !

THÉRÈSE

Un caractère aussi délicat, aussi intransigeant que le vôtre a dû vous nuire, au théâtre.

LA VICELLI

J'ai pourtant eu de grands succès, dans le temps, à Lisbonne. Seulement, depuis quelques années, la chance me fuit. J'ai fait le compte hier : j'ai manqué trente-neuf engagements en dix ans.

THÉRÈSE

Trente-neuf !

LA VICELLI

Oui, Madame. Avec les triomphes que j'ai remportés, je ne peux pas accepter n'importe quel rôle, ni chanter n'importe où... J'aime mieux mourir de faim que de faire la province.

THÉRÈSE

Enfin, durant ces dix années, combien avez-vous *accepté* d'engagements ?

LA VICELLI

Je n'ai pu en accepter que cinq. Et encore, sur les cinq, il y en a un que je n'ai pas rempli. J'étais malade : je venais d'apprendre que mon directeur avait lâché sa femme et ses enfants d'une façon si misérable que ça m'avait donné un coup ! Je ne pouvais plus chanter. Ma voix ne sort pas pour

les canailles... A présent, je cherche un engagement à Rome. Si je ne réussis pas, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau.

THÉRÈSE

Mademoiselle Vicelli !

LA VICELLI

Que voulez-vous que fasse une chanteuse sans engagement ?

THÉRÈSE

Donnez des leçons de chant.

LA VICELLI

J'en donne, à quarante francs l'heure. Mais personne n'en prend.

THÉRÈSE

Et des leçons d'italien ?

LA VICELLI

Je suis la Vicelli, de la Scala de Milan ! Je ne peux pas donner de leçons d'italien. Je ne peux pas.

THÉRÈSE

Ces costumes, que vous cherchiez à vendre ?

LA VICELLI

On m'en offre cinq cents francs : je les ai payés cinq mille. Je ne peux pas les donner.

THÉRÈSE

Le temps les a peut-être un peu dépréciés.

LA VICELLI

Ils sont neufs, Madame. Ce sont les costumes d'Aïda, de Faust et des Huguenots, que je n'ai jamais chantés. Voilà quinze ans qu'ils sont dans ma malle : ils sont neufs ! Je ne peux pas les donner à moins de trois mille francs.

THÉRÈSE

Mais, il faut vivre, chère Mademoiselle.

LA VICELLI

Non, non. Je me jetterai dans la Seine... (*S'approchant de Thérèse et à voix basse.*) Il y a un service que je vous demanderai de me rendre... C'est de ne pas me laisser enterrer au Père-Lachaise. (*Mystérieusement.*) Je ne veux pas être enterrée au Père-Lachaise... Il y a là une femme pour qui je n'ai pas été bonne, autrefois. C'était une camarade. J'étais jalouse de son talent. Je lui ai fait du tort. Je ne veux pas être près d'elle.

THÉRÈSE

Comme vous me chagrinez ! Restez donc à dîner. Nous trouverons peut-être un moyen...

LA VICELLI, *l'interrompant.*

Merci, je ne peux pas.

THÉRÈSE

Pourquoi ?

LA VICELLI

Je ne mange pas chez mes amis. C'est un principe.

SCÈNE VII

LES MÊMES, VERA ZVIERLOF.

(Vera entre de droite, son chapeau sur la tête. C'est une mince jeune femme de vingt-huit ans, aux manières inquiètes, aux yeux parfois égarés.)

VERA

Oh, pardon ! Je croyais que le maître était rentré.

THÉRÈSE

Pas encore, petite Véra. Mais restez. Vous ne nous dérangez pas.

VERA

Merci, Madame. J'ai des articles à découper pour lui.

(Elle se retire.)

SCÈNE VIII

THÉRÈSE, LA VICELLI.

LA VICELLI

Qui est cette jeune personne ?

THÉRÈSE

Une chanteuse russe.

LA VICELLI

Comment s'appelle-t-elle ?

THÉRÈSE

Vera Zvierlof.

LA VICELLI, *froidement*.

Je ne connais pas.

THÉRÈSE

Elle n'est pas encore très connue... Elle a beaucoup de talent.

LA VICELLI

Elle doit avoir une mauvaise méthode. Les Russes ne savent pas mettre la voix dans le masque. Où a chanté cette personne ?

THÉRÈSE

Dans les concerts. Elle ne s'est pas produite depuis quelque temps. Elle a été malade.

LA VICELLI, *avec supériorité*.

Ces voix slaves ne tiennent jamais. Il n'y a que les voix italiennes.

THÉRÈSE

Sa voix est en parfait état. Elle souffre des nerfs. Elle avait... (*Elle hésite.*) Au fait, pourquoi ne pas vous le dire ? Quand j'ai fait sa connaissance, elle était perdue de morphine et d'alcool... Elle parlait, elle aussi, de se suicider. Mais elle a eu confiance en nous. Elle nous a permis de l'aider. Je l'ai soignée. Je l'ai vue devenir chaque jour plus saine, plus heureuse... Et je vous assure que c'est une vraie joie, — pas une joie orgueilleuse de bienfaitrice, — mais une joie presque maternelle, de rendre une artiste à son art. Si vous le vouliez...

LA VICELLI, *l'interrompant.*

Pardon, Madame, cette personne vit chez vous?

THÉRÈSE

Oui. En attendant qu'elle puisse continuer sa carrière.

LA VICELLI, *avec hauteur.*

La Vicelli n'accepte pas la charité. Quand une artiste ne peut plus vivre de son art, elle doit disparaître. N'insistez pas, je vous en prie...

(*On sonne.*)

THÉRÈSE

Comme vous voudrez... Voici mon mari.

LA VICELLI, *vivement.*

Et ne l'ennuyez pas avec mes petites misères. Pour lui, je suis toujours la Vicelli, de la Scala de Milan.

SCÈNE IX

THÉRÈSE, LA VICELLI, SARTERRE.

(*Sarterre entre au fond, portant une serviette bourrée de partitions.*)

LA VICELLI, *allant à lui, avec une exubérance factice.*

Toutes mes félicitations, mon cher maître. Je suis ravie, transportée!

SARTERRE, *déposant sa serviette, de mauvaise humeur.*

Eh bien, vous n'êtes pas difficile.

LA VICELLI

Comment ? Mais c'est un triomphe ! Depuis mes débuts dans *Cavaleria*, je ne me rappelle pas en avoir vu de pareil.

SARTERRE, *après avoir cligné de l'œil à sa femme.*

Je parlais de l'exécution.

LA VICELLI

Elle m'a semblé parfaite.

THÉRÈSE

Je t'assure que tu exagères, Michel.

SARTERRE

Ah ? Et le bafouillage des cuivres, dans le premier morceau ? Et le mouvement du final ? Et ce cor anglais, dont le fa dièze n'est pas sorti ?

THÉRÈSE

Pourquoi n'est-il pas sorti ?

SARTERRE, *avec une gaieté brusque.*

C'est ce que j'ai demandé au corniste. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Mon fa dièze, ça n'était pas son jour de sortie. »

(*On rit.*)

THÉRÈSE

Michel, mademoiselle Vicelli voudrait un mot de recommandation pour l'agent de Sonzogno.

SARTERRE, *pour échapper à la corvée immédiate.*

Accordé. Je vais l'écrire ce soir.

LA VICELLI

J'auditionne demain devant lui. Un magnifique engagement à l'Opéra de Rome !

SARTERRE

Tant mieux, tant mieux.

THÉRÈSE

Vous habitez toujours rue Copernic, n'est-ce pas ?

LA VICELLI

Non. J'ai déménagé.

SARTERRE, *fuyant à gauche.*

Eh bien, prends son adresse, veux-tu ? (A la Vicelli.) Excusez-moi.

(Il sort.)

SCÈNE X

THÉRÈSE, LA VICELLI.

LA VICELLI, *précipitamment, avec une nuance d'égarement.*

J'ai changé de chambre. La propriétaire est une femme horrible. Elle est couturière et ne paye pas

la patente. Or, elle voulait me faire déclarer qu'elle n'était pas couturière... J'ai refusé. Je suis allée rue Lauriston.

THÉRÈSE, *se disposant à noter l'adresse.*

Rue Lauriston ?

LA VICELLI, *l'arrêtant du geste.*

Je n'y suis plus. Il y avait un enfant de quatre ans qui se promenait continuellement dans le couloir et un chat qui le suivait... Je n'ai pas pu le supporter. Je suis allée rue Galilée. (*Même jeu que plus haut.*) Je n'ai pas pu rester, non plus... Un cordonnier, au rez-de-chaussée... Je ne peux pas !.. Je ne peux pas !... Je suis maintenant 60, rue des Martyrs. (*Thérèse note l'adresse.*) Ce n'est pas une chambre, c'est une cuisine. Mais, cela m'est égal. J'ai fait mon lit sur le fourneau. Je suis très bien... Allons, je vous quitte.

THÉRÈSE

A bientôt. Revenez nous voir.

LA VICELLI

Vous êtes mille fois bonne !

(*Elle sort par le fond. Thérèse l'accompagne et rentre aussitôt. Elle va à la porte de gauche qu'elle entr'ouvre.*)

THÉRÈSE, *à Sarterre, invisible.*

Elle est partie.

SCÈNE XI

SARTERRE, THÉRÈSE.

SARTERRE, *entrant de gauche.*

Cette toquée me porte sur les nerfs.

THÉRÈSE

Michel, fais-lui sa lettre.

SARTERRE, *avec ennui.*

C'est nécessaire?

THÉRÈSE

Tu as promis.

SARTERRE

Bon. Ce soir. Nous verrons.

THÉRÈSE

Ce soir, tu n'y penseras plus.

SARTERRE

C'est probable.

THÉRÈSE

Si tu l'écris tout de suite, il y a une récompense.

SARTERRE

Ah ?

THÉRÈSE

Une nouvelle agréable.

SARTERRE

Soit. (*Il s'assied à la table. Tout en écrivant.*) Je peux dire que c'est une Malibran. L'agent de Son-

zogno verra tout de suite qu'elle ne peut plus faire... Quarante-cinq ans... La voix... (*Il fait de la main un geste indiquant le tremblement de la voix.*) C'est bien fini. (*Lui tendant la lettre.*) Voilà. Mets l'adresse.

THÉRÈSE, *obéissant.*

Merci.

SARTERRE

Maintenant, la récompense.

THÉRÈSE

Mahé sort d'ici.

SARTERRE, *intéressé.*

Tiens ?

THÉRÈSE

Hésitant, grincheux, douceâtre. Peur de toi et envie de ta symphonie. Quand j'ai dit que Chénèvière l'éditerait peut-être, il a blémi. Son dernier mot : « Qu'il ne signe pas sans m'avoir vu. »

SARTERRE

Mais, c'est presque une proposition. Comment t'y es-tu prise ? Il me faut deux mois pour en arriver là... Chaque fois que j'entame la question, il commence à me parler de sa bonne.

THÉRÈSE

J'ai dit que tu voulais trois mille francs !

SARTERRE, *riant.*

Tu es très forte... Tu as encore vu des gens, à la sortie ?

THÉRÈSE

Fanères... Il dinera ce soir avec nous. Il veut te parler de ta symphonie.

SARTERRE, *soupirant*.

Aïe... Il va être profond et bienveillant.

THÉRÈSE

Et comment voudrais-tu qu'il fût ?

SARTERRE

Léger, brutal et sarcastique... Ou bien, se taire.

THÉRÈSE

Tu ne seras pas dur avec lui ?

SARTERRE

Si.

THÉRÈSE

Pourquoi ?

SARTERRE, *gaîment*.

C'est une vieille dame. Il veut le bien comme un pasteur...

THÉRÈSE

Il te plaisait, autrefois. Vous passiez des journées ensemble.

SARTERRE

Je me documentais. J'étudiais les ravages de sa maladie.

THÉRÈSE

Sa maladie ?

SARTERRE

La conscience ! Le choléra de l'homme moderne !

THÉRÈSE, *riant*.

Michel !

SARTERRE, *se prenant la tête entre les mains*.

Je suis abruti. Je devrais être heureux... Je suis abruti. J'ai vu trop de gens... entendu trop de sottises... Et puis, cet accident aux cuivres ! Ça ne devrait pas arriver, avec un orchestre pareil.

THÉRÈSE

Veux-tu parier que le public ne s'en est pas aperçu ?

SARTERRE

Oh, c'est possible. De quoi s'aperçoit-il, le public ? Il y a dix ans, il me sifflait, parce qu'on me traitait de fou dans la presse. Aujourd'hui, il m'acclame. parce qu'on lui dit que j'ai révolutionné la musique. Dans vingt ans, quand on me trouvera vieux jeu, il me trouvera vieux jeu... Il ne sait pas.

THÉRÈSE, *l'observant*.

Pourquoi n'es-tu pas heureux, le soir de ton plus grand triomphe ? (*Sarterre a un geste d'ignorance. Elle continue avec une émotion cachée.*) N'es-tu pas, sans le savoir, mécontent de quelque chose ? Pas de l'exécution. (*Il la regarde interrogativement. Elle n'ose plus parler. La porte de droite s'ouvre. Thérèse ajoute :*) Plus tard, je te dirai.

SCÈNE XII

THÉRÈSE, SARTERRE, VERA.

(*Vera entre de droite, portant un cahier qu'elle offre à Sarterre.*)

SARTERRE

Qu'est-ce que c'est ?

VERA, *timide.*

C'est un cahier, maître... Tout ce qui a paru sur vous, depuis deux jours ; je l'ai découpé.

SARTERRE, *souriant.*

Comment ? La bave coule déjà ?

VERA

Il y a des notes, des avant-premières... Demain, je découperai toute la presse. Ça ne vous déplaît pas ?

SARTERRE, *même jeu.*

Non, petite Vera. Je m'étais promis de ne rien lire, mais puisque vous avez pris cette peine...
(*Il ouvre le cahier.*)

VERA, *lui désignant certains articles.*

Vous verrez comme les jeunes vous aiment !

SARTERRE

Et comme les vieux me détestent.

VERA

Ils ne vous comprennent pas.

SARTERRE, *s'arrêtant à une page.*

Le monde des arts.

VERA

C'est un des plus stupides.

SARTERRE

Tant mieux. Nous allons rire. (*Il lit, d'abord des yeux, puis à voix haute.*) « Monsieur Sarterre voudrait nous faire croire qu'il est un barbare ; mais il a beau violer rageusement les lois de son art, renier et bafouer sa sensibilité d'homme moderne, il n'en est pas moins, qu'il le veuille ou non, un homme moderne, lui aussi, un chrétien, un civilisé, égaré dans une voie sans issue... » (*Souriant.*) Il a de la chance, le monsieur ! Il sait ce que je suis. Il en sait plus long que moi ! Tout de même, « un homme moderne, un chrétien, un civilisé »... Non, je ne crois pas. (*Il va s'étendre sur le divan et allume une cigarette.*) C'est une espèce curieuse, quand on y songe. C'est propre en dedans et bien arrangé, et petit et confortable comme une cage à perruche, avec la mangeoire, la baignoire et le nid artificiel. Ça a un petit esprit qui va et vient comme un petit oiseau vert, bien à l'abri, bien sûr de lui, bien content de lui ! Et ça se trouve beau. Et ça chante : « Je suis le plus malin, le plus tranquille, le plus vertueux, le plus pitoyable... » (*Un temps.*) Ah, je connais des nuits

de jungle, sous la Croix du Sud, quand les fauves commencent à donner de la voix, où cet homme-là pleurerait de belles larmes sur sa pitié, son intelligence et sa vertu ! (*Se levant.*) Heureusement que les sauvages et les fous nous consolent de cette race !

THÉRÈSE, *riant.*

Nous savons que tu préfères la conversation du boy à celle d'un membre de l'Institut. De Neveux, par exemple.

SARTERRE, *même jeu.*

Il y a dans cette tête cuivrée des visions de grands soleils jaunes et de rizières inondées qui n'ont jamais hanté la cervelle d'un musicien officiel.

VERA

Je l'ai entendu faire votre éloge à la sortie, Neveux. Il disait dans un groupe : « Sarterre est le libérateur de la musique française. »

SARTERRE

Il en est, lui, le garde-chiourme. Mais, un garde-chiourme beaucoup trop peureux pour mal parler des forçats évadés.

THÉRÈSE

Vera, vous qui étiez au promenoir, savez-vous exactement ce qui s'est passé, après le second morceau ? Mahé prétend qu'on a sifflé.

VERA, *vivement.*

Ce n'est pas vrai... Il y avait des gens avec des

sifflets. Des ratés, de vieux bohèmes, toute une cabale. Dès le début du concert, ils se sont mis à mal parler du maître. Ils me rendaient si nerveuse que j'ai changé de place.

THÉRÈSE

Que disaient-ils ?

VERA

Oh, des inepties, naturellement... Qu'il ne sait pas écrire... qu'il a payé le comité des concerts, pour être joué.

THÉRÈSE, *indignée.*

Tu entends, Michel ?

(Sarterre hoche la tête vaguement. Il rêve, étendu sur le divan.)

VERA

Ils essayaient de faire rire le public autour d'eux. Ils appelaient la Symphonie, *la bamboula*. Votre mari, *le nègre*. Ils se montraient leurs sifflets. L'un avait sorti son trousseau de clefs et il blaguait, pour la galerie : « Celle-ci me sert pour Wagner... Mais, le son est trop rond. Celle-là me servait pour Brahms. Pour Sarterre, ce sera la grande. Il y a un pois sec dedans. Elle fait sirène. »

(Sarterre rit.)

THÉRÈSE

C'est ignoble.

VERA

Quand ils ont voulu manifester, après le second morceau, un monsieur qui était près de moi les a pris à partie. Il leur a dit : « Je vous connais, faux artistes que vous êtes ! Toute grandeur nouvelle vous offense, parce que vous la comprenez, sans être capables d'y atteindre. Votre haine, c'est celle des impuissants pour les puissants, des attardés pour les précurseurs. Il n'y en a pas de plus basse. »

THÉRÈSE

Bravo !

VERA

C'est ce que j'ai crié, moi aussi.

THÉRÈSE

Et alors, ils se sont tus ?

VERA

Ils se sont tus.

THÉRÈSE

Qui était ce monsieur ?

VERA

Je ne sais pas.

THÉRÈSE

Jeune ? Vieux ?

SARTERRE, *se levant*.

Voyons, Thérèse, comment ces sottises peuvent-elles t'intéresser ? Elles m'ennuient... Vera, voulez-vous me rendre un service ?

VERA

Avec plaisir.

SARTERRE, *allant au piano.*

On me rejoue dimanche et je rétablis dix mesures coupées dans le final, avant la lettre F. Il faudrait me copier le béquet. Venez voir.

THÉRÈSE, *prenant la lettre de la Vicelli.*

Je vous laisse. Je vais faire partir cette lettre.
(*Elle sort à droite.*)

SCÈNE XIII

SARTERRE, VERA.

(*Sarterre installe sa partition sur le pupitre et plaque un enchaînement d'accords noté sur une feuille volante. Vera suit avec attention.*)

SARTERRE

Vous voyez ? Cela vient ici. Juste avant la rentrée du thème.

VERA

J'ai compris.

(*Elle prend la partition et se dispose à sortir à gauche. La voix de Sarterre l'arrête.*)

SARTERRE, *toujours au piano, rêvant.*

Tout à l'heure, ma femme me demandait pourquoi je n'étais pas heureux, le soir de mon plus grand triomphe. Je crois que je le sais. Il m'est

désagréable de penser qu'on parle de ma symphonie. Tous ces gens intelligents qui me jugent, qui me défendent, qui m'attaquent... Ça me gêne... Je me sens comme une bête en cage. Une bête que la foule regarde.

VERA, *déposant la partition sur la table.*

Oui, être exposé aux regards... Ce doit être un supplice pire que celui de la cage.

SARTERRE, *s'asseyant.*

Petite Vera, je voudrais n'être pas revenu en Europe.

VERA

Ne dites pas cela. L'Europe avait besoin de vous... de votre ivresse.

SARTERRE

Moi, je n'ai pas besoin de la raison dont ce triste monde ressue. Ici, j'ai toujours peur que le Vieux ne me laisse en plan.

VERA, *s'asseyant.*

Le Vieux ?

SARTERRE

Le bonhomme, enfin. Celui qui fait ma musique. Ce n'est pas moi qui fais ma musique. Je l'écris. Mais il y a quelqu'un qui dicte... Là-bas, en Asie, je voyageais, je flânaï, je tirais la grosse bête : je ne travaillais presque pas. (*Il désigne la partition.*) Tout cela s'est fait sans moi.

VERA

Vous ne parlez jamais de la vie que vous meniez là-bas.

SARTERRE, *la regardant.*

Un jour... je vous raconterai.

VERA

Pendant qu'on vous jouait, je ne pouvais m'empêcher de voir une forêt très épaisse, avec des lianes aussi grosses, aussi lisses que des corps humains. Il y avait tout un monde de feuilles mortes, de fleurs pourries et je vous voyais errer au milieu de ce charnier, brûlé par une grande soif.

SARTERRE, *souriant.*

Moi, pendant qu'on me jouait, je revoyais un caillou jaune derrière lequel j'ai passé bien des heures, à l'affût des panthères, sous un soleil à fendre la peau... Ah, quand ça commençait à miauler tout doucement, de l'autre côté du ravin... (*Il se tait. Brusquement, la regardant.*) Vera, n'y a-t-il pas des moments où vous regrettez, vous aussi, un paradis perdu ?

VERA, *bas.*

Je n'ai pas de paradis à regretter. C'est de l'enfer que votre femme m'a retirée.

SARTERRE

Il y a des enfers qu'on peut regretter.

VERA

Le mien n'était pas de ceux-là. Cet été, j'habitais encore une mansarde... Et pas une mansarde de comédie, vous savez, une vraie mansarde où l'on étouffe, même la nuit. Je descendais dans un peignoir déchiré, taché. Je me traînais sur le trottoir, en cheveux, ma clé à la main, comme les prostituées. A la fin, je ne pouvais plus acheter de morphine. J'allais boire d'affreuses liqueurs d'ouvriers, dans un café couleur de vin. Moi qui m'étais imaginée qu'à cause de ma beauté, tous les fruits de la vie me seraient présentés sur un plateau d'or !

SARTERRE

Qu'appellez-vous les fruits de la vie ? Le pain quotidien ? les robes sans tache ? ou la morphine et l'alcool ?

VERA

Quelle drôle de question !

SARTERRE

Certains jours, au milieu de ce bien-être, vous ne regrettez pas la mansarde et le café couleur de vin ?

VERA

J'y ai fait de beaux rêves... mais des rêves malsains. J'étais malade. Je le comprends, à présent.

SARTERRE, *la fixant*.

Vous deviez être belle, les cheveux défaits, ivre et déchirée.

VERA

J'étais méchante.

SARTERRE

En quoi cela consiste-t-il : être méchant ?

VERA

Se venger de sa souffrance en voulant celle des autres. Si, à cette époque, un être plus faible que moi était tombé dans mes griffes, je l'aurais cruellement torturé.

SARTERRE

Et maintenant ?

· VERA

Cette seule pensée me fait horreur. Pas à vous ?

SARTERRE

Je ne sais pas... Je n'y ai pas réfléchi.

VERA

Je me dis parfois que vous devez me trouver bien sotte !

SARTERRE

Pourquoi ?

VERA

Plus je parle avec vous, moins je vous comprends.

SARTERRE, *lui touchant les cheveux.*

Il suffit de comprendre ma musique... et d'être belle. (*Il se lève et consulte sa montre.*) Six heures et quart... J'ai le temps de faire un tour, avant le dîner.

VERA, *prenant la partition.*

Je vais travailler.

(*Elle sort à gauche. Sarterre prend sa canne et son chapeau.*)

SCÈNE XIV

SARTERRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *entrant de droite.*

Tu allais sortir ?

SARTERRE

Oui.

THÉRÈSE

Où vas-tu ?

SARTERRE, *évasif.*

Nulle part.

THÉRÈSE

Reste donc. Fanères va arriver. Nous ne serons pas seuls ensemble avant ce soir.

SARTERRE, *feignant, par plaisanterie,
un ennui qui est peut-être réel.*

Bon, soyons seuls ensemble.

THÉRÈSE

Si tu restes par devoir, j'aime mieux que tu t'en ailles.

SARTERRE, *même jeu.*

Je reste par devoir. (*Un temps.*) Faut-il m'en aller ?

THÉRÈSE

Non ! (*Ils rient et s'embrassent.*) Tu ne m'as pas embrassée, tantôt, au foyer.

SARTERRE

Exprès. Je t'aurais mordue.

THÉRÈSE

Pourquoi ?

SARTERRE

Quand on me joue, j'ai envie de mordre.

THÉRÈSE

Et moi, de pleurer.

SARTERRE

Ça te remue encore ?

THÉRÈSE

Ça me remuera toujours... Michel, je ne puis m'empêcher de penser à cette Vicelli. Comment lui venir en aide ? J'ai une telle pitié d'elle !

SARTERRE

Moi, il n'y a qu'une catégorie de fous sur laquelle je puisse m'apitoyer : ceux que l'excès de leur tempérament ou de leurs passions a détraqués.

THÉRÈSE

Tu penses à Vera ?

SARTERRE

Pas spécialement... Quant à l'autre catégorie, les maniaques par médiocrité...

(*Il fait une grimace.*)

THÉRÈSE

Pauvre Vicelli ! C'est l'insuccès qui l'a détraquée !

SARTERRE

Oui, mais les causes de cet insuccès ?

THÉRÈSE

Trop d'orgueil ; l'honnêteté ; la délicatesse de sentiments.

SARTERRE

En d'autres mots : la médiocrité de sa nature.

THÉRÈSE, *vivement*.

Une femme n'est pas médiocre parce qu'elle est pure et maladivement délicate !

SARTERRE

Une femme comme toi, non. Une artiste, je ne sais... Pureté, délicatesse... Ce sont de petites vertus. Il faut qu'une artiste en ait de grandes... ou peut-être des vices.

THÉRÈSE

Pourquoi faudrait-il qu'une artiste eût des vices ?

SARTERRE, *après un silence*.

Pense à la façon dont Vera chantait hier soir. Et pense à la vie qu'elle a menée, ces dernières années.

THÉRÈSE

Son talent a résisté aux excès, à la misère, c'est vrai.

SARTERRE

Non seulement résisté. Il a grandi.

THÉRÈSE

Il ne s'est pourtant pas nourri de ces passions mauvaises ? Tu ne le prétends pas ?

SARTERRE

Je ne prétends rien. Je ne sais encore ni de quoi ça vit, ni de quoi ça meurt, le talent.

(*Un silence.*)

THÉRÈSE

Tu vas recommencer à travailler ?

SARTERRE

Dès demain.

THÉRÈSE

A quoi ?

SARTERRE, *souriant.*

C'est mon secret.

THÉRÈSE

Dis-le-moi.

SARTERRE, *même jeu.*

Non, non.

THÉRÈSE

Je le saurai tout de même bientôt. Je t'entends jouer, de ma chambre.

SARTERRE, *rembruni.*

C'est vrai.

THÉRÈSE

C'est une grande chose ?

SARTERRE

Oui.

THÉRÈSE

Encore une symphonie ?

SARTERRE

Non... Un poème symphonique... avec des voix.

THÉRÈSE

Ah ?

SARTERRE, *après une hésitation.*

Je t'ai raconté cette traversée de la mer Rouge, à mon retour des Indes, pendant cet ouragan de sable qui soufflait sur la côte africaine ?

THÉRÈSE

Oui, je me rappelle.

SARTERRE

Ces nuits... ces nuits suffocantes où tout le paquebot geignait dans le vent de Nubie chargé de sable... Cette guitare qu'un Américain maniaque agaçait sans trêve au-dessus de moi... Ce *rag-time*, le même, toujours, pendant des heures... Cette musique noire distillant la fièvre... c'est tout cela que j'ai envie d'exprimer.

THÉRÈSE, *timidement*.

Mais... tu l'as déjà fait.

SARTERRE

Pas encore avec assez de passion. Pas encore avec assez de folie. Je crois que dans cette fournaise flottante... j'ai réellement été fou. (*Thérèse se tait. Il la regarde.*) Pourquoi ne dis-tu rien ? Mon idée te déplait ?

THÉRÈSE

J'espérais que tu aurais envie d'écrire... quelque chose de tout à fait différent.

SARTERRE, *la regardant*.

Deviendrais-tu, par hasard, jalouse de mon travail ?

THÉRÈSE

Moi ? Quelle idée !

SARTERRE, *désignant le piano et souriant*.

Habituellement, tu vis en bonne intelligence avec cette femme-là. C'est une vieille maîtresse de tout repos. Et nous sommes, après tout, un assez heureux ménage à trois... Ah, tu es cependant comme les autres femmes ! Tu me préférerais sans talent, sans démon créateur. Tout bêtement, un mari... un animal à toi toute seule.

THÉRÈSE

Non... Non... Je n'ai pas cet instinct de possession, d'accaparement. D'ailleurs, ce que j'aime en

toi ne peut être possédé. (*Elle lui prend tendrement la tête entre ses mains.*) Crois-tu donc que je t'aime seulement pour ton masque impressionnant ? Il ne m'impressionne plus, ton masque !

SARTERRE

Merci !

THÉRÈSE

Je t'aime pour ce qu'il cache.

SARTERRE

Il cache un peu de graisse, de nerfs et d'os : cela n'est pas beau.

THÉRÈSE

Non. Il y a autre chose.

SARTERRE, *riant*.

Mon âme immortelle, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE

Ton âme humaine.

SARTERRE, *baissant plaisamment le ton*.

Eh bien, je vais te confier un grand secret : cette âme-là, je ne l'ai plus. J'ai profité d'un moment où personne ne me voyait, pour m'en débarrasser. Cela s'est passé là-bas, dans la forêt du Laos. Elle est au fond d'une fosse à tigres, sous dix mètres de branchages, de pieux et de ronces. Elle ne remontera plus.

THÉRÈSE, *riant*.

Tu n'as pas perdu ton âme !

SARTERRE, *avec une passion contenue.*

Pitié, remords, tout le paquet est au fond du trou. Je n'ai gardé que mon âme d'artiste !... Il ne faut pas le dire, mais c'est pour cela que je peux inventer, parler un langage tout neuf ! Pour créer, vois-tu, il faut être innocent comme une panthère !

THÉRÈSE, *souriant.*

Si tu avais perdu ton âme, nous ne pourrions plus être heureux ensemble.

SARTERRE, *sérieux.*

Prends garde : autre chose pourrait entamer notre bonheur.

THÉRÈSE

Quoi donc ?

SARTERRE

Ton penchant vers l'irréel... Cet instinct qui te pousse à n'attacher de valeur qu'à ce qui surmonte ou méconnaît la matière... la vie. J'ai parfois l'impression que tu te meus dans un autre monde.

THÉRÈSE

Un autre monde ?

SARTERRE

Le petit monde souterrain de l'âme... Sourdement, obscurément, tu cherches je ne sais quel au-delà. Prends garde, car à ce jeu-là, on s'affaiblit, on s'égare. Je n'aime pas qu'une part de toi-même me soit étrangère, m'échappe. Ma force, à moi, tient à la terre... et je ne veux pas perdre pied. Quelque-

fois, quand je te regarde, je sens devant moi comme une fenêtre ouverte sur le vide. Je sais que je ne m'y pencherai jamais... Mais je ne veux même pas que tu m'en souffles la tentation.

(On sonne. Thérèse se lève.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, FANÈRES.

(Le domestique introduit Fanères. C'est un vieillard au regard doux et serein, aux manières tranquilles, un peu détachées, de qui suit un rêve étranger aux agitations de la vie moderne. Les cheveux blancs, légers, une mise négligée.)

FANÈRES

Bonsoir.

THÉRÈSE

Bonsoir, cher ami.

SARTERRE

Bonsoir, Fanères.

THÉRÈSE

Comme il y a longtemps que vous n'êtes venu !
Il ne faut pas nous négliger ainsi.

FANÈRES

La gloire me fait un peu peur. Depuis que je la
sais installée ici... j'hésite à monter l'escalier.

THÉRÈSE

Si vous n'avez pas de meilleure excuse...

FANÈRES

J'ai mes leçons d'harmonie. Plus de quinze élèves en ce moment. C'est très absorbant.

SARTERRE, *pensant à autre chose.*

Je vous plains, mon pauvre ami. Quel métier !

FANÈRES

Mais, je l'aime. Je réunis mes élèves chez moi, le soir et nous faisons de la musique... Ce sont de bons instants. Hier, nous avons joué du César Franck, jusqu'au matin. Quelle beauté, quelle pureté là-dedans !

SARTERRE, *riant.*

Voilà un éloge tout gonflé d'arrière-pensées !

FANÈRES, *interloqué.*

Mais...

SARTERRE

Je sais que vous avez à me parler. Faites-le donc bravement, sans détours.

FANÈRES

C'est vrai. J'avais des choses graves, dures, à vous dire... Je ne sais plus trop comment m'y prendre.

SARTERRE

Foncez ! Je suis d'attaque. De quoi s'agit-il ? Mes successions de secondes ? Mes appoggiatures pas résolues ? Ça grince ? (*Le doigt à son oreille.*) Ça fait mal, là-dedans ?

FANÈRES

Votre technique n'est pas en cause.

SARTERRE

Alors ?

FANÈRES, *troublé.*

C'est l'esprit, c'est l'inspiration même de l'œuvre qui m'a bouleversé. Il faut vous sauver de vous-même, mon ami.

SARTERRE, *avec une gaieté forcée.*

Diable ! Est-ce que je suis en perdition ?

FANÈRES

Peut-être. Votre symphonie, ce n'est que de la fièvre, du désir et de l'ivresse. Il faut qu'un artiste exprime autre chose.

SARTERRE

Quoi donc ? Vous le savez ?

FANÈRES

Les sentiments humains, tout simplement. Sa pitié, sa douleur, son amour inquiet d'un infini quelconque. Toute grande œuvre est pétrie de ce pain-là.

SARTERRE, *plus doucement.*

Et si je n'ai plus de sentiments humains ? Si j'ai fait la place nette ? Si la joie passe à travers moi, comme le soleil à travers un arbuste ?

FANÈRES

Il est plus difficile que vous ne pensez de supprimer ainsi le meilleur de soi-même.

SARTERRE

Le meilleur ? Ah, non ! Cette fatalité de souffrance et d'inquiétude que vous chérissez... elle étouffe les artistes de notre temps ! Ma plus belle victoire est de l'avoir rejetée.

FANÈRES

Si vraiment vous l'aviez rejetée, je vous plaindrais, mon ami. Car alors, votre œuvre serait incapable de faire pleurer les hommes.

SARTERRE

Oh, je les méprise trop pour chercher à les émouvoir. J'aimerais mieux être une bête au fond des bois que de leur ressembler. Voyons, Fanères, est-il possible que vous ne compreniez pas l'allègement merveilleux que j'éprouve ? Je suis libre, entendez-vous ?... Échappé de prison ! Libre des hommes ! Libre comme un requin dans le Pacifique !

FANÈRES

Le cœur des hommes n'est pas une prison.

SARTERRE, *âprement.*

Pour moi, c'en est une. D'ailleurs, je ne mets pas en musique les battements de vos cœurs dégénérés ! Je chante une vie qui n'est pas la vôtre. Une vie plus vaste ! Celle de la nature.

FANÈRES, *avec émotion.*

La nature entière est moins vaste et moins profonde que la souffrance de l'être le plus misérable.

SARTERRE, *avec une exaltation sourdement
mêlée d'angoisse.*

Vous ne savez même pas ce que c'est que la nature, dans votre Europe retournée comme un champ de pommes de terre et où les bâtisses poussent comme l'herbe à cochons !.. Moi, je tire ma musique des îles sauvages, de la terre crue, du soleil qui m'a brûlé ! Je n'écris pas pour le plaisir des familles. Je n'écris pour personne. Et quand je vois, comme aujourd'hui, la foule m'applaudir, j'ai peur. Je me dis : « Le jour où ils applaudiront les nuages et les rivières, c'est que les nuages et les rivières se seront laissé attraper. » Eh bien, moi, je ne veux pas me laisser attraper ! Tant pis pour ceux que je scandalise. Tant pis pour ce que mon art détruit ! Je suis une force aussi aveugle, aussi méchante, aussi involontaire que les nuages et l'eau. Je ne suis pas une belle âme moderne... Je suis ce que je suis.

THÉRÈSE, *instinctivement.*

Tu me fais mal !... Tu me fais mal !

SARTERRE, *cassant.*

Oh, je t'en prie ! Ne t'en mêle pas.

THÉRÈSE

Tu ne peux pas m'empêcher d'avoir peur.

SARTERRE

Comment ? Toi aussi ?

THÉRÈSE

Oui, moi aussi, j'ai senti confusément que tu faisais fausse route, que tu étais en danger. Dix fois, j'ai voulu te le crier. Je ne trouvais pas les mots, je n'osais pas. Mais, puisqu'il a eu le courage de parler, je peux bien te dire, à mon tour, qu'il a raison, qu'il voit juste. Il faut que ton art se transforme et devienne plus humain.

SARTERRE, *avec colère.*

Alors, vous avez comploté tous les deux ? Vous avez parlé de moi ensemble ? de mon travail ? Mais qu'est-ce que vous avez donc, à vouloir m'inquiéter ! C'est pourtant bien, ce que j'écris, c'est pourtant beau !

THÉRÈSE

Ne sois pas irrité.

SARTERRE

Tu me juges ? Tu me mesures, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE

Je me tourmente parce que je t'aime. Je voudrais...

SARTERRE

Assez ! Laissez-moi seul ! Tout seul ! (*Thérèse sort à droite avec égarement. Fanères la suit. Mais Sarterre le rappelle.*) Fanères !

SCÈNE XVIII

SARTERRE, FANÈRES, puis VERA.

FANÈRES, *allant à lui, avec douceur.*

Vous me rendez responsable des sentiments que votre femme vient d'exprimer, n'est-ce pas ?

SARTERRE, *qui s'est maîtrisé.*

Oui. Oh, vous me l'avez changée.

FANÈRES

Je ne sais pas.

SARTERRE

J'en suis sûr. Il y a, pour un artiste, un obstacle infime et insurmontable : la sensation de la résistance. L'opposition des ennemis stimule ; celle des proches paralyse. En ce moment, tenez, je serais incapable de trouver une idée. Il faut qu'elle redevenue le témoin aveugle qu'elle était. Il faut qu'à tous mes rêves j'entende répondre : « oui. » Fanères, j'ai à vous demander de ne plus la revoir, pendant quelques mois.

FANÈRES, *avec un geste d'acceptation attristée.*

Croyez-vous pouvoir arrêter l'ascension d'une âme qui veut grandir, qui a besoin de respirer un autre air ?

SARTERRE

Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de mon œuvre, qui est menacée.

FANÈRES

Avez-vous le droit d'écraser au profit de votre œuvre les aspirations personnelles d'un être humain ?

SARTERRE

J'écraserais bien plus que des chimères, pour la défendre.

FANÈRES

Au moins, que Thérèse l'ignore.

SARTERRE

Elle le sait... Thérèse est un cœur fort et non une sotte bourgeoise... Elle a, d'avance, accepté l'espèce de malédiction qui pèse sur son amour. Elle m'aime comme je suis.

FANÈRES, *tremblant d'émotion.*

Ne dites pas cela !

SARTERRE

Comment ?

FANÈRES, *même jeu.*

Ne dites pas qu'elle vous aime comme vous êtes, car elle ne sait pas ce que vous êtes.

SARTERRE

Expliquez-vous.

FANÈRES

Si vous me voyez inquiet, tourmenté dans mon affection pour votre femme, c'est que je me demande ce qu'il adviendra d'elle, le jour où elle apprendra ce que je sais de vous.

SARTERRE, *s'arrêtant devant lui.*

Vous me connaissez ?

FANÈRES

Depuis longtemps.

SARTERRE

Prouvez-le-moi.

FANÈRES

Ce voyage que vous avez fait au Laos, dans la vallée du Youmadong, vous ne l'avez pas fait seul...

SARTERRE

Après ?

FANÈRES

J'ai eu comme élève celui qui fut votre compagnon de route.

SARTERRE

De Bronte ?

FANÈRES

Il m'a parlé de vous avec une espèce de terreur.

SARTERRE

De Bronte est un idéaliste dans votre genre. Il n'a jamais soupçonné qui j'étais. Il n'a jamais compris la force qui me poussait.

FANÈRES

Osez-vous la justifier ?

SARTERRE

Et vous, osez-vous la condamner ?

FANÈRES

Je crois que ma vie m'en a donné le droit.

SARTERRE

Non pas... Vous êtes un homme irréprochable, mais il y a, dans la nature humaine, des secrets que vous n'avez pas encore pénétrés... Pour condamner, il faut comprendre... et vous ne pouvez pas m'avoir compris, car je ne me comprends pas moi-même.

FANÈRES

Pourtant...

SARTERRE, *désignant la porte de droite qui s'ouvre.*

Plus un mot !

VERA, *entrant.*

On peut se mettre à table.

RIDEAU

ACTE II

Une chambre garnie, dans un quartier excentrique, à Paris. Tapis et rideaux fanés. Un divan et des fauteuils. Un piano droit. Porte ouvrant à gauche sur une autre chambre et à droite, sur un corridor. La fenêtre est ouverte, mais les persiennes sont closes. Un rude soleil de juillet filtre dans la chambre.

SCÈNE I

SARTERRE, VERA.

(Au lever du rideau, Vera est étendue sur le divan et chantonne une chanson tzigane. Sarterre est assis près d'elle et l'observe.)

SARTERRE

Qu'est-ce que tu chantes ? (*Vera se tait.*) Continue... je vais le noter. (*Elle chantonne de nouveau. Il va au piano et griffonne sur une feuille de papier à musique. Elle se tait.*) Qu'est-ce que c'est ? Persan ? Arménien ? Tzigane ?

VERA, *avec lassitude.*

Je ne sais plus. (*Elle se lève et va à la fenêtre.*)
Quelle chaleur !

SARTERRE

Tu peux fermer. Il fait plus chaud dehors.

VERA, *fermant la fenêtre.*

Tu tiens à cette chambre ?

SARTERRE

Oui, à cause du quartier.

VERA

Quand je viens chez toi, j'ai peur de toucher les murs. Il me semble que j'attraperais la lèpre.

SARTERRE

J'aime cette décrépitude... ces garnis crasseux... mes fortifs teigneuses... et le bal de barrière.

VERA

Comment se fait-il qu'on ne l'entende pas encore ?

SARTERRE

Il ne commence qu'à cinq heures.

VERA

Hier, en sortant d'ici, je me suis perdue.

SARTERRE, *souriant.*

Je le crois sans peine. Tu te perds entre la Concorde et les Boulevards.

VERA

Je voulais regagner le centre à pied. Je me suis trouvée dans un quartier de collines.

SARTERRE, *même jeu.*

De collines ?

VERA

Des espèces de buttes, couvertes de décombres, de platras, comme après un tremblement de terre. Tout en haut, il y avait des masures en ruines et des prostituées devant chaque porte.. Des vieilles, assises en peignoir sur leurs marches et fumant au soleil couchant. Le vent du soir agitait leurs tignasses. Il faisait jaune. C'était si étrange que je me suis demandé si je ne rêvais pas.

SARTERRE

Le quartier existe. Je le connais.

VERA

Je n'ai jamais rien vu d'aussi effrayant. (*Elle s'assied sur le divan.*) Tu attends quelqu'un ?

SARTERRE

Oui.

VERA

Quel âge ?

SARTERRE

Dix-huit. La mère m'a montré une photo.

VERA

Il y a une mère ?

SARTERRE

Oui.

VERA

Une vraie mère ?

SARTERRE

Je crois.

VERA

Méfie-toi.

*(Elle se renverse en arrière, s'étire, énervée.
Sarterre quitte le piano, va à elle et lui
prend les poignets.)*

SARTERRE

Enlève ton peignoir, si tu as trop chaud.

VERA

Non. Laisse-moi.

SARTERRE

Qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ?

VERA

Je suis triste. Je partirai, dès que cette fille
sera là.

SARTERRE

Jalouse ?

VERA

J'en ai assez, de cette promiscuité.

SARTERRE

Pourquoi ? C'est immoral ? Contraire aux con-
venances ?

VERA

Tu es gai, toi. Tu es toujours gai !

SARTERRE

Le Vieux est gentil, en ce moment.

VERA

Le mal que tu as fait, tu n'y penses jamais, n'est-ce pas ?

SARTERRE

Ai-je fait du mal à quelqu'un ?

VERA

A tous ceux qui t'approchent... Cette fillette italienne que la Fallsberg t'a amenée un soir et qui pleurait, qui ne voulait pas... tu l'as oubliée en deux heures. Moi, j'y pense encore, la nuit, quand je m'éveille... Tu es comme un enfant, ou comme un animal.

SARTERRE

La comparaison ne m'offense pas.

VERA

Tu as complètement perdu la notion des différences. Tu m'as prise comme tu prends chaque fille qu'on t'amène. Pour toi, les femmes ne sont plus des personnes vivantes, mais des objets de chair, aussi semblables que des quartiers de viande à l'étal d'un boucher. Si l'une te résiste, tu ne la brutalises pas, tu ne la regrettes pas ; tu en prends une autre, parce que c'est, pour toi, la même chose,

une chose à cheveux blonds ou noirs. Tu ne distingues pas plus les corps que les âmes. Dans ton souvenir, les femmes sont comme un troupeau de bétail ou comme une tribu de nègres. Elles n'ont pas de noms. Elles ne sont même plus les Fanny, les Carmen, les Marcelle des maisons publiques. Ce sont à peine des corps distincts. La femelle, pour toi, c'est un gouffre uniforme, un élément dans lequel tu te plonges, sans plus identifier ces vagues de peau que le nageur n'identifie les lames qu'il affronte. Tu ne m'as pas aimée une heure. Je n'ai été, pour toi, qu'un des mille fantômes de la chose que tu cherches. Dès la première nuit, tu m'as atteinte et souillée au delà de ma chair. Un désir plus profond que le désir demeurait en toi, inapaisé... Tu me faisais boire... boire... J'ai roulé sur le plancher de cette auberge de campagne où tu m'avais conduite. Et au jour, quand, le visage blême et les jambes tremblantes, je me suis approchée de la fenêtre derrière laquelle m'attendait cette merveilleuse matinée de printemps, toute dorée de soleil et de chants d'oiseaux, tu me regardais sans pitié, sans tendresse, sans méchanceté non plus, comme regardent les morts. Ah ils seront doux, ils seront nobles, nos souvenirs d'amour !

SARTERRE

Tu n'es pas faite pour les amours nobles.

VERA, *irritée.*

Je suis peut-être faite pour la vie que je mène, depuis que tu m'as obligée à quitter ta femme ?

SARTERRE

Peut-être.

VERA

C'est charmant, la pension de la rue Berthollet, avec son odeur d'égout.

SARTERRE

Tu trouves que tout sent mauvais. Moi, je n'y ai rien flairé d'extraordinaire, dans cette pension.

VERA

Je crois bien. Tu n'y es jamais. Tu m'y oublies pendant des semaines. Qu'est-ce que ça peut te faire, que j'y suffoque de puanteur et d'ennui ?

SARTERRE

Change de pension. Je te l'ai déjà proposé.

VERA, *avec dégoût.*

Faire les malles... M'habituer à des têtes nouvelles... Des gens qui me regarderont comme un animal tombé d'une planète, merci !

SARTERRE

Alors, de quoi te plains-tu ?

VERA

Je ne me plaindrais pas, si tu étais autre avec moi.

SARTERRE

Autre ?

VERA

Moins glacialement curieux. Je te connais. Tu me

montres l'opium que tu as rapporté d'Asie, pour observer comment je finirai par céder à la drogue. Tu veux savoir comment je supporterai les humiliations. Tu me mêles à des orgies pour me voir ivre, à moitié déshabillée, confondue avec des corps à vingt francs. Ça te fait du bien. Ça t'apaise. Et quand tu t'imagines que ma raison m'abandonne, tu es presque heureux. Voilà ce qu'il te faut : assister à ma destruction. Les jours où mon mal me domine, où la peur et l'angoisse me poursuivent, tu me regardes, tu attends. On dirait que tu te nourris de ma maladie.

SARTERRE

Peut-être... De même que la chair réclame certaines caresses déraisonnables, de même, l'esprit a besoin de pensées et de visions cruelles, sans logique. Tu es la luxure de mon esprit.

VERA

Assassin !

SARTERRE

Beaucoup de créateurs sont des assassins. On ne peut pas créer sans détruire. C'est avec la mort qu'on fait de la vie.

VERA

Comment peux-tu créer encore ? Je ne le comprends pas, car tu es mort aux choses humaines.

SARTERRE

C'est vrai.

VERA

Ne sois pas fier d'être au-dessus des passions, perdu seul dans ton rêve de débauche. Qui sait si l'amour que je pouvais te donner n'eût pas été plus profitable à ton œuvre elle-même que toute cette glace où nous sommes pris ?

SARTERRE, *ricanant*.

L'amour que tu pouvais me donner ?

VERA

Oui ! J'avais besoin d'un cœur.

SARTERRE

Pour le torturer ?

VERA

Pour le chérir.

SARTERRE

Je n'ai pas de cœur.

VERA

C'est pour cela que je te hais.

SARTERRE

Tu ne me hais pas. Tu voudrais me haïr, pour te prouver ta force. Tu n'as plus aucune force.

VERA, *fermant les yeux*.

Je m'en irai, Michel.

SARTERRE

Où ?

VERA

Au loin. Je sens parfois, avec une certitude absolue, qu'il y a, dans un endroit déterminé, une chose mystérieuse qu'il faut que je voie. Il faut que j'aille vers elle... Si je l'atteignais, ce serait fini de souffrir... Et je ne peux pas. Je ne sais pas où elle est... Je ne l'atteindrai jamais.

SARTERRE

C'est mon avis.

VERA

Mais je saurai bien en finir, si cela continue... Je ne peux même plus me griser... Punch, liqueurs, champagne, rien n'y fait : je pense toujours... Ah, oui, j'en finirai... Jusqu'ici, j'avais peur de la mort.

SARTERRE

Et maintenant ?

VERA

Je me dis : « Pourquoi les hommes redoutent-ils le néant qui suit leur existence, puisqu'ils ne redoutent pas celui qui la précède ? »

SARTERRE

Pourtant... la mort ?

VERA

Elle ne me paraît plus effrayante. Je la vois comme un grand dimanche où toutes les boutiques sont fermées.

SARTERRE

Alors, tu veux mourir ?

VERA

Ou me venger.

(Sarterre rit doucement, se met au piano et commence à jouer. Vera, sans bouger, le fixe avec une expression d'effroi. Après quelques instants, Sarterre se retourne à demi.)

SARTERRE

Veux-tu boire ?

VERA

Oui ! Donne-moi de la chartreuse.

SARTERRE

Prends... dans le placard.

(Il se remet au piano. Elle ouvre un placard, y prend un flacon et remplit un verre qu'elle vide d'un seul trait.)

VERA

Et toi, tu ne bois pas ? Tu ne bois jamais, toi.

SARTERRE, *jouant toujours.*

Non. Laisse-moi travailler.

(Elle boit de nouveau, avec avidité, puis se laisse tomber sur le divan, d'où elle observe Sarterre avec une expression de haine grandissante. Sarterre continue de jouer, de plus en plus envahi par son rêve.)

VERA, *tout à coup.*

Je te détruirai, Michel !

SARTERRE *cesse de jouer et se retourne.*

Ne le crois pas.

VERA

Si ! Je te détruirai.

SARTERRE

Tu ne peux pas. Tu m'es bonne malgré toi. Je fais de la musique, même avec tes pauvres collègues.

VERA

Alors, tu me crois sans pouvoir sur toi ?

SARTERRE

Presque.

VERA

Et tu continueras à m'utiliser ? A m'exaspérer ? A me rendre malade par jeu ? Eh bien, prends garde, Michel !

SARTERRE

A quoi ?

VERA

Il y a des moments où la méchanceté m'étouffe, où je me sens forte, oui, d'une force à laquelle tu ne résisteras pas. Un jour, si je le veux, j'atteindrai ta raison. Tu seras perdu.

SARTERRE

Tu es à peu près folle, je le concède. Tu as une

volonté du mal assez amusante... de fort jolis vices, pour une demoiselle... Mais que veux-tu que ça fasse à mon bonhomme ? Il est encore plus fou, plus méchant et plus vicieux qu'une femelle de ton espèce.

VERA

Tu n'es pas un dieu. Tu n'as plus conservé des sentiments humains qu'un désir de souillure et de dégradation. Mais tu es pourtant un homme.

SARTERRE

C'est à dire ?

VERA

Tu es à la merci d'un hasard. La première fille venue peut te contaminer. (*Il hausse les épaules.*) Paralytique ou dément, ce serait une belle fin pour le « libérateur de la musique française... » Tu finiras mal, Michel. Ça, je le sais. Un jour viendra où tu ne pourras plus écrire... Tu pleureras comme un enfant sur ton papier à musique... Tu ne me crois pas ? (*On entend au loin la musique du bal public.*) Dis, tu ne me crois pas ?

SARTERRE

Non.

(*Il va lentement à la fenêtre qu'il ouvre*
Vera se couche, épuisée, sur le divan.)

VERA, après un temps.

Ah ! Ferme la fenêtre. Le bal est assourdissant, aujourd'hui.

SARTERRE, *à la fenêtre.*

Ce bastringue me plaît. Il est à la musique ce que la débauche est à l'amour.

VERA, *avec désespoir.*

Donne-moi à boire. (*Il lui verse de la chartreuse. Elle boit. Il retourne à la fenêtre et regarde dans la rue avec insistance.*) Qu'est-ce que tu regardes ?

SARTERRE

Il y a une voiture arrêtée à la porte... Personne ne descend.

(*Elle se renverse en arrière sur le divan et ferme les yeux. Sarterre se dirige vers le piano. Mais une sonnerie l'arrête. Il sort de droite et rentre aussitôt, précédant la proxénète et Lise.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA PROXÉNÈTE, LISE.

(*La proxénète est une femme âgée, aux traits maladifs, aux allures fatiguées, à la voix pleurarde. Mise prétentieuse et misérable. Lise a dix-huit ans, elle est brune, mince, coquettement attifée.*)

LA PROXÉNÈTE

Bonjour, ami !... Ah, ce n'est pas pour dire, mais

je l'ai cherchée, votre maison... et la rue... et tout !
Quand on habite, comme nous, les Batignolles...

SARTERRE, *l'interrompant*.

Vous n'êtes pas venues dans la voiture qui est en bas ?

LA PROXÉNÈTE

Une voiture ? Mais pour qui nous prenez-vous donc, ami ? Si j'avais de quoi me payer des voitures, je me paierais d'abord un chapeau, des bottines et des gants.

SARTERRE

C'est bien. Allez-vous-en.

LA PROXÉNÈTE

Comme ça, tout de suite ? Vous ne voulez même pas laisser souffler le monde ? Regardez la petite... Est-elle mignonne, avec son béguin ?... Ote-le, ma chérie, qu'on voie comme tu es belle. (*Elle lui ôte son chapeau.*) Je l'ai coiffée moi-même. Elle ne voulait pas de fleurs dans ses cheveux. Je lui ai mis un œillet rouge... comme Carmen. « Votre fille sera une Carmen, Madame ! » Voilà ce que m'a dit l'autre jour un de ses vieux amis, un général...

LISE

Il n'est pas général.

LA PROXÉNÈTE

Pas général ? Et qu'est-ce que ça fait, qu'il ne soit pas général ? Il a la rosette. C'est un vieux

très bien... C'est vrai, pourtant, il n'est pas général. Il est... Ah, mon Dieu, qu'est-ce qu'il fait donc?... Il l'a dit, mais la mémoire, voyez-vous... J'oublie tout... (*Elle se frotte le front.*) Et croyez-vous que cette petite peste m'aiderait jamais? Non, elle se moque de sa mère, quand sa mère ne trouve pas les mots.

SARTERRE

Finissons-en, n'est-ce pas? Laissez-nous.

LA PROXÉNÈTE, *avisant le flacon.*

Voyons, ami, vous m'offrirez bien un petit verre de chartreuse, puisqu'en voilà?... Nous sommes venues à pied... J'ai soif.

SARTERRE

Prenez vite.

LISE

Maman a toujours soif.

LA PROXÉNÈTE, *se versant à boire.*

Et pourquoi donc qu'elle a soif, ta mère? Dis-le. Parce qu'elle court dans Paris du matin au soir pour te trouver des amis. Ah, laissez-moi m'asseoir deux minutes! J'ai les jambes cassées. (*Elle s'assied et boit.*) Elle est paresseuse comme une limace, cette gamine-là. Elle dit toujours qu'elle est fatiguée. Elle n'a qu'une idée, c'est de rester dans son lit toute la journée à croquer des pastilles de menthe... Elle ne veut pas se donner de mal, sous prétexte qu'elle est de l'Opéra.

LISE

Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas de l'Opéra.

LA PROXÉNÈTE

Elle est de l'Opéra par son père, qui était choriste. Oui, oui... Si le cher homme n'était pas mort, cette enfant-là ne serait pas forcée de travailler... Mais qu'est-ce que je disais donc ?... Hein ?... Qu'est-ce que je disais ?

LISE

Maman ne sait plus ce qu'elle dit.

LA PROXÉNÈTE

Et pourquoi donc que je ne sais plus ce que je dis, hein ? Parce que depuis deux ans, je m'éreinte à courir pour toi, pendant que tu regardes voler les mouches !... Ah, justement, c'est ce que je disais... (*Elle boit.*) Ah, si vous saviez, ami, ce que j'en ai fait, des tours et des détours dans ce cochon de Paris ! Il faut se démener, pour gagner son pain ! Des amis sérieux et généreux, on n'en trouve plus... Et quand, par hasard, j'en fais un, la petite n'en veut pas, sous prétexte qu'il n'est pas beau, qu'il n'est pas jeune ! Elle se moque de lui et l'appelle « vieux ballot ». C'est honteux ! honteux !

(*Elle vide son verre.*)

SARTERRE

Filez, maintenant.

LA PROXÉNÈTE, *se levant.*

Bien, bien, je m'en vais. (*A Lise.*) Je t'attendrai

au bal. (*A Sarterre.*) Si vous étiez généreux, vous me feriez quarante sous, que je puisse me rafraîchir en écoutant la musique. (*Il lui tend une pièce blanche.*) Merci ! Au revoir, ami.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins la PROXÉNÈTE.

(*La musique du bal cesse. Lise regarde Sarterre. Sourire professionnel. Il s'approche lentement d'elle.*)

LISE

Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? (*Il s'arrête tout près d'elle, avance légèrement les bras comme pour la saisir, les laisse retomber et continue de la contempler en silence.*) Est-ce que je vous plais ? Vous aussi, vous me plaisez. Vous me plaisez beaucoup... Je n'aime pas les vieux, vous comprenez et tous ceux que maman m'amène...

(*Elle commence à dégrafer son corsage. On sonne. Tous se taisent. Dans le silence, la musique du bal reprend.*)

VERA

Tu as entendu ?... Va ouvrir.

(*Après une hésitation, Sarterre sort à droite. On entend prononcer quelques paroles par une voix éraillée. Sarterre rentre, tenant une lettre à la main.*)

SARTERRE

C'est la concierge, avec une lettre.

VERA

Ah ? De qui ?

SARTERRE, *examinant la lettre.*

Au crayon... Mais on dirait... (*Il ouvre la lettre et la parcourt. A Lise.*) Il faut que tu t'en ailles, petite.

LISE

Comme ça ? Tout de suite ?

SARTERRE

Immédiatement.

LISE, *refermant son corsage.*

C'est dommage, parce que, vous savez, je crois que j'aurais eu le béguin !

SARTERRE, *lui désignant la porte de gauche.*

Par ici et la porte au fond. Il y a un second escalier.

LISE

Et mes vingt francs ? Vous ne me les donnez pas ?

SARTERRE, *lui donnant un louis.*

File vite !

LISE, *riant.*

Merci, m'sieur... A la prochaine fois.

(*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LISE.

SARTERRE

Toi aussi, file.

VERA

Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

SARTERRE

Thérèse est là, dans une voiture... Elle va monter ici tout à l'heure.

VERA, *se levant, un peu ivre.*

Eh bien, je reste.

SARTERRE

Tu veux rester ?

VERA

Oui. Pour lui demander pardon et protection contre toi. J'étais tombée bien bas quand elle m'a recueillie, mais tu m'as entraînée plus bas encore. Il faut qu'elle le sache. Elle est noble. Elle comprendra. Elle me sauvera une seconde fois.

SARTERRE

Non. Pas de littérature. Va-t'en.

VERA

Tu ne peux pas m'empêcher de la voir.

SARTERRE

Si. Je ne veux pas de scènes pathétiques. Ni pardons, ni sauvetages... Je ne supporte pas cette hystérie. D'ailleurs, tu es ivre.

VERA

Moi ? (*Sarterre la pousse. Elle chancelle. Riant.*) Évidemment, si tu me pousSES, je tombe.

SARTERRE

Ton chapeau.

(*Il lui pose son chapeau légèrement de travers sur la tête et la pousse vers la porte de gauche.*)

VERA

C'est effrayant... je fais tout ce qu'il veut... Il vaudrait mieux être morte...

(*Il ouvre la porte. Elle sort.*)

SCÈNE V

SARTERRE seul, puis THÉRÈSE.

(*Sarterre ferme la porte derrière Vera ; comme la musique du bal fait rage, il ferme aussi la fenêtre. On entend encore la musique, mais en sourdine. On sonne. Il sort à droite et rentre aussitôt, précédant Thérèse qui s'arrête au milieu de la chambre et l'inspecte.*)

THÉRÈSE

Où est Vera ? (*Il se tait.*) Oh, tu aurais pu

t'éviter la peine de la cacher. Je l'ai vue entrer, il y a une heure.

SARTERRE, *avec une gêne et une timidité qui persistent pendant toute la première partie de la scène.*

Elle sort d'ici... Je l'ai renvoyée.

THÉRÈSE

Alors, vous m'avez menti, tous les deux ? Quand elle a quitté la maison, elle ne partait pas en tournée ?

SARTERRE

Non.

THÉRÈSE

Où la cachais-tu ?

SARTERRE

Dans une pension, rue Berthollet.

THÉRÈSE

Pourquoi m'avez-vous menti ? Comment a-t-elle pu rester trois mois sans me donner de ses nouvelles ? Est-ce toi qui l'en empêchais ?

SARTERRE

Non.

THÉRÈSE

Elle m'a fait peur. Elle avait son regard fixe d'autrefois... et dans la démarche, quelque chose de si las, de si égaré... Michel, qu'est-elle devenue, avec toi ?

SARTERRE, *se touchant la tête.*

Elle est malade. Elle l'a toujours été.

THÉRÈSE

Tu sais bien que je l'avais guérie. S'est-elle remise à boire ?

SARTERRE

Oui.

THÉRÈSE

Et elle reprend de la morphine ?

SARTERRE

Oui.

THÉRÈSE

Et tu ne l'en empêches pas ?

SARTERRE

Non.

THÉRÈSE, *douloureusement.*

Mais tu ne comprends donc pas ce que tu fais ?
Tu la rends folle ! Tu la tues !

SARTERRE

Qui sait ?

• THÉRÈSE

Ah, voilà une victoire dont tu peux être fier ! Réveiller le vice d'une enfant malade ! Abuser de ta force sur une créature privée de volonté, presque de raison ! Quel dégoût ! C'est comme si tu avais couché avec une morte.

SARTERRE

Je n'aime pas les femmes qui vibrent.

THÉRÈSE

Tu lui as enlevé sa dernière chance de salut et de repos... Une chance gagnée à force de soins, de tendresse et d'amour. C'est vraiment généreux.

SARTERRE

Ne sois pas jalouse.

THÉRÈSE, *avec orgueil.*

T'ai-je dit que je l'étais ? J'ai dressé mon cœur à ne plus souffrir de l'inévitable. Je sais qu'un artiste a besoin, — ou croit avoir besoin, — de raviver sa flamme à des yeux nouveaux. Je sais qu'il peut devenir infidèle sans cesser d'aimer. Tu m'aimes toujours, malgré toi, peut-être ; je n'en doute pas. J'aurais trouvé ici n'importe quelle autre femme, je serais partie sans un reproche.

SARTERRE, *marchant de long en large, mal à l'aise et irrité sous le regard de Thérèse.*

Comment es-tu venue jusqu'ici ? Tu m'as suivi ?

THÉRÈSE

Non. C'est Fanères qui m'a donné l'adresse.

SARTERRE

Fanères ? Mais d'où sait-il ?... Alors, il m'espionne ?

THÉRÈSE

Ton ancien compagnon de voyage, de Bronte, lui a dit que tu avais cette chambre.

SARTERRE

Et de quel droit Fanères te l'a-t-il répété ? D'abord, pour te prévenir, il a entreint ma défense ! Il est revenu te voir ?

THÉRÈSE

Il m'a écrit.

SARTERRE

La vengeance est encore plus plate.

THÉRÈSE, *vivement*.

Aucune vengeance, Michel.

SARTERRE

Allons donc ! Il ne m'a jamais pardonné de lui avoir interdit ta porte. C'est susceptible, à cet âge, les amoureux.

THÉRÈSE

Amoureux ?

SARTERRE

Parfaitement. De toi, sans le savoir, peut-être.

THÉRÈSE

Pauvre Fanères !

SARTERRE

Les mystiques sont des sensuels qui se passent la camisole de force. Je connais.

THÉRÈSE

C'est par affection, par inquiétude pour nous deux qu'il s'est décidé à me prévenir, après de longues hésitations.

SARTERRE

Inquiétude ? De quoi s'inquiète-t-il ?

THÉRÈSE

Je ne sais pas au juste.

SARTERRE

Enfin, que t'a-t-il écrit ?

THÉRÈSE

Qu'il tremblait pour ton avenir... Que tu menais une vie secrète, égarée, terrible... Que je devais être avertie, parce que j'étais seule capable de te sauver.

SARTERRE

Le complot recommence.

THÉRÈSE

J'ai douté toute une semaine. J'épiais tes heures d'absence et tes heures de travail. Et en effet, je n'entendais presque plus ton piano. Tu n'étais jamais là. Tu ne disais pas où tu allais. Alors, je suis venue, pour savoir. Tout à l'heure, quand j'ai vu passer Vera, j'ai eu du chagrin pour elle. Et en même temps, je me sentais presque soulagée... car j'avais peur d'autre chose... de je ne sais quoi d'infâme ou de criminel.

SARTERRE, *s'arrêtant devant Thérèse,
avec une irritation froide.*

Puisque tu as un tel souci de ma personne et de mon travail, puisque tu veux *savoir*, eh bien, tu sauras. Tu en sauras peut-être même plus que tu ne veux. C'est vrai, il y a autre chose. Vera n'est rien pour moi qu'une femelle entre cent. Dans ta voiture, tu as pu voir passer une entremetteuse et une fille. C'est ici qu'elles venaient. Il en vient tous les jours. Tout cela se déshabille sur le divan où tu es assise. Tout cela...

THÉRÈSE

Assez !

SARTERRE, *ricanant.*

Tu as voulu savoir...

THÉRÈSE

Je ne te crois pas. Tu n'es pas cet homme-là. Un grand artiste ne se perd pas avec des prostituées. C'est absurde, c'est monstrueux.

SARTERRE

Cela est.

THÉRÈSE

Mais pourquoi ?

(La musique du bal se perd au loin.)

SARTERRE, *se calmant.*

Je l'ignore.

(Un silence.)

THÉRÈSE

Il faut regarder en toi-même et chercher le mot de cette affreuse énigme.

SARTERRE, *craintivement.*

Pourquoi savoir ?

THÉRÈSE

Pour guérir.

SARTERRE, *passant devant elle,
fuyant son regard avec inquiétude.*

C'est que je n'aime pas beaucoup...

THÉRÈSE

Quoi donc ?

SARTERRE

Regarder en moi-même... Ni surtout... que les autres y regardent...

THÉRÈSE, *prête à pleurer.*

Les autres... Suis-je déjà avec *les autres* ? Ah, Michel, est-ce parce que tu n'as entendu de moi ni cris, ni plaintes jalouses, que tu me repousses de toi ? Est-ce parce que j'essaye de cacher ma souffrance, que je te deviens tout à coup étrangère ?

SARTERRE

Tu ne m'es pas étrangère... Je te sens, au contraire, plus proche de moi, plus mêlée à moi que jamais.

THÉRÈSE

C'est bien vrai. Si je n'étais que ta femme, je

n'aurais pu supporter une telle humiliation. Je suis aussi ta mère. Une mère doit apprendre sans faiblir les pires secrets de son enfant méchant...

SARTERRE

Pourquoi, méchant ?

THÉRÈSE

... De son enfant malade.

SARTERRE

Encore moins.

(Un silence.)

THÉRÈSE

Depuis combien de temps vis-tu dans cette fange ?

SARTERRE *hausse les épaules, puis, à voix basse.*

Il me semble que j'ai toujours eu besoin d'elle.

THÉRÈSE

Tu n'as jamais lutté ?

SARTERRE

Non.

THÉRÈSE

Tu sais pourtant qu'un débauché cesse de penser, de produire. Un débauché devient un esclave ; il ne peut plus travailler.

SARTERRE

On le dit... Ça ne doit pas être vrai... Je n'ai jamais travaillé comme à présent.

THÉRÈSE

Es-tu sûr de ne pas te leurrer ?

SARTERRE

Tu en jugeras toi-même. Ce que je suis en train d'écrire... c'est si beau... qu'il ne faut pas en parler.

THÉRÈSE

Je ne peux pas le croire, Michel.

SARTERRE

Tu verras.

THÉRÈSE

Comment serait-ce possible ?

SARTERRE, *réfléchissant.*

Peut-être, oui peut-être que l'artiste doit payer son inspiration, comme l'ouvrier paye son pain. L'un paye de sa raison, l'autre, de son bonheur. Cette chose qu'on appelle le génie ne m'a pas été donnée pour rien... Je l'ai payée de ma substance.

THÉRÈSE, *vivement.*

Michel, c'est un paradoxe. Il n'existe aucun rapport entre ton génie et un vice honteux. Il n'y a pas de lien entre la plus noble part de notre être et la plus méprisable.

SARTERRE

Vois-tu... Je ne connais rien en moi de noble, ni de méprisable.

THÉRÈSE, *violemment*.

Alors, tu t'imagines que cette ordure est nécessaire à ton œuvre ?

SARTERRE

Oui. Je le crois à présent. Tu es venue fouiller dans ma conscience. La vérité que tu as mise au jour te révolte. Elle n'en est pas moins la vérité.

THÉRÈSE

Une vérité commode ! Quand on ne veut pas lutter contre son désir, on dit que son pouvoir d'artiste en dépend.

SARTERRE

C'est la même chose. Ce n'est pas dans la froideur du rêve ou du recueillement, que les idées me viennent : c'est pendant les heures amères de l'attente ou de la poursuite. Oui, quand la nuit, je bats les trottoirs, aux places que fréquentent les filles, passant et repassant dans les ruelles chaudes, c'est alors que l'idée tombe sur moi ! Elle se mêle à mon désir... Elle devient, elle est mon désir. Et quand je me relève enfin de quelque lit malpropre, c'est elle, c'est elle seule qui subsiste et m'emplit.

THÉRÈSE

Tu es comme l'ivrogne qui prétend tirer sa force de son poison. C'est le même mensonge, la même illusion.

SARTERRE

Et mon œuvre, est-elle un mensonge? une illusion ?

THÉRÈSE

Elle serait plus belle encore, sans ces folies.

SARTERRE

Je dis qu'elle ne serait pas ! Ma symphonie... je sais maintenant, grâce à toi, de quel mystère elle est née... C'était là-bas, au Laos. Je remontais la vallée du Youmadong, avec de Bronte... et à chaque étape, des corps bruns s'offraient à nous. Un désir acharné était en moi. Et ce désir qu'aucune étreinte ne lassait, que le poids du soleil n'abattait pas, que le feu de la fièvre ne consumait pas, c'était un désir créateur ! Oui, dans la sueur de ces corps inconnus, dans leurs tresses noires parfumées de santal, sous le fardeau de leurs chairs d'ambre, j'ai été saisi, dominé, emporté par mon art !... Rien de pareil n'avait encore chanté en moi ! Rien d'aussi libre, d'aussi brûlant, d'aussi furieux !

THÉRÈSE, *avec effroi.*

Tais-toi.

SARTERRE, *violemment.*

C'est de ça que mon œuvre est sortie ! Que tu le veuilles ou non, tout ce que tu as aimé dans ma musique, tu en connais maintenant la source. Il n'y a pas de boue, il n'y a pas d'ordure. Les charniers sont féconds et c'est le ciel qui est stérile !

THÉRÈSE

Alors, tu mentais, autrefois, en disant que c'était notre amour qui t'inspirait ?

SARTERRE

Il m'a inspiré. Mais, si je m'étais enfermé en lui, j'aurais cessé de créer. Ma loi n'est plus l'amour, c'est le désir. C'est celle qui mène les mondes l'un vers l'autre. (*Un temps. A voix basse.*) L'autre nuit, je revenais à la maison, allongé dans un fiacre. Au-dessus de ma tête, tout le grand ciel funèbre roulait avec moi, le long des avenues... Je me disais : ces millions d'étoiles, ces terres brûlantes ou refroidies en poursuite à travers ce drap noir, leur loi n'est pas l'amour, mais le désir. Il n'y a pas d'amour, pour les terres, les eaux et les vapeurs...

THÉRÈSE

Qu'en sais-tu ?

SARTERRE

Il n'y a que le désir, un désir éternel de s'approcher, de s'étreindre et de se détruire.

THÉRÈSE

De se détruire, tu l'as dit.

SARTERRE, *avec une gaieté brusque.*

Peuh ! La débauche ne me détruit pas : elle fixe mon poids et me remplace les haltères.

THÉRÈSE

Encore dix ans de la vie que tu mènes et tu ne pourras plus produire !

SARTERRE

Dix ans, soit ! Je n'en demande pas d'autre.

THÉRÈSE, *lui prenant les mains avec émotion.*

Mais il n'y a pas que ton œuvre !... Il y a l'être vivant, l'homme fait de chair et d'âme, qui n'a pas le droit de se supprimer !

SARTERRE

Moi ? Ma carcasse ? Est-ce que ça compte ?

THÉRÈSE

Ah, c'est cette force tournée contre toi-même, qui m'épouvante !

SARTERRE, *bas.*

La seule que je redoute, c'est la tienne, celle dont tu as essayé d'user contre mon œuvre, celle qui s'attaque maintenant à ma vie.

THÉRÈSE

Tu as peur de cette force-là ?

SARTERRE

Quelquefois.

THÉRÈSE, *vivement.*

Eh bien, c'est que tu as besoin d'elle, c'est que tu l'attends.

SARTERRE

Ah, tu ne vas pas recommencer, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE

Écoute-moi et sois sincère. Est-ce que, parfois, tu ne t'es pas interrogé anxieusement sur sa valeur, sur son pouvoir ? Est-ce que tu n'as pas senti en toi une odeur de néant ? Est-ce que tu n'as pas deviné qu'il te manquait, à toi et à ton art, une chose nécessaire, inconnue, mais qui existe, pourtant ?

SARTERRE

A mon art ? Jamais.

THÉRÈSE

Eh bien, tant pis... Car il est incomplet. Il te reste un univers à découvrir. Fanères te l'a dit, un jour... Et ce que nous flairions en ton œuvre de honteux et de périssable, c'est cette boue d'où tu es si fier de l'avoir tirée. Si tu ne peux féconder que l'ordure, c'est que tu n'as pas assez de génie ! Ta gloire est usurpée ! Je te le dis en face et tu sais que je dis vrai.

SARTERRE

Rabaisse-moi... ça ne m'émeut pas... Mais oseras-tu nier que tu parles en ce moment par basse colère ? Par mauvaise rage de femelle humiliée ?

THÉRÈSE, *tombant brusquement à genoux
devant lui.*

Non !... Non !... Je n'ai pas de haine ! Je ne pense

ni à ma tendresse souillée, ni à mon corps méprisé!... Je n'ai pas d'orgueil et je ne mens pas. Je sais! Je sais que tu ne vis pas toute la vie! Je sais qu'il y a autre chose!

SARTERRE

Pas pour moi!

THÉRÈSE, *avec une conviction profonde.*

Il y a autre chose!

SARTERRE

Pas en moi!

THÉRÈSE

En toi comme en tout être humain! Il existe, au-dessus de nous, une vérité. Je l'ai trouvée! Je la possède et j'en vis.

SARTERRE

Tu as trouvé l'illusion créée par tes désirs.

THÉRÈSE, *avec une certitude presque exaltée.*

J'ai trouvé ce qui me rend éternelle.

SARTERRE

Nomme-le.

THÉRÈSE

Appelle-le âme, amour, infini, peu m'importe. J'ai trouvé ce qui exalte ma chair misérable et ce qui la sauve. J'ai trouvé ce qui efface honte et douleur, ce qui ouvre le grand espoir... Si tu te ré-

voltes aussi furieusement contre *cela*... c'est que *cela* est déjà dans ton cœur.

SARTERRE, *dans un rire.*

Ha ! Ha ! Ha !

THÉRÈSE

Oui, peut-être, un jour, de cette boue à laquelle seule tu crois, *cela* surgira-t-il, impérieux et voulant être obéi... *Cela* fondra sur toi au milieu de la plus sale débauche... Alors, tu te dresseras, frappé d'amour et tu diras : « *Cela* seul est vrai... *Cela* seul existe. » Tu renieras ta vie passée. Tu rejetteras ton œuvre comme un fruit pourri ! Et tu pleureras !... Oui, tu pleureras de bonheur et de certitude.

SARTERRE, *avec une grande ardeur de négation.*

Jamais. Tu entends ? Ces larmes-là, jamais !

RIDEAU

ACTE III

Le salon des Sarterre.

Une pièce nue, que sa grande simplicité fait paraître vide. La fenêtre est au fond. A gauche, au premier plan, porte donnant sur le cabinet de travail de Sarterre. A droite, au second plan, porte ouvrant sur un vestibule. A droite, également, une cheminée de marbre blanc. A gauche, un sofa, près duquel se trouve un bronze hindou aux lignes sévères représentant Bouddah accroupi dans l'attitude de la méditation. Sièges en bois de teck travaillé. Près de la cheminée, où brûle un feu de bois, un petit canapé, un guéridon et une chaise. C'est la fin de l'automne. Un jour jaune et mourant recule vers la fenêtre. Le feu promène sur Thérèse et la Vicelli, assises devant la cheminée, un cercle de clarté rougeâtre. Thérèse prend le thé. Sarterre est au fond, debout ; il regarde au dehors.

SCÈNE I

THÉRÈSE, SARTERRE, LA VICELLI, *vêtue plus misérablement encore qu'au premier acte.*

THÉRÈSE

Acceptez donc une tasse de thé, chère Mademoiselle.

LA VICELLI

Non, merci.

THÉRÈSE .

Ce brouillard a dû vous glacer.

LA VICELLI

Le feu me réchauffera.

THÉRÈSE

Un peu de lait ? C'est excellent pour la voix.

LA VICELLI

N'insistez pas, je vous en prie. Si vous avez là de l'eau chaude... j'en prendrai volontiers une tasse.

THÉRÈSE

Certainement. En voici. (*Elle lui verse de l'eau chaude.*) Un peu de sucre ?

LA VICELLI

Rien du tout.

THÉRÈSE, *se retournant.*

Michel, veux-tu du thé ?

SARTERRE, *sans se retourner.*

Merci.

THÉRÈSE

Tu sais que Fanères vient me voir à cinq heures ?

SARTERRE

Tu me l'as déjà dit.

THÉRÈSE, à la Vicelli qui a fini son eau chaude.

Encore un peu ?

LA VICELLI, reposant la tasse.

Merci. Je n'ai plus soif. (*Bas.*) Je suis si reconnaissante à votre mari de l'engagement qu'il m'a fait avoir chez Mme Préfailles. Il me sauve la vie ! Je vous le dis, à vous : je n'avais plus cinq francs devant moi... Maintenant, j'ai un conseil à vous demander. Comment faut-il m'habiller ? Est-ce une grande soirée ?

THÉRÈSE

Je ne sais pas... Michel.

SARTERRE, sans se retourner.

Hein ?

THÉRÈSE

Mademoiselle Vicelli demande si c'est une grande soirée, chez les Préfailles.

SARTERRE

Non. C'est dans l'intimité.

LA VICELLI, à Thérèse, comme précédemment.

Cela me contrarie. D'abord le grand décolleté me va beaucoup mieux que la robe montante, c'est un fait. Ensuite, je n'ai pas de robe montante. Et j'avais arrangé dans ma tête une combinaison qui me plaisait. Vous savez que j'ai toujours mes costumes de théâtre ? Eh bien, j'aurais mis la robe de Marguerite et le corsage des Huguenots. L'étoffe

est magnifique. Elle a coûté trente francs le mètre. Et l'ensemble aurait été de très bon goût... Malheureusement, je n'ai pas pu me rendre compte de l'effet, car je n'ai pas de glace dans ma nouvelle chambre.

THÉRÈSE

Il y aurait une solution bien simple, chère amie.

LA VICELLI

Laquelle ?

THÉRÈSE

Laissez-moi vous prêter une de mes robes.

LA VICELLI

Jamais ! Jamais !

THÉRÈSE

Pourtant, je vous assure...

LA VICELLI

N'insistez pas, chère madame Sarterre. Vous me désobligez. Je ne peux pas accepter... Je ne peux pas.

THÉRÈSE

N'en parlons plus.

LA VICELLI, *avec décision.*

Je mettrai mes costumes de théâtre. Seulement... je couperai la traîne de Marguerite. Voilà. Je couperai la traîne ; ça fera moins habillé. C'est dommage, car l'étoffe est toute neuve. Mais, tant pis, je m'y résoudrai.

THÉRÈSE

Que chantez-vous, à cette soirée ?

LA VICELLI

Le grand air de *La Tosca* et quelques vieux Italiens.

THÉRÈSE

Vous avez travaillé ?

LA VICELLI, *bas*.

Je ne peux pas : je n'ai pas de piano chez moi.

THÉRÈSE

Mais vous avez répété, avec l'accompagnateur ?

LA VICELLI

Je suis allée chez lui ce matin... Je n'ai pas pu chanter.

THÉRÈSE

Pourquoi ?

LA VICELLI, *avec angoisse*.

Depuis quelques jours, je ne sais ce que j'ai... Ma voix ne sort pas. Je suis inquiète pour samedi... Je crains de ne pouvoir chanter.

THÉRÈSE, *se tournant vers Sarterre*.

Tu entends, Michel ?

SARTERRE, *descendant*.

Quoi ?

THÉRÈSE

Mademoiselle Vicelli craint de ne pouvoir chanter samedi.

SARTERRE

Qu'y a-t-il ? Vous avez pris froid ? Vous êtes malade ?

LA VICELLI

Je ne suis pas malade... et pourtant, ma voix ne sort pas, c'est un fait.

SARTERRE, *rassurant.*

Alors, c'est nerveux. N'y pensez plus.

LA VICELLI, *très nerveuse.*

Ce n'est pas nerveux. Je ne peux pas. Je vous dis que je ne peux pas chanter.

THÉRÈSE

Que faire ? Les Préfailles comptent sur vous ?

LA VICELLI

Si je ne peux pas, je ne peux pas... Il n'y a rien à faire.

THÉRÈSE

Et votre engagement ?

LA VICELLI

Eh ! je n'en suis pas à cent francs près.

SARTERRE, *avec bonté.*

Allons, ne vous tourmentez pas. Je suis sûr que vous chanterez.

LA VICELLI

Je ne sais pas, maître, je ne sais pas.

SARTERRE

Voulez-vous essayer quelques notes ?

LA VICELLI

Avec plaisir.

(Il passe dans son cabinet de travail, à gauche.

La Vicelli tousse pour éclaircir sa voix.)

SARTERRE, *en coulisse.*

Donnez-moi ce la.

(On l'entend jouer la note sur le piano.)

LA VICELLI, *près de la porte de gauche, chantant d'une voix enrouée, chevrotante, lamentable.*

La... la... la... Vous voyez ? Je ne peux pas.

SARTERRE, *en coulisse.*

Donnez-moi un sol.

(Il joue la note).

LA VICELLI, *chantant.*

Sol... sol... sol.

SARTERRE, *en coulisse.*

Ça va déjà mieux.

LA VICELLI, *se laissant convaincre.*

Vous trouvez ?

SARTERRE, *en coulisse.*

Assurément. *(Jouant.)* Sol, la, si, do, ré.

LA VICELLI, *chantant avec plus d'assurance.*

Sol... la... si... do... ré...

SARTERRE, *en coulisse.*

Vous voyez bien.

LA VICELLI, *rassérénée.*

C'est vrai, c'est vrai.

SARTERRE, *en coulisse, jouant.*

Sol, la, si, do, ré, sol.

LA VICELLI, *chantant.*

Sol, la, si, do, ré, sol.

(Elle pousse un éclat de voix strident sur la dernière note.)

SARTERRE, *en coulisse.*

Eh bien, c'est parfait. *(On l'entend refermer le piano. Rentrant en scène.)* Les nerfs, je vous le disais bien. Vous chanterez samedi.

LA VICELLI

Oui, maintenant, je sens que ça ira. D'ailleurs, entre nous, cet engagement, je ne l'ai accepté que pour ne pas vous désobliger.

THÉRÈSE

Comment ?

LA VICELLI, *avec une assurance exagérée.*

Oui. Si cette dame ne m'avait pas été recommandée par vous, je l'aurais envoyée promener,

avec son cachet de cent francs. La Vicelli, de la Scala de Milan, ne chante par pour cent francs.

THÉRÈSE

Chère Mademoiselle, vous me disiez tout à l'heure...

LA VICELLI, *se grisant de ses paroles.*

Je ne sais pas ce que j'ai dit, mais je sais que ma situation va changer d'un jour à l'autre. Je n'accepterai plus que les gros, les très gros engagements... D'ailleurs, je n'aurai même plus besoin d'en chercher : je serai probablement à l'Opéra.

SARTERRE

A l'Opéra ?

LA VICELLI

N'est-ce pas là qu'est ma place ?

SARTERRE

Sans doute, mais...

LA VICELLI, *s'exallant,*

Si je ne suis pas à l'Opéra... eh bien, je donnerai des concerts avec orchestre. C'est coûteux, je le sais, mais quelques milliers de francs, cela ne sera plus rien pour moi, plus rien du tout. Je vais gagner de l'argent, beaucoup d'argent ! Ce n'est plus qu'une question de jours.

SARTERRE

Comment diable... ?

LA VICELLI

Je vais vous le dire. (*Mystérieusement.*) On ne peut pas nous entendre ?

SARTERRE

Non, non.

LA VICELLI

J'ai fait une découverte. Les courses, les paris, les chevaux, les jockeys, tout est truqué, vous comprenez ? Truqué ! Les propriétaires s'entendent entre eux. Tout est réglé d'avance. Tout est mécanique, mathématique. C'est un roulement. Avec la clé de ce roulement, on ferait fortune en huit jours. Eh bien, cette clé, je l'ai trouvée !

THÉRÈSE

Vraiment ?

LA VICELLI

Oui, par des calculs, de grands, de difficiles calculs. Depuis six mois, j'ai entassé des montagnes de chiffres. Dimanche prochain, j'essaierai ma méthode... Je jouerai les cent francs de mon engagement.

THÉRÈSE

Et si vous les perdez ?

LA VICELLI

Impossible !

THÉRÈSE

Pourtant...

SARTERRE, *après avoir fait à Thérèse un signe que la Vicelli ne remarque pas.*

Laisse donc. L'idée de mademoiselle Vicelli me paraît très intéressante.

LA VICELLI

Je vous dis que ma fortune est faite. Au revoir, maître. Vous m'avez rendu mon courage. (*A Thérèse.*) Adieu, chère amie. (*Elle sort à droite. Thérèse l'accompagne, puis rentre aussitôt.*)

SCÈNE II

SARTERRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *rentrant.*

Pourquoi t'es-tu prêté à cette nouvelle folie ?

SARTERRE

Quand une artiste en est arrivée là... une heure... un seul moment de courage... c'est d'un prix que tu ne peux pas connaître.

THÉRÈSE

Cette soirée... tu ne crains pas qu'elle y soit ridicule ? On se moquera de son chant.

SARTERRE

J'ai prévenu les Préfaiilles. Ils seront seuls avec deux amis.

THÉRÈSE

C'est curieux. Autrefois, elle t'irritait. Et aujourd'hui, tu t'occupes d'elle, tu l'aides, tu as...

(Elle s'arrête et le regarde, comme avec crainte.)

SARTERRE

Dis-le.

THÉRÈSE, *avec une émotion contenue.*

Aujourd'hui, tu as pitié d'elle.

SARTERRE

Moi ? Par exemple !

(On sonne.)

THÉRÈSE

Ce doit être Fanères... Si tu préfères ne pas le voir...

SARTERRE

Au contraire, j'ai quelque chose à lui dire. Je viendrai tout à l'heure. *(Le domestique entre de droite avec une carte qu'il remet à Sarterre.)* Tiens, le père Mahé.

THÉRÈSE

Tu vas le recevoir ?

SARTERRE

Pourquoi pas ? *(Au domestique.)* Fais entrer le monsieur.

(Le domestique sort à droite, Thérèse à gauche.)

SCÈNE III

SARTERRE, MAHÉ entre de droite.

SARTERRE

Eh bien, monsieur Mahé, vous n'avez donc plus peur des musiciens ? Vous vous risquez dans leurs tanières ?

MAHÉ, *demi-sourire.*

Je n'ai pas peur de vous.

SARTERRE

Vous m'apportez l'argent du second tirage de la symphonie ?

MAHÉ

Il n'y a pas eu de second tirage.

SARTERRE

Vous m'étonnez. La réduction pour piano manquait depuis six mois, et tout à coup, la voici qui reparait en librairie.

MAHÉ

Oui... J'ai retrouvé une centaine d'exemplaires... dans ma petite maison... à Saint-Cloud. Figurez-vous que ma bonne, qui est très ordonnée, avait descendu la caisse dans la cave. Je ne le savais pas et c'est l'autre jour seulement, en allant tirer mon vin...

SARTERRE, *l'interrompant.*

Alors, qu'est-ce qui vous amène ?

MAHÉ

Euh... Mon Dieu... j'étais venu voir... si je pouvais vous rendre service.

SARTERRE

Comment cela ?

MAHÉ

Mais, comme toujours, en vous publiant quelque chose.

SARTERRE

Je vous remercie. Je n'ai pas besoin d'argent.

MAHÉ

Je ne vous en offre pas... Mais il serait de votre intérêt... et du mien, du mien aussi, bien entendu... de publier une œuvre nouvelle en ce moment.

SARTERRE

Pourquoi ?

MAHÉ

Parce que... (*Crainlif.*) Vous n'allez pas vous fâcher, au moins ? Vous n'allez pas claquer les portes ? Ou faire du bruit ?

SARTERRE

Rassurez-vous.

MAHÉ

Eh bien, on chuchote sur vous des choses fâcheuses... oui, fâcheuses pour un musicien et pour son éditeur.

SARTERRE

Lesquelles ?

MAHÉ

On dit que... (*Tirant un journal de sa poche.*) Au fait, lisez. C'est le dernier numéro du *Monde des Arts*.

SARTERRE, *sortant le même journal de sa poche.*

J'ai lu.

MAHÉ

Ah ?... Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ?

SARTERRE

Rien. Un fruit sec a parfaitement le droit d'écrire que je suis vidé. En quoi voulez-vous que ça me trouble ?

MAHÉ

Oui, mais il me fait du tort, à moi, qui suis votre éditeur. Comptez-vous répondre ?

SARTERRE

Non.

MAHÉ

Vous avez raison. La meilleure réponse, c'est de publier. Qu'est-ce que vous allez me proposer ?

SARTERRE

Je n'ai rien de terminé.

MAHÉ

C'est surprenant.

SARTERRE

Je ne suis pas une machine à musique.

MAHÉ

Mais, il y deux ans que vous n'avez rien donné.

SARTERRE

Je me tairai dix ans, si je le juge nécessaire à mon évolution.

MAHÉ, *ému*.

En voilà, une idée ! Mais vous serez complètement oublié. Et moi qui ai eu tant de frais... pour graver votre symphonie ! Voyons, soyez sérieux. Vous n'avez rien de terminé ? Soit. Mais vous travaillez. A quoi travaillez-vous ? Au moins, donnez-moi un titre. Je l'annoncerai.

SARTERRE

Non. Pas même un titre. Je ne veux rien engager. Qui sait si demain, je ne brûlerai pas ce que j'écris aujourd'hui ?

MAHÉ, *effrayé*.

Brûler ? Faut pas brûler, jamais brûler. C'est de l'argent qui s'en va en fumée. Mettez de côté. Après votre mort, on retrouvera dans vos cartons. Et on publiera. A l'heure qu'il est, moi, je publie encore du Chopin inédit. Croyez-moi, une dizaine de

blagues posthumes, c'est excellent pour un auteur... et pour son éditeur.

SARTERRE

C'est possible. Mais je préfère couler mes épaves.

MAHÉ, *sénile*.

Vous êtes trop sévère. Laissez donc jaillir l'inspiration. Regardez Massenet : chaque fois qu'il avait besoin de cinq cents francs, il m'apportait sa petite mélodie. Il avait fait ça le matin, en prenant son café au lait. C'était charmant. Et ça se vendait ! Vous autres, vous êtes des bourreaux, pour vous-mêmes et pour le public. Pas étonnant que votre musique soit désagréable. Voilà vingt ans que je ne comprends plus ce que j'édite... C'est triste... pour un éditeur. Allons, mettez-vous au travail et écrivez-moi une suite pour piano... pas trop difficile.

SARTERRE

Je ne travaille pas sur commande.

MAHÉ, *très inquiet*.

Savez-vous bien que vous donnez raison à ceux qui doutent de vous ? (*Geste d'indifférence de Sar-terre.*) Je ne peux pourtant pas laisser dire dans mon magasin, — comme c'est arrivé hier, — que Michel Sarterre est un homme fini.

SARTERRE

Laissez-le dire.

MAHÉ

Ah, non, non. Je veux pouvoir répondre. Dites-moi du moins ce que je dois répondre.

SARTERRE, *avec une fausse assurance.*

Vous pouvez répondre... qu'un novateur doit aller toujours de l'avant et périr plutôt que de se répéter. J'étais en avance sur mon époque. Mon époque m'a rattrapé, puisqu'elle me comprend, me plagie et me guette. Il faut que je reprenne du champ. J'ai besoin de me créer un langage tout neuf. S'il est pénible de ne pas être compris, il est plus pénible de l'être. Une seule chose est bonne : se sentir l'avenir, menaçant, redouté, scandaleux. Quant à la satisfaction d'être le présent, aimable et flagorné, merci !... Je n'écris pas encore la musique qu'il faudrait écrire.

(Un silence pendant lequel on entend sonner.)

MAHÉ, *après avoir réfléchi.*

Ce n'est pas une réponse. (*Sarterre hausse les épaules.*) Tous les mêmes, ces grands artistes. Et Dieu sait si j'en ai connus ! Pas de volonté, pas d'équilibre. Au lieu de travailler, ils boivent, ils tombent dans la crapule et ils perdent leur talent. L'éditeur court trop de risques avec ces gaillards-là. Oui, il ne devrait jamais publier que les médiocres. (*Sarterre rit.*) Si je n'avais lancé que des génies, il y a longtemps que je serais sur la paille. (*A la porte.*) Heureusement qu'ils sont rares, les génies !

(Il sort à droite, reconduit par Sarterre, qui rentre aussitôt, traverse le salon et passe dans son cabinet de travail.)

SCÈNE IV

THÉRÈSE, FANÈRES.

(Ils entrent de droite et prennent place devant le feu.)

THÉRÈSE

Quand dites-vous que cet article a paru ?

FANÈRES

Avant-hier.

THÉRÈSE

Vous ne l'avez pas sur vous ?

FANÈRES

Je n'ai pas osé vous l'apporter.

THÉRÈSE

Il est donc bien cruel ?

FANÈRES

Oui.

THÉRÈSE

Il a dû le lire. Il s'intéresse maintenant à tout ce qui le concerne.

FANÈRES

Il vous en aurait parlé.

THÉRÈSE

Certainement pas. Il ne me parle même plus de son travail.

FANÈRES

Il travaille ?

THÉRÈSE

Il écrit. Il déchire... Il songe... Il passe des heures accroupi sur ce divan. Quant au résultat de ses travaux et de ses méditations, vous pourriez aussi bien le demander à l'idole.

FANÈRES

Ma pauvre amie...

THÉRÈSE

Fanères, quand vous avez lu cet article, vous avez pensé qu'il s'agissait d'une calomnie, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas cru que Michel...

FANÈRES

Non, sans doute. A moins que...

THÉRÈSE

A moins que ?

FANÈRES

A moins que la débauche n'ait porté ses fruits... La stérilité, la mort de l'esprit.

THÉRÈSE

Ce serait monstrueux.

FANÈRES

La nature ne connaît pas nos indignations. Elle dégrade avec la même indifférence les génies et les imbéciles.

THÉRÈSE

Ce serait un grand malheur, mais peut-être pas le plus grand qu'on puisse imaginer. Dans ce cas, du moins, Michel serait seul responsable de sa ruine.

FANÈRES

Que voulez-vous dire ?

THÉRÈSE

C'est une idée qui m'a parfois traversé l'esprit. Mais je ne veux pas... je ne peux pas m'y arrêter.
(*Une pause.*)

FANÈRES

Comment vit-il, à présent ?

THÉRÈSE

Je n'en sais rien.

FANÈRES

J'ai entendu dire qu'on avait rencontré Vera Zvierlof à Paris.

THÉRÈSE, *surprise.*

Vera ? Moi qui l'ai cherchée pendant si longtemps ! Dites-moi tout ce que vous savez.

FANÈRES, *geste évasif.*

Un de mes élèves l'a croisée dans la rue. C'est tout

THÉRÈSE

Oh, il faut absolument que je la retrouve. Michel lui a fait tant de mal !

FANÈRES

Elle aussi, lui en a fait.

THÉRÈSE

En êtes-vous sûr ?

FANÈRES

Ces femmes-là sont des destructrices... les pires ennemies de tout homme qui rêve et qui crée.

THÉRÈSE, *le regardant.*

Ces femmes-là, oui... Et les autres ?

FANÈRES

Comment, les autres ?

THÉRÈSE

Les femmes comme moi, par exemple ?

FANÈRES

Quelle étrange question !

THÉRÈSE

Pas une question... Rien qu'un doute... Mais un doute qui, parfois...

FANÈRES, *l'interrompant.*

Le voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, SARTERRE.

SARTERRE, *entrant de gauche.*

Bonsoir, Fanères... Vous venez voir si j'ai lu *Le Monde des Arts*?... Oui, je l'ai lu.

THÉRÈSE, *vivement.*

Les calomnies d'un journaliste ne peuvent pas t'atteindre.

SARTERRE

C'est ce que j'ai répondu tout à l'heure à Mahé... Mais à vous deux... pourquoi mentir ? (*Sortant de sa poche une coupure de journal.*) Ce bout d'article, c'est mon faire-part de décès.

FANÈRES

Vous dites ?

SARTERRE

J'ai un cadavre sous la peau... Le Vieux est mort... Je ne peux plus travailler.

(*Il laisse tomber l'article de journal.*)

THÉRÈSE, *avec angoisse.*

Michel ! Es-tu sûr de ce que tu dis ?

SARTERRE

Oui. Depuis un an, je ne trouve que des fadeurs, des rengaines... Ce que j'écris ressemble aux devoirs d'harmonie des élèves de Fanères... C'est bien fini.

FANÈRES

C'est une crise. Vous la traverserez.

SARTERRE

Oh, je composerai encore de la musique. Mais celui qui chantait en moi, ne croyez pas qu'il revive... Autrefois, la musique était partout. A la campagne, elle se levait autour de moi, avec le vent du matin, sur les collines en fleurs... Au désert, elle m'était soufflée à la face, avec les bouffées chaudes qui montent du sol... Je marchais dessus. Je la respirais. Je la buvais... On en a vidé l'univers.

(Il s'accroupit sur le divan. Son visage a pris une expression d'amère fatigue.)

THÉRÈSE, *pleurant.*

Michel, d'où vient cette malédiction ?

SARTERRE

Tu ne le sais pas ?... Mais, de toi, ma pauvre amie.

THÉRÈSE

Voilà deux années que ce malheur est au-dessus de moi... deux années que je redoute ces paroles.

SARTERRE

Je ne te reproche rien. Tu ne pouvais pas agir autrement... Personne ne peut agir autrement.

THÉRÈSE

Qu'ai-je fait ?

SARTERRE

Tu m'as détruit.

THÉRÈSE, *gémissant et s'agenouillant devant lui.*

Michel !

SARTERRE

En intervenant dans ma vie, en la jugeant, en en parlant devant moi, tu as violé le secret de ma nature. Tu as empoisonné ma source. (*Elle se cache le visage dans les mains et reste ainsi, à ses pieds, pendant qu'il parle.*) Après cette scène, là-bas, quand je me suis retrouvé seul, j'éprouvais une drôle d'impression... Je me rappelais certaine petite fille du Laos qui tressait des guirlandes près de mon campement... Sombre comme la terre... Un dos étroit, délicieux et des hanches si larges qu'on aurait dit un socle de bronze... Toute la journée, elle restait accroupie, maniant, maniant sans cesse les fleurs trop odorantes... Un matin, je l'ai désirée. Elle ne résista pas, ne récrimina pas. Mais depuis ce jour, elle cessa de tresser des guirlandes... J'ai subi un outrage du même ordre... Quelque chose, en moi, d'intime et d'essentiel a dû être mis à nu, souillé...

THÉRÈSE, *se relevant, emportée par une colère contre elle-même.*

Ai-je été assez aveugle !... Assez stupide ! N'aurais-je pas dû comprendre en silence ? Pourquoi m'as-tu laissée parler ?

SARTERRE

Je ne savais pas que tes paroles étaient meurtrières.

THÉRÈSE

Et moi qui croyais le sauver, en l'éclairant sur lui-même ! Ah que l'amour est bête et méchant !

SARTERRE, *l'apaisant du geste.*

Ne t'accuse pas... Je devais pencher secrètement vers ma ruine, aspirer sans le savoir au mal que tu m'as donné. Je porte le poids de mon temps. Je suis né deux mille ans trop tard.

FANÈRES

Pourquoi ?

SARTERRE

Il y a deux mille ans, cet empoisonnement n'eût pas été possible, parce que le poison n'existait pas encore. Elle m'a communiqué le même fléau que le christianisme au monde : la conscience.

THÉRÈSE

Oui... Le regard sur soi-même, l'inquiétude, le sentiment du mal. Je le comprends, à présent !

SARTERRE

Toute la charge chrétienne, que je croyais avoir secouée. Je créais sans savoir. Depuis que je sais, je ne crée plus : je me regarde et j'ai honte ; je suis devenu double... Il y a maintenant, entre la nature et moi, un miroir où je m'apparais, avec mes

doutes, mes remords, mes craintes... Je ne sais quel esprit sournois me souffle continuellement des scrupules. J'ai changé de vie... Je me 'contrains... Je me surveille. Je suis un homme apprivoisé...

THÉRÈSE

Il fallait me fuir, Michel.

SARTERRE

Un soir, j'ai failli le faire.

THÉRÈSE

Pourquoi es-tu resté ?

SARTERRE

J'ai pensé à ton chagrin.

THÉRÈSE

Il ne fallait penser qu'à ton œuvre.

SARTERRE

Je ne pouvais déjà plus te sacrifier à elle.

THÉRÈSE

Mon chéri ! (*Brusquement.*) Eh bien, c'est moi qui partirai. Si ton art dépend de la vie que tu menais autrefois, reprends-la ; tu es libre !

SARTERRE

Trop tard. Le mal est fait. Mon art ne dépendait peut-être pas de ma vie, mais du secret de ma vie. Et ce secret, tu me l'as arraché, nous l'avons disséqué ensemble. Nous l'avons assassiné de paroles,

d'explications et d'aveux. Cette étrange folie de connaître m'avait saisi à mon tour. Je m'étudiais comme une plante monstrueuse. Et quand le silence est revenu entre nous, c'est que nous avions tout exploré, tout classé, tout desséché. A présent, tu veux me quitter ? Mais, tu sais bien que je ne peux plus vivre sans toi. Tu sais bien que j'aime ce qui m'a détruit. (*Posant une main sur le front de Thérèse.*) J'ai besoin de ce regard affectueux et meurtrier... Et cette force qui est logée là, sous ce front tranquille, je ne la hais plus comme autrefois. Je la respecte maladivement. Je veux me sentir connu et absous par elle.

THÉRÈSE

Oh, comment appeler ce qui s'acharne après nous ? Aimer un homme comme je t'aime, sans jalousie, sans bassesse, ne respirer que pour sa grandeur... et savoir que malgré mon amour, à cause peut-être de mon amour, un ennemi vit en moi qui t'a ruiné sourdement ! Quel supplice ! Dis, est-ce que toutes les bonnes pensées sont empoisonnées ? Est-ce que la tendresse et le dévouement sont plus dangereux que la haine et l'indifférence ?

SARTERRE

Non. Les mots seuls sont dangereux.

THÉRÈSE

Ah, je t'aurais aussi bien détruit sans paroles

SARTERRE

Peut-être pas. Tant que nous nous taisions, tu m'étais inoffensive. Ce sont les mots, les syllabes, ces petites signes néfastes et menteurs de la pensée, qui m'ont abattu comme une grêle de plomb abat une perdrix au vol. Et le plus étrange, c'est que ces mots, assez forts pour paralyser un artiste, sont incapables d'exprimer une réalité... Oui, j'ai eu le temps, depuis deux ans, d'aller un peu plus loin que les mots! (*Avec une âpreté véhémence.*) Fagnères et toi, vous accusiez mon œuvre de *manquer d'humanité*? Elle n'était que le plus humain des cris, le cri de l'ivresse terrestre!... Tu me reprochais de *vivre dans la débauche*? Je sais maintenant qu'une tendresse immense fécondait chacune de mes étreintes. Une tendresse si impérieuse qu'elle eût voulu posséder toutes les créatures. Pour vous deux, j'étais un monstre, ivre de bassesse et de férocité? Je sais, moi, que je crevais d'amour pour la vie! Je faisais le mal? Oui, comme tout ce qui vit, mais sans le vouloir, pour colorer mes rêves, parce que, chez un artiste, les cruautés, le regard sadique sur les plaies, c'est encore de l'amour! Vous m'avez détruit sans me comprendre. Je ne me comprenais pas moi-même. Je me suis cru fort? Je ne l'étais que dans mon art. Devant toi, je suis faible et influençable comme une jeune fille... J'ai cru que le désir était la source de mon inspiration? Qu'est-ce que j'en savais? L'oiseau peut-il savoir pourquoi il chante? Non, heureusement. Car s'il le savait, il ne chanterait plus. (*Avec égarement.*) Et tout ce que je viens de dire

est peut-être faux, comme tout ce que je rumine depuis deux ans, comme tout ce que l'homme a jamais cru savoir sur lui-même. Les mots éveillent la pensée. qui produit d'autres mots. La pensée est une ogresse qui dévore ses enfants. Penser, c'est mettre des mots à la place des mots. C'est nier ce que j'affirmais l'instant d'avant. Alors, que puis-je croire ? J'ai dit : « Thérèse m'a détruit. » Et si je n'ai jamais eu de génie ? Si je ne suis qu'un névrosé ? J'ai dit : « C'est la conscience. » Mais qu'est-ce que c'est, la conscience ? C'est impensable... J'étouffe sous des fantômes qui n'existent peut-être pas... Et quelque chose me pousse, d'une apparence à l'autre... sans répit, toute la journée... à travers l'enfer sans musique. (*Il se prend la tête entre les mains.*) Oh, si je pouvais arrêter cette machine !... (*Il enfouit son visage dans les coussins.*)

FANÈRES, *allant à lui et lui touchant l'épaule.*

Puisque vous êtes engagé dans le vieux chemin du doute, pourquoi la seule certitude que vous conserviez est-elle celle de votre destruction ?

SARTERRE, *relevant la tête.*

Je l'ignore.

FANÈRES

Elle est mensongère. C'est au moment où l'homme se croit perdu qu'il devient vraiment grand... Une pareille souffrance ne peut être stérile. Votre vie d'artiste n'est pas finie.

(*On entend sonner. Un silence pendant lequel Sarterre réfléchit.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE entre de droite et remet un pli
à Sarterre, qui l'ouvre.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que c'est ?

SARTERRE, *lisant*.

Je ne comprends pas... On dirait... Mais oui,
c'est de Vera. Vera est ici.

THÉRÈSE

Je le savais. Un élève de Fanères l'a rencontrée.

SARTERRE

Elle demande à me voir.

THÉRÈSE

Reçois-la. Nous passerons chez toi. Venez, Fa-
nères.

(Elle sort avec Fanères par la gauche.)

SARTERRE, *au domestique*,

Va chercher cette dame.

(Le domestique se retire.)

SCÈNE VII

SARTERRE, VERA s'arrête sur le seuil.

SARTERRE

Entrez, Vera... Asseyez-vous.

VERA *s'assied sur une chaise basse. Après un temps, avec timidité.*

J'avais peur que vous ne me reconnaissiez pas... J'ai tellement changé, depuis deux ans.

SARTERRE, *l'observant.*

Vous avez maigri... Mais c'est surtout votre expression, que je trouve modifiée.

VERA

Vous n'avez plus entendu parler de moi, depuis que nous nous sommes quittés ?

SARTERRE

Non... Je me suis souvent demandé pourquoi je ne voyais plus votre nom sur les programmes des concerts.

VERA

Et qu'avez-vous supposé ?

SARTERRE

Que vous voyagiez... que vous étiez retournée en Russie.

VERA, *les yeux baissés et à voix basse.*

Peu de temps après notre séparation, il m'est arrivé un malheur.

SARTERRE

Un malheur ?

VERA

J'ai été plus malade... Il a fallu me soigner...

SARTERRE

Comment cela, vous soigner ?

VERA

Vous ne devinez pas ?... Eh bien... on a dû m'em-mener...

SARTERRE

Qui ? Où vous a-t-on emmenée ?

VERA, *même jeu.*

Dans une grande maison, au milieu d'un parc... On m'y a gardée un an et demi.

SARTERRE, *très ému.*

Vous avez été enfermée ?... Enfermée dans un asile d'aliénés ?

VERA

En vous demandant ce que j'étais devenue, vous n'avez jamais soupçonné la vérité ?

SARTERRE, *se détournant.*

Une fois, récemment... cette pensée m'est venue... Mais je l'ai écartée...

VERA

Pourquoi ?

SARTERRE

Elle m'était trop pénible... Je n'avais pas le courage de l'envisager. Il faut que je l'aie, maintenant, il faut bien que je l'aie... (*Un temps.*) Dites-moi, Vera, combien de temps après notre séparation ce malheur est-il arrivé ?

VERA

Trois ou quatre mois.

SARTERRE

Les médecins ne lui ont attribué aucune cause particulière ?

VERA

Pourquoi me demandez-vous cela ?

SARTERRE

C'est d'une grande importance pour moi, Vera. Tachez de vous rappeler ce qu'ils ont dit.

VERA

Ils ont dit que j'avais toujours dû être *prédisposée*... Ils m'ont questionnée sur ma vie... L'un d'eux m'a demandé si personne ne m'avait opprimée, persécutée...

SARTERRE, *avec accablement.*

Ah !... Et qu'avez-vous répondu ?

VERA

J'ai répondu : « Non ».

SARTERRE

C'est très noble, très généreux à vous. Mais cela ne change rien à ce qui fut. (*Un silence. Il se prend la tête dans les mains. Se relevant.*) Dans cette maison, étiez-vous très malheureuse ?

VERA

Oui, certainement.

SARTERRE

Est-ce qu'on vous maltraitait ?

VERA

Non, jamais.

SARTERRE

Vous n'étiez pas enfermée dans un... (*Il se reprend.*) dans une chambre ?... Vous n'étiez pas prisonnière ?

VERA

Non, je pouvais me promener dans le parc.

SARTERRE

Sans surveillance ?

VERA

Cela dépendait des jours. Quand j'étais calme, je sortais sans ma garde.

SARTERRE

Dans un parc entouré de murs...

VERA

On ne les voyait pas de partout... Il y avait un endroit très désert, sous les arbres, le petit cimetière où l'on mettait les malades morts dans l'asile... J'allais souvent m'asseoir là ; j'y restais de longues heures, à réfléchir.

SARTERRE

Sur quoi ?

VERA

Sur moi-même... Sur tout le mal qui était en moi... Je me suis comprise très profondément, dans ces moments-là... Je me suis pardonnée.

SARTERRE

Qu'aviez-vous à vous pardonner ?

VERA

Le mal que j'ai voulu jadis, le mal que j'ai fait... Il a pesé bien lourdement sur moi. Mais j'ai fini par comprendre que ce n'était pas moi qui le voulais, pas moi qui le faisais. Chaque mauvaise action m'était soufflée à l'oreille... J'en étais innocente.

SARTERRE, *hochant la tête.*

Cette pensée-là ne soulage pas.

VERA

Si, un peu.

SARTERRE

Pendant ces dix-huit mois, vous n'avez jamais eu un instant de paix, de bonheur ?

VERA

Si, parfois, dans l'intervalle de mes crises.

SARTERRE

Cet intervalle durait longtemps ?

VERA

Plusieurs jours... Je me sentais très faible... Je restais au lit, dans l'obscurité... Alors, du fond de ce néant, il naissait une sorte d'amour, de sagesse ardente... La raison n'a rien à dire là-dessus.

SARTERRE

Et le reste du temps ?

VERA

C'étaient d'horribles souffrances.

SARTERRE

Physiques ?

VERA

Non... Des angoisses, des peurs nocturnes, la tête qui se brouille... On ne sait plus où l'on est... On ne sent plus la présence des êtres.

SARTERRE

J'espère qu'on ne vous laissait pas seule ?

VERA

Si... Le médecin avait dit qu'il était impossible de me soulager.

SARTERRE

Alors, que faisiez-vous ?

VERA, *le regardant.*

Oui, j'ai souvent pensé que cela vous eût intéressé, de me voir dans ces moments-là.

SARTERRE, *très ému.*

Vera ! Vous croyez que c'est par curiosité que je vous pose ces questions ?

VERA, *l'observant.*

Je ne le crois plus.

SARTERRE

Si vous pouviez comprendre à quel point je suis bouleversé ! Continuez... Que faisiez-vous, quand il vous arrivait de souffrir ainsi ?

VERA

Je me levais, je prenais des pastels et je dessinais... Je voyais à peine mon papier... Mais il y avait une main qui guidait la mienne... La forme, les couleurs, les ombres, tout y était... C'étaient d'étranges dessins...

SARTERRE

Que représentaient-ils ?

VERA

Des têtes... des têtes de femmes... Elles avaient des chapeaux à plumes rouges, des rubans violets ou verts... et tout de même, elles étaient effrayantes.

SARTERRE

Pourquoi ?

VERA

Ces femmes étaient mortes... et toutes me ressemblaient...

SARTERRE, *bouleversé, lui prenant la main.*

Vera !

VERA

Qu'avez-vous ?... Est-ce que je vous fais peur ?

SARTERRE

Tu ne comprends donc pas ce qui se passe en moi ?

VERA

Non.

SARTERRE

Tout ce que tu as enduré depuis deux ans, c'est moi qui en suis responsable : j'ai cultivé ta démence, j'ai voulu détruire ta raison... Non par jeu, ni par cruauté, comme je le pensais jadis, mais dans une ivresse de puissance, dans une espèce d'amour meurtrier ! Peu importe, je l'ai détruite. C'est moi qui t'ai rendue folle !

VERA

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

SARTERRE

Ça m'étouffe.

VERA

Tu penses donc au mal que tu fais, maintenant ?

SARTERRE

Oui.

VÉRA

C'est singulier... Mais tu exagères ta culpabilité.

SARTERRE

Non! Tu m'as traité d'assassin et tu disais vrai.

VERA

J'exagérais, moi aussi. Tout le monde exagère... J'étais malade avant de te connaître.

SARTERRE

Ah, tu ne m'enlèveras pas le poids de mon crime. Je me demande, à présent, si ce n'est pas ce crime-là, tout simplement, que je suis en train d'expier.

VERA

D'expier ?

SARTERRE

Un grand malheur est tombé sur moi. Je ne peux plus travailler.

VERA

Je savais que tu en viendrais là.

SARTERRE

Oui, mais la cause, le pourquoi de cette malédiction ?... Vera, c'est peut-être un châtement !

VERA

Comme tu es étrange !

SARTERRE

Tu ne me reconnais pas ? J'ai changé, vois-tu...

VERA

On dirait qu'à présent tu t'enivres de tes remords, comme jadis de tes vices... Tu as changé de poison... Mais tu es resté le même.

SARTERRE

Tu as le droit de me suspecter... Pourtant, Vera, écoute-moi bien : maintenant que ce cauchemar est terminé, s'il y avait une réparation que je puisse t'apporter... si je pouvais... m'acquitter envers toi...

VERA, *l'interrompant avec agitation.*

Tu peux me rendre un service, Michel... Un grand, un terrible service... C'est même pour te le demander que je suis venue.

SARTERRE, *avec élan.*

Ah ! Tout ce qui sera en mon pouvoir... De quoi s'agit-il ?

VERA

Tu dis que le cauchemar est terminé... Les médecins aussi me croient guérie... Mais moi, je sais qu'ils se trompent.

SARTERRE

Comment ?

VERA

Oui... Je sens que je vais redevenir malade... Depuis que j'ai quitté l'asile, mes angoisses me reprennent... Et, de nouveau, cet esprit du mal s'empare de moi... Je me hais, comprends-tu ? Je hais le monde entier... Il y a des moments où j'ai envie de mordre... de mordre dans un cœur rouge et froid... et de le faire atrocement souffrir... Ah, je sais trop ce que tout cela signifie..

SARTERRE, *impressionné.*

Vera.

VERA, *lentement.*

Michel, je ne veux plus être malade. Je ne veux plus être méchante. Je suis décidée à en finir... Seulement, je n'ai pas de courage... Là-bas, je pensais à l'eau. Mais les médecins savent tout ce qu'on pense. Ils m'ont expliqué ce que devient le corps, dans l'eau... C'est tellement hideux que je n'ai pas pu... Seule, je ne pourrai jamais... Il faut que tu m'aides.

SARTERRE, *avec épouvante.*

Vera ! Non, pas ça ! Pas ça !

VERA

Tu as peur, toi aussi ? Je te croyais le seul homme capable d'oser.

SARTERRE

Autrefois, peut-être.

VERA

Ce ne serait pas si difficile que tu crois. J'ai préparé une lettre. J'ai acheté un revolver. Nous irions au Bois... A cette heure, il est complètement désert... Je m'appuierais contre un arbre... Tu me tiendrais la main... Et puis...

SARTERRE

Si j'avais la moitié du courage qu'il faut pour faire ce que tu me demandes, je me serais tué depuis longtemps.

VERA

Alors, pourquoi pas ensemble ?

SARTERRE

Un lâche comme moi, ça ne tue pas... Ça souffre et ça regarde souffrir... Ça console, ça guérit.

VERA, *la tête entre les mains.*

Tu ne peux rien contre ce qui grandit là.

SARTERRE

Qui sait ? Je sauverai ce que j'ai perdu.

VERA

Je ne veux pas que ma raison soit sauvée.

SARTERRE

Pourquoi ?

VERA

La vie raisonnable me paraît aussi terrible que l'autre...

SARTERRE

Je te donnerai le courage de la supporter.

VERA

Non, Michel... Toute cette succession de jours et de nuits devant moi... de jours et de nuits à traverser lentement... Cela m'écrase.

SARTERRE, *tout près d'elle, avec émotion.*

Je te promets qu'il y a encore une existence possible pour toi, puisque tu penses et que tu respires... Tout ce qui me reste d'énergie et de volonté, je te les donne ! Il faut absolument que je te délivre ! Ton angoisse me fait trop souffrir. Laisse-moi payer ma dette ! Aie donc, à ton tour, un peu pitié de moi...

(Elle baisse la tête. Un silence.)

VERA

Je ne peux pas vivre sans amour... Si je pouvais aimer, une heure, un instant, je serais peut-être sauvée.

SARTERRE

Aime, Vera.

VERA

Qui aimer ? Voilà la question... S'il y avait un être au monde qui pût me dire des paroles abso-

lument fraîches, jeunes, nouvelles, je crois que je l'aimerais, celui-là... Mais il n'existe pas !

SARTERRE

Qu'en sais-tu ?

VERA

Non, pas toi, mon pauvre Michel ! Tu ne peux pas me dire de paroles nouvelles... Tu veux m'éviter la mort, te dévouer à moi, pour soulager ta conscience... Est-ce donc si nouveau ? ... Quant à l'amour ?... (*Elle éclate brusquement de rire.*) Nous lui avons trop bien tordu le cou, autrefois ! Nous l'avons trop bien enseveli dans la boue, le chérubin... Il ne renaîtra pas entre nous !... Il ne renaîtra plus jamais ! Ni pour toi ! Ni pour moi !

(*Elle se lève.*)

SARTERRE

Qu'est-ce que tu vas faire ?

VERA

J'attendrai que le courage te revienne.

SARTERRE

Ce courage-là, jamais !

VERA

Étrange, méchante pitié !... qui n'ose pas mettre fin à la souffrance. (*Avec désespoir.*) Ah, si pendant un instant, rien qu'un instant, je pouvais être moins lâche !

SARTERRE

J'irai te voir demain, Vera.

VERA

A quoi bon ?

SARTERRE

J'y tiens. J'ai des projets, tout un plan d'avenir à te soumettre. Où habites-tu ?

VERA

Dans une pension. Rue des Écoles, 25. *(Il sort gauchement un carnet de sa poche et note l'adresse. Elle le regarde faire en riant doucement.)* Je t'aimais mieux cruel que bon. Les remords ne te vont pas, mon pauvre Michel. Ils te rendent presque ridicule. Regarde-toi : tu as l'air d'une vieille femme.

SARTERRE

A demain.

(Elle fronce les sourcils, à ces mots et sort rapidement à droite. Sarterre la reconduit, rentre aussitôt, traverse la scène et ouvre la porte de gauche.)

SCÈNE VIII

SARTERRE, THÉRÈSE, FANÈRES.

SARTERRE, *appelant.*

Viens, Thérèse. Entrez aussi, Fanères.

(Ils entrent. La nuit est tout à fait tombée. Thérèse porte une lampe qu'elle dépose sur le guéridon.)

THÉRÈSE

Elle est partie ? Que voulait-elle ?

SARTERRE, *profondément absorbé.*

Elle voulait que je l'aide à mourir.

THÉRÈSE, *tressaillant.*

Comment ?

SARTERRE

Elle a été folle... Enfermée... Un an et demi... Elle sent qu'elle redevient malade... et elle préfère la mort à l'obscurcissement. Il est terrible de se sentir responsable d'un pareil malheur.

THÉRÈSE, *inquiète.*

Ne te bouleverse pas ainsi, mon chéri.

SARTERRE

Ah, j'ai reçu un choc.., un de ces chocs ! Peut-être celui que tu m'avais prédit. Et je ne me suis pas défendu. Je me suis laissé rouler par cette vague... Amertume, pitié... amour... (*A Fanères.*) Ah, surtout, ne croyez pas que je m'admire de compatir à sa souffrance. Si je pouvais recracher ce poison !... Mais je ne peux pas. Voilà le monstre qui achèvera de m'étouffer.

THÉRÈSE

Tu n'aurais pas dû la laisser partir. Que peut-on faire pour elle ?

SARTERRE

Il faut essayer de la sauver. Je n'ai pas encore réussi. Je dois la revoir demain. Si je pouvais la décider à revenir loger ici, tu n'y mettrais pas obstacle ?

THÉRÈSE

Dieu non, la pauvre petite !

SARTERRE

Ensuite, il me semble qu'un voyage, un long voyage...

THÉRÈSE

Nous pourrions l'emmener dans le Midi.

SARTERRE

Plus loin... plus loin... Tu comprends, il faut la contraindre à oublier cette période de sa vie... Les Indes, les Indes, peut-être...

(Il s'arrête brusquement, ferme les yeux, appuie la main sur son visage et reste un moment immobile, les traits contractés.)

THÉRÈSE, s'approchant de lui.

Qu'est-ce que tu as ?

SARTERRE, très angoissé, rouvrant les yeux et désignant la porte de droite.

Ouvre cette porte.

THÉRÈSE

Pourquoi faire ?

SARTERRE

Ouvre cette porte. (*Elle obéit.*) Il n'y a personne ?

THÉRÈSE, *regardant dans le vestibule.*

Personne.

SARTERRE, *désignant la porte de gauche.*

Par ici... Regardez par ici... (*Fanères ouvre la porte. Sarterre prend la lampe, va jeter un coup d'œil dans son cabinet de travail et rentre dans le salon.*) Personne !

THÉRÈSE

Mais qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que tu cherches ?

SARTERRE

J'ai entendu prononcer mon nom très nettement, deux fois, pendant que je parlais.

THÉRÈSE

C'est impossible. Il n'y a que le boy dans l'appartement.

SARTERRE

Je suis sûr, tu entends, sûr... J'ai reconnu la voix.

THÉRÈSE

La voix de qui ?

SARTERRE

Celle de Vera.

FANÈRES

Il y a cinq minutes qu'elle est descendue.

THÉRÈSE

Elle n'est même plus dans la maison.

SARTERRE, *remontant.*

Il faut aller chez elle, immédiatement.

THÉRÈSE

Pourquoi ?

SARTERRE

Parce qu'elle est en danger.

THÉRÈSE

Mais qu'est-ce que tu as ?... Reste ici, je t'en prie.

SARTERRE

Laisse-moi partir.

THÉRÈSE

Pourquoi veux-tu qu'elle soit en danger ?

SARTERRE

Elle m'a appelé. J'ai entendu.

THÉRÈSE

Tu as cru entendre.

SARTERRE

Voyons ! Est-ce que j'ai des hallucinations ?
C'était sa voix !... Je te dis que c'était sa voix !

(A ce moment, on sonne longuement. Sarterre s'arrête. Tousse regardant. La sonnerie continue.)

THÉRÈSE, *énervée.*

Oh ! mais qu'est-ce cela veut dire, cette sonnerie ?

SARTERRE, *ouvre la porte de droite et parle au domestique, dans le vestibule.*

Ouvre donc... Pourquoi n'ouvres-tu pas ? *(On entend ouvrir la porte de l'appartement. Une voix d'homme parle avec précipitation. Sarterre est toujours sur le seuil de la porte de droite. Il parle dans le vestibule.)* Quoi ? Que me veut-on ? *(Il fait un pas dans le vestibule.)* C'est vous, Blanchard ? Que se passe-t-il ? Entrez.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE CONCIERGE, l'air d'un vieil ouvrier,
barbiche et cheveux blancs. Très ému.

LE CONCIERGE, *sur le seuil.*

Monsieur ! C'est cette dame qui était chez vous...

THÉRÈSE

Eh bien ?

LE CONCIERGE

Elle vient de se tirer un coup de revolver dans l'escalier.

SARTERRE

Elle s'est tuée ?

LE CONCIERGE

Oui, Monsieur. (*Un silence. Sarterre reste immobile, sans larmes, le regard fixe.*) J'ai entendu la détonation comme je sortais de ma loge... J'ai monté un étage en courant et je l'ai trouvée là, sur le palier de l'entresol. Ah, elle ne s'est pas manquée, la pauvre dame ! Elle a tout le bas de la figure emporté. (*Sarterre tressaille.*) Voilà ses gants, que j'ai ramassés deux étages plus haut.

SARTERRE

Donnez...

(*Le concierge donne les gants.*)

LE CONCIERGE

Faut que je téléphone au commissariat. Je vais fermer la porte cochère... et ma femme empêchera le monde d'entrer.

(*Il sort. Sarterre se lève en silence et s'approche de la porte.*)

THÉRÈSE

Où vas-tu ?

SARTERRE

Près d'elle.

THÉRÈSE

Non !... Reste, je t'en supplie.

SARTERRE, *l'écartlant.*

Laisse-moi passer !

THÉRÈSE, *le retenant.*

N'y va pas, Michel. Reste avec nous.

SARTERRE

Je veux la voir !

THÉRÈSE

Il ne faut pas.

SARTERRE

Je veux la voir !

FANÈRES, *devant la porte.*

A quoi bon, mon pauvre ami ?

SARTERRE, *s'arrête, puis après un temps, accablé.*

Mais... on ne peut pourtant pas... la laisser... comme ça.

THÉRÈSE

Descendez, Fanères, voulez-vous ?

FANÈRES

J'y vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE X

SARTERRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *pour occuper la pensée de son mari.*

Le plus urgent, tu comprends, c'est de prévenir, de téléphoner...

SARTERRE

Téléphoner... A qui ?

THÉRÈSE

Chez elle.

SARTERRE

Une pension ! Tu sais bien qu'elle n'a personne. (*Il se laisse tomber sur le siège bas où Vera était assise. Il pleure.*) Et elle disait... qu'elle n'avait pas de courage ! Pourquoi m'a-t-elle appelé, avant de mourir ?... J'aurais pu la comprendre. J'aurais pu la sauver... Elle n'a pas voulu !... Et maintenant, le mal que je lui ai fait... plus moyen de le réparer... Il faut le porter jusqu'à la fin... comme du plomb sur ma tête. (*Il approche les gants de son visage. Il sanglote.*) Vera !... Ma petite fille... Tes gants sont encore tièdes... Et toi... tu n'a plus de visage... Tu es là... toute seule... dans un escalier ! (*Il enfouit son visage dans ses mains. Thérèse s'approche de lui, lui pose la main sur l'épaule. Il se redresse, sans larmes, comme illuminé.*) Il faut que je lui parle... que je lui demande pardon...

THÉRÈSE

Michel... calme-toi.

SARTERRE

Laisse... J'ai tant à lui dire !... Et des paroles absolument fraîches, neuves !... Les paroles qu'elle voulait entendre... Elles m'emplissent tout à coup !... Je ne peux plus les retenir !

(Il se lève.)

THÉRÈSE, *suppliante.*

Reste ici... Ne descends pas.

SARTERRE, *se dirigeant vers la gauche.*

Non, non... Son corps ne peut pas m'entendre. C'est à son âme, que je veux parler... Et son âme... n'a pas besoin de mots... Je vais lui parler... mon langage à moi... Elle comprendra... Laisse-moi seul avec elle... dans le noir... Elle comprendra...

(Il entre dans son cabinet de travail. La porte reste ouverte un moment sur la pièce obscure, puis se referme comme d'elle-même, poussée par Sarterre qui reste invisible.)

SCÈNE XI

THÉRÈSE, FANÈRES *entre par la droite.*THÉRÈSE, *allant à lui.*

Je suis contente que vous soyez remonté. Michel m'inquiète.

FANÈRES, *très ému.*

Mieux vaut qu'il ne soit pas descendu... C'est épouvantable. Où est-il ?

THÉRÈSE

Là... Il pleure... Il dit qu'il veut lui parler. Je suis inquiète. (*On entend, venant du cabinet de travail, quelques accords sombres et lents, plaqués sourdement sur le piano. Thérèse et Fanères se levèrent et écoutent. Silence.*) C'est pour elle qu'il joue... Elle est auprès de lui... (*La musique reprend ; des accords plus clairs, plus sonores, d'où se dégage une phrase douloureuse, suppliante. Thérèse et Fanères se rapprochent insensiblement de la porte de gauche. Ils écoutent dans un grand recueillement.*)

FANÈRES

Que joue-t-il là ?

THÉRÈSE

Je ne sais pas. Il improvise... Voilà deux ans que je n'ai rien entendu de pareil... (*Ils écoutent de nouveau. Les phrases sombres et angoissantes du début se sont définitivement éclaircies, en thèmes chaleureux qui naissent, se perdent, renaissent, se développent, s'amplifient, s'exaspèrent.*) Il est sauvé !

FANÈRES

Oui. La mort a fait de la vie. C'est toujours le même miracle.

THÉRÈSE, *avec un accent de triomphe.*

Fanères, voici mon premier instant de joie. Vous ne pouvez pas savoir dans quelle angoisse je vivais... La sienne, la sienne même ! Est-ce que j'existe, moi ? Oui, assez pour mourir de son mal, pas assez pour guérir, s'il avait succombé ! Je me sens perdue, absorbée dans son destin. Ah, il ne doit plus redouter ce qu'il appelait ma force, car elle a cessé d'être. C'est lui qui m'a détruite et je ne lui en veux pas ! Et je l'en remercie ! Je ne suis plus que l'ombre de son âme ! La frange de son bonheur ou de son chagrin. En ce moment, je suis ivre de son ivresse. Je triomphe parce qu'il triomphe ! Je suis contente, je suis contente !

(Elle pleure. Sarterre joue toujours, dans un enivrement croissant. Toute pensée de mort est maintenant absente de son improvisation. C'est un chant de vie et d'amour qui s'élève, ardent et inspiré.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE CONCIERGE, un instant.

LE CONCIERGE, *paraissant à droite.*

La police est arrivée.

(Il disparaît.)

THÉRÈSE, *tressaille, désignant la porte de droite.*

Nous sommes odieux, Fanères... Nous avons oublié !

FANÈRES

Il ne faut pas l'oublier... Car c'est sa vie qui a payé ceci. (*Il désigne la porte du cabinet de Sarterre.*) Adieu, Thérèse.

THÉRÈSE

Adieu, mon cher ami.

(*Fanères se dirige vers la droite, s'arrête sur le seuil et écoute un instant.*)

FANÈRES

Il a déjà fait ce qui me reste à faire.

THÉRÈSE

Quoi donc ?

FANÈRES

Enjamber le cadavre.

(*Il sort. Elle traverse la scène, se laisse glisser sur le sol, la tête contre la porte du cabinet de travail et écoute avec une expression d'extase et de recueillement. Sarterre joue toujours.*)

RIDEAU

1912-1918.

TABLE

LA DENT ROUGE	1
UNE VIE SECRÈTE	149





PQ
2623
E52A19
1921
t.3

Lenormand, Henri René
Théâtre complet

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
READING ROOM LOAN

CALL NUMBER

PQ
2623
E52
A19
1921

AUTHOR

Lenormand

TITLE

Théâtre com-
plet

VOLUME

1921

